Desbois
172
v.2
SMRS

PQ
2385
.R55
S42
1841
v.2
SMRS

SCANDALE.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,

Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

SCANDALE

PAR

MICHEL RAYMOND

(RAYMOND BRUCKER),

AUTEUR DE : *Les Intimes. — Le Maçon. — Les Sept Péchés capitaux*, etc., etc.

> Voilez à force de sophismes la conscience du libre arbitre dans le cœur de l'homme, vous le dépouillez de son rayon divin. Le génie de l'isolement triomphe au milieu même des multitudes. Nous tombons dans les ténèbres, et ces ténèbres deviennent un enfer.
>
> ATHÉNAÏS DIATHÉ.

II

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS.
WERDET, ÉDITEUR.
5, RUE MAZARINE.

1841

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scandale02raym

XI

Le Vertige.

Dans l'égoïsme froid qui nous sert de cellules,
Là, tous les jours,
Nos cœurs déshonorés par de lâches scrupules,
Se sont faits sourds ;
Et si des cris de meurtre épouvantent ses veilles,
L'homme de bien
Argumente son âme en bouchant ses oreilles
Et n'entend rien !...
Pour moi, devant les flots de ce peuple qui roule,
Amer et seul,
Si je me drape au sein des clameurs de la foule
Dans mon linceul,
C'est que l'âme des mots est morte sous leurs lettres,
Et qu'en tout lieu
L'homme a pris au rebours cette chaîne des êtres
Qui va vers Dieu !

R. B. (*Les Adieux.*)

Le Vertige.

Pardon, monsieur, si j'insiste sur cette époque indigne et troublée de ma vie; mais arrêtez-vous sur les débris qui nous environnent, et croyez à leur éloquence au fond de mon âme. En essayant de surprendre les fatalités à leur point de départ, je vois très-distinctement la source en jaillir de notre sein, et ma conscience me le crie : — Les événemens

ne sont autre chose que des conséquences mathématiques; nos destinées dérivent de nos déterminations: A chaque nouvelle chance, dans le risque des occasions, si nous perdons ou si nous gagnons, c'est toujours dans la mesure de nos enjeux. Dieu s'est fait une loi de notre liberté, pour que la joie de notre bonheur fût véritablement le prix de notre gloire; antagonisme qui n'est pas inconciliable; à moins que, pour nous abstraire de la foule qui souffre, nous ne renfermions notre destinée dans un horizon éphémère en nous proposant d'être les seuls heureux dans les temps d'expiation, où les générations ont à se relever d'une expiation commune; volonté criminelle, et dont nous sommes punis!...

La logique brutale des faits accomplis s'empare de nos déterminations comme d'un chiffre inexorable. Nous améliorons ou nous

dépravons, par un acte de notre volonté propre, les faits auxquels nous sommes prédestinés. Or, la réflexion affligée s'édifie toutes les fois qu'elle s'accuse, tandis que la prétention coupable de se soustraire à la responsabilité ne sert qu'à nous compromettre de plus en plus, en nous aveuglant. Monsieur, cela ne saurait trop se répéter ; il faut s'illuminer ou périr, car tout se tient, et ce qui nous frappe sur cette terre a son rebondissement dans une autre vie.

Dès ce moment, par un revirement insensible, mais qui me parut bien étrange, et dont je cherchai long-temps le mot dans mes ténèbres, je vis Lucien s'attiédir sur son projet favori de mariage entre sa sœur et moi. Il cessa de m'en parler ; mais, aussi, le dépérissement de sa santé fut visible, et je compris que ce double effet résultait assurément d'une

même cause. Adrienne, au contraire, semblait triomphante. Un dédain muet et brûlant animait les traits de son visage, pendant mes visites à Champrosay; visites devenues plus fréquentes depuis que, sous la menace des lettres anonymes d'un misérable, je croyais devoir me préparer à tout événement, et rester, pour ainsi dire, en sentinelle, les armes à la main, au cœur même du péril, afin de mieux veiller à tout. Du reste, prise au piége de sa propre prudence, Adrienne évitait toute occasion de tête-à-tête, et je ne voyais plus jour à ses explications. C'était, sous une autre forme, un divorce comme celui que j'avais d'abord voulu. De quoi donc triomphait-elle?

J'étudiai le secret de sa joie; cette joie m'offrait je ne sais quoi d'hostile. Je suppose qu'un affront prémédité se traduisait par les

allures de cette conduite nouvelle, et que cette femme, découragée par mon caractère ou par les entraves de sa vie, s'étant à la fin lassée de moi, me laissait libre de comprendre un arrêt d'exil dans les cruautés systématiques de sa contenance.

Les circonstances s'expliquèrent en se rapprochant.

Quand, avec le secours d'une suite de faits, l'imagination, mise en quête, établit une série parallèle de vraisemblances qui se déduisent naturellement les unes des autres, et semblent se résumer dans un seul mot, les pièces de l'échafaudage avec lequel on a bâti d'absurdes suppositions tombent alors comme par enchantement, et l'on aperçoit enfin la vérité.

Adrienne, vis-à-vis de Lucien, par un arti-

fice d'intrépidité, qui, vis-à-vis d'elle-même, répondait surtout aux exigences de sa passion jalouse, avait abondé tout-à-coup dans le sens des lettres anonymes, en laissant pressentir, avec une spontanéité feinte, la raison capitale d'un prétendu système de surveillance dont elle n'aurait pu se défendre à mon égard. Elle rusait et frappait à la fois deux coups ; elle calmait la jalousie de Lucien, et servait sa propre jalousie. Par une fougue simulée d'intérêt pour les affections méconnues d'Eugénie, elle avait ainsi trouvé le moyen de ruiner dans leur base les préjugés sortis de notre première imprudence. Ces soupçons mêlés de réticences qu'elle jeta comme un nuage rempli d'éclairs sur l'opinion mystérieuse qu'elle se faisait de mes mœurs, changèrent discrètement en simple méprise, fort concevable à certains égards, les rapports d'un calomniateur enclin naturellement aux

interprétations les plus équivoques dans l'intérêt insolent de ses rancunes. Les soupçons qu'elle jeta sur des relations dont je ne disais probablement mot à personne, expliquaient surtout comment une femme qui respectait ses devoirs sans néanmoins leur sacrifier ses préoccupations en faveur d'une sœur chérie, avait pu prêter le flanc à des préjugés infâmes, et cela par un zèle dont la source restait inaltérable et pure. Lucien, mis en face d'une vision fantasmagorique, crut saisir enfin, dans les antécédens voilés de ma conduite, les fils d'une intrigue dont, bien avant lui, sa femme aurait eu l'éveil, et d'où naissaient au fond de mon cœur les principaux obstacles à ce mariage. Tout cela ne dut être lancé qu'à demi-mots, sans explication formelle, avec ces indiscrétions d'élan, retenues et risquées tout à la fois, qui rentrent dans les moyens politiques des femmes. Les femmes, d'ailleurs,

sont volontiers amères sur le chapitre de nos amis, et, par cette amertume, semblent revendiquer, avec un dépit mutin, la part d'autorité que leur dispute l'éparpillement indiscret de nos affections diverses. Par là, nous aimons à nous expliquer l'emploi souvent cruel de la perspicacité qui les caractérise, les timides atteintes et les guerres sourdes qu'elles risquent tout autour de leurs droits, pour le plus grand salut de leur prépondérance amoureuse. On en sourit au besoin, comme d'une confirmation de leur fidélité. Lucien dut me plaindre, s'interroger sur les causes de ma fausseté, croire à quelque fatale excuse qui, temporairement peut-être, liait ma franchise. Il en souffrit en silence, et dut comprendre que si ses ménagemens même ne provoquaient pas des éclaircissemens sincères de ma part, il serait inquisitionnel de les exiger directement. Sa délicatesse fut prise au

piége. Il n'insista pas vis-à-vis d'Adrienne, dans la crainte qu'elle ne prît trop d'avantages contre moi d'un entretien qui laisserait à des animosités de femme un champ libre. Il crut aux maladresses d'Adrienne vis-à-vis de lui-même et à sa propre pénétration. Ces scènes que je n'ai pas vues, je pourrais les décrire. En se justifiant et en m'accusant, Adrienne ressaisissait avec habileté le sceptre des circonstances, et me liait de plus belle à son avenir.

Tous les assassinats ne se commettent pas à coups de poignard : les plus mortels vont à l'âme. Je voyais le marasme de Lucien, sa mélancolie, son profond dégoût de toutes choses. Il vivait un an par jour, et vieillissait en se consumant. J'allais, sans pouvoir me soustraire à ce rôle infâme, devenir l'exécuteur de l'arrêt porté contre lui par la science. Une langueur mortelle s'emparait de cet homme,

et, si sa bouche gardait le silence, ses rides prématurées m'accusaient. Les dispositions de l'âme régénèrent ou brisent les constitutions fragiles, et je tenais la vie de Lucien en ma puissance, sans savoir comment me dégager de cette responsabilité terrible, puisque après tout le crime était consommé. Que signifient de vains linimens sur une blessure incurable?... Sa lettre datée de Verceil, et que je vous ai déjà lue, n'est que trop décisive sur une foule de détails auxquels je ne peux que faire allusion, et qu'il me serait effroyable en ce moment d'analyser. Reportez-vous à ce document pour m'en épargner le supplice; cherchez-y les bases des sourds réquisitoires que ma pensée libellait alors contre moi-même, et dont aujourd'hui seulement j'ai le courage. — Et pourquoi cela? parce que je vous aime, et que vous en avez besoin.

Au sortir des conférences matérialistes, où la médecine incertaine ajoutait au mal de Lucien, par ses prescriptions frivoles, je me traînais dans mon propre mépris avec l'inflexibilité souveraine des remords. Mais notre conscience a beau proférer des malédictions contre nous, on est trop lâche vis-à-vis de soi-même pour que de tels arrêts ne soient pas aussitôt lacérés que proférés.

Une issue me fut ouverte, où je me précipitai.

L'employé des bureaux de la guerre, cet observateur inquiétant, au rire sardonique et discret, dont je vous ai dit les fâcheuses rencontres, et qui, grâce à la duplicité de mes démarches, avait très-certainement dû mettre le doigt sur le secret de ma vie, m'offrit tout-à-coup, lui-même, en imaginant peut-être

qu'il me faisait passer à travers le brasier de la raillerie et dans les mystifications d'une épreuve, le moyen de réfuter ses doutes moqueurs, et de trancher dans le vif d'une situation qui s'aggravait en se prolongeant. D'un seul et même coup, je vis, grâce à l'offre qu'il s'avisa de me faire, la possibilité de sauver la considération d'Adrienne, et de déterminer le brisement qui ne cessait d'être mon espoir et mon rêve obscur. Cet homme me rendit de l'air et de l'espace. En ne songeant qu'à se divertir, il devint, en dépit de lui, mon complice.

Napoléon (en cela conquérant vulgaire) croyait pouvoir étendre indéfiniment le sol de la France par la soudure territoriale des pays limitrophes; en conséquence, il ajoutait chaque jour une maille nouvelle au filet administratif qu'il développait sur l'Europe, en semant sur

les mille et une enclaves de ce réseau, des rois d'attente et des hiérarchies secondaires, dont il se réservait d'être l'esprit et l'élément directeur. Qui sait, avec le temps, et si ce réseau fragile eût pris de la consistance, ce que fussent devenues ces dynasties provisoires, disséminées autour de sa personne ? N'importe ! la nécessité de réussir supériorisait son magnifique instinct. Il allait aux capacités, et les capacités allaient à lui. C'était donc flatter Napoléon selon son génie, que de lui désigner les hommes qui marchaient avec foi dans les vues impériales de son infaillibilité, comme à la merci d'un dogme de rédemption.

Mais il ne fut pas toujours heureux.

La révolution, cette pépinière de tant de bravoures, était loin d'être une serre chaude

pour les hommes d'état. Elle a fait jaillir moins d'intelligences que d'épées; et ces intelligences, encore viciées par le contact de l'épée, se sont inclinées devant le dogme de la force. La force est le seul culte des cerveaux administratifs de nos derniers temps; les peuples eux-mêmes ne s'y sont que trop laissés séduire. On croit pouvoir tout résoudre avec des barricades et des pavés, ce qui fait que les problèmes demeurent. L'organisation militaire du Piémont, déjà tentée, mais à la française, et du point de vue par trop exclusif et dominateur des Tuileries, tendance obstinée qui blessait l'orgueil des peuples conquis et les rendait accessibles aux suggestions anglaises; cette organisation était tout entière à refondre. Il devenait urgent de faire une part de liberté superficielle à des peuples désormais alliés, qu'un système de mansuétude impériale devait ranger plus volontairement sous

notre obéissance; diplomatie pleine d'écueils entre les mains de ceux qui ne secondent la pensée du maître que par les vues soi-disant positives, mais lourdes et insolentes, de la discipline matérielle. L'employé dont je ne vous dis pas le nom m'ayant donc entendu parler de Lucien, de ses tendances cosmopolites, et des diverses langues de l'Europe qu'il savait, me prit à part et me sonda sur ses dispositions, non sans m'examiner pendant le cours de cet entretien avec un sourire qu'il dissimulait à peine; pensant bien, dans le sens de la comédie qu'il voulait se donner en cette occasion, que je serais moins l'instrument que l'obstacle d'un projet convenable sous mille égards, mais auquel il ne croyait pas devoir accorder une importance sérieuse. Je vis ce qu'il se proposait et je pris feu; ma soudaine accession le dérouta. Dès ce moment le ton de l'épigramme ne fut plus de

mise, et je le réduisis au regret d'en avoir été pour ses inutiles frais de malice. Entrer dans la chaleur de mes désirs devint une indemnité d'honneur devant laquelle il ne put reculer ; en d'autres temps j'aurais ri du rieur et me serais diverti de le voir dupe de sa propre mystification.

Il y a toujours une double manière de voir tout. Lorsque je crus être certain que l'employé se regardait comme compromis par l'humiliation d'un faux jugement, pressentant à merveille ce qu'il en résulterait, je ne m'étudiai plus qu'à lui laisser la pleine responsabilité de ses actes vis-à-vis d'Adrienne et de Lucien. Le fruit de cette intrigue m'échappait si je laissais germer un soupçon dans leur âme. Je ne devais rien leur dire ; je ne leur dis rien. Un temps se passa. Je souffrais. Toutes mes idées tournaient sur cette pointe d'aiguille et se ratta-

chaient à cette planche de salut. Rien, parfois, ne me semblait plus éphémère, et j'en désespérais. Inquiète de mes préoccupations qui lui décelaient un mystère, Adrienne retrouva son audace pour m'arracher mon secret, me tint pour ainsi dire en état de siége, et des rendez-vous hardis dans lesquels ses séductions furent au moment de me vaincre, car l'abîme exerce je ne sais quel vertige, ramenèrent entre nous ces lueurs d'ivresse que suivent en vain des protestations tardives, que la réflexion et les événemens empoisonnent sans cesse, qui sont divines lorsque la vérité les sanctifie, qui sont infâmes dans le le mensonge.

Sur ces entrefaites, alarmés de l'état de Lucien, qui de jour en jour empirait, les médecins, par honte de leur impuissance probablement, lui prescrivirent à tout hasard les

eaux de Bagnères, cette ressource qui réussit quelquefois à leur place quand ils sont las d'échouer, ou qui les dispense d'assister à la péripétie d'un drame dont la catastrophe est manifeste dans leurs préoccupations.

Contraint par les ordres d'Adrienne, qui m'arracha des sermens, je dus partir le premier, sous prétexte de leur préparer une maison de campagne.

L'ordre de Napoléon arriva le lendemain de mon départ : il était honorable et formel. La gloire parlait à l'honneur avec cette noble sobriété de mots qui subjugue l'âme, rend le commandement léger, l'obéissance heureuse. La secousse fut celle de la parole du Christ au chevet d'un mourant. Un éclair de résurrection brilla sur le visage de Lucien. On se consulta tout autour de lui. La famille entière

souriait avec espoir. Lucien avait vingt-quatre heures pour se décider. Toute supposition de refus semblait chimérique. Climat pour climat, les médecins, qui, d'ailleurs, ne manquent jamais d'excuses plausibles en faveur des contradictions les plus étranges, inclinèrent pour le Piémont lorsqu'ils s'aperçurent que la mission flattait le malade. Adrienne n'eut rien à dire. La foudre impériale éclatait au milieu de ses rêves ; elle fut emportée par le tourbillon.

A mon insu, les événemens venaient de prendre un caractère décisif. La première nouvelle de cet incident me fut apportée par un prêtre à Bagnères. Lorsque je reconnus en lui le confesseur de la sœur de Lucien, je me sentis comme un accès de fièvre. Par l'intermédiaire de ce digne homme, Lucien, qui rétrécissait formellement entre nous trois le cercle de sa confidence, me demandait grâce

(grâce ! mon Dieu !) pour Eugénie, dont le prêtre ému me détailla les douleurs et les larmes. Pauvre enfant ! sur quel misérable avait-elle placé son âme ! Jusqu'aux sympathies dont nous devenons l'objet, tout se change, hélas ! en crime dans ce monde ! J'étais mis en demeure de me déterminer, ne fût-ce que pour en finir avec des tergiversations qui non seulement compromettaient mon caractère, mais encore la vie d'une enfant aimante et dévouée, prête à tous les sacrifices pour moi. Je pouvais me croire affranchi ; cependant la crise me prenait au dépourvu. Plaignez-moi, monsieur ! Placé face à face d'un coup d'état dont la consommation renfermait le salut ou la mort de plusieurs, j'essayai, mais en vain, de me reconnaître dans les ténèbres de ma conscience. Mon indignité me révoltait. Que sont donc les êtres les uns pour les autres dans l'éternel mensonge de cette vie où des

résolutions, saluées de l'assentiment universel, peuvent, tout compte fait, ne servir qu'à masquer des lâchetés éperdues? Eugénie n'était et ne pouvait être à mes yeux qu'une cloison soulevée entre Adrienne et moi. Certes, la fragilité de l'obstacle en faisait la force, et sous le poids d'une délicatesse, on étouffe les éclats les plus incendiaires de l'âme; mais je me jouais de ce qu'il y a de plus sacré, car je m'installais comme la fatalité même, comme un mensonge, dans l'existence d'Eugénie, moins pour chercher à me distraire d'une passion en me créant un devoir, qu'afin de soustraire ma vie aux mille et un périls d'un lien coupable, dans les réseaux duquel, en dépit de tous les divorces, mon esprit resterait encore mystérieusement enveloppé. Quels événemens devait-il naître de cette résolution? et que sont, après tout, les événemens de notre vie, sinon des résultats logiques, heureux

ou malheureux, mais déterminés constamment par notre puissance absolue de choisir entre des partis contraires? Pour enfermer les évolutions les plus capricieuses de la vie dans le cercle de ses calculs, l'être qui maintient l'équilibre des mondes n'a qu'à laisser parcourir à notre liberté les chances inflexibles de la prédestination; en nous refusant à son amour, nous ne saurions nous soustraire à ses lois. Nous sommes éternellement entre ses bénédictions et ses colères. Oui, nos bonheurs et nos martyres viennent de nous; leurs drames les plus sanglans, leurs joies les plus expansives ne sont que les générations matérielles et les enfantemens de notre vouloir. D'un doigt inaperçu, l'idée touche à d'invisibles détentes, et des explosions s'accomplissent. Or, à certaines épreuves de la vie, quand nous avons plongé trop avant dans les ténèbres, quand le mal nous obsède de toutes parts et que nous avons dés-

honoré la vie de telle sorte qu'il n'y a plus de choix qu'entre des crimes et des folies, la liberté même nous pèse. L'homme fait un dernier acte de puissance en s'abdiquant; il arrache sa couronne et s'abîme dans le destin. Le vertige est vainqueur. On ne refléchit plus; on se précipite.

Je me rapprochai d'Eugénie.

J'omets à dessein le détail de ce rapprochement, tant du côté de la mère de Lucien, grondeuse et enthousiaste, prompte à se réconcilier comme à s'ulcérer, que du côté de la frêle et souffrante Eugénie, si digne, si belle, fière de me revoir, honteuse d'avoir douté de mon cœur, crédule auprès de moi comme l'amour.

Si, comme le fait est sensible pour moi

jusqu'à l'évidence, nous avons le choix formel entre nos directions contraires, entre les joies ou le sacrifice de la passion, néanmoins, monsieur, dans le cercle de cette sphère seulement, et pas au-delà, notre liberté peut mettre en jeu l'exercice de sa force et le ressort de son privilége. Du point où l'on se trouve, aller vers l'ordre ou vers le désordre, voilà le lot absolu, la double alternance de la liberté. Nous résigner au sacrifice, c'est notre dignité dans les temps d'épreuves, et les esprits religieux y trouvent leur gloire; ils prennent ainsi la plus lourde part du fardeau commun et soulagent leurs frères. Mais nous ne pouvons rien sur les aspirations naïves de notre âme, car nous ne créons pas ces aspirations; elles nous viennent d'une source antérieure; elles existent avant la réflexion même, et leur élan divin persiste jusque dans le royaume douloureux et troublé du martyre,

comme une excitation perpétuelle qui nous invite à résoudre l'énigme du bonheur pour tous les humains ; comme un ordre suprême de chercher dans la préoccupation du salut universel l'idéal chéri qui doit nous échapper sans relâche à travers le chaos du morcellement et dans le néant de l'individualisme. Variées comme les harmonies des mondes, distinctes les unes des autres comme les instrumens et les notes d'un seul et même concert, nos diversités respectives sont les titres de notre mission ; elles caractérisent les grâces que Dieu distribue spécialement et à son gré, sans qu'il y ait à lui en demander compte ; leur source découle de son être. Il semble enfin une charte caractérielle que chacun de nous ait reçu de ses mains. Or, puisque l'individu souffre du moment qu'il viole sa propre loi, supplice inévitable au sein de notre fange, il nous reste donc, en attendant la transfiguration de l'humanité

dans la sérénité radieuse des temps de lumière, l'alternative de reporter saintement à Dieu nos souffrances, afin de nous élancer vers sa gloire, ou de souffrir bassement, en impie, dans les régions du blasphème et de la révolte.

Je n'étais pas libre d'aimer Eugénie, je n'étais libre que de l'épouser.

Sans doute, au milieu de nos époques de grossier matérialisme où le mariage est enveloppé de tant de ténèbres, une vive amitié, l'estime la plus franche, le chaste sentiment du devoir pouvaient être considérés comme de suffisans motifs en face d'une détermination semblable. Il y a là des nuances que l'on dédaigne, des différences que l'on ne compte pas. Nos consciences dégradées ne regardent pas de si près aux premières harmonies de

cœur, et nous avons perdu la clef des âmes.

On ferme ainsi les yeux sur le résultat de ces fractions négligées presque de toutes parts dans le calcul universel de la vie, sans pressentir le désordre que ces omissions infinitésimales porteront au sein de l'ordre et de la paix. Tout le monde aurait eu pitié de mes scrupules, et souri de mes tortures; on m'aurait poussé pour me faire franchir le pas. Eh bien! j'y voyais un adultère plus criminel que l'autre. Avec Adrienne, au moins, je n'étais adultère que devant les hommes; avec Eugénie, j'allais être adultère devant Dieu.

Essayez sur vous ces réflexions, par leur côté le plus tranchant, dans ce qu'elles ont de plus acéré; analysez la vie, non dans ce qu'elle offre de faux, le monde extérieur; mais

dans ce qu'elle a de vrai, le monde de l'âme ! Voyez se dérouler autour de vous le temps et les événemens qui se déroulaient autour de moi; vous aurez l'histoire du plus mortel de tous les supplices dans une hésitation de toutes les secondes.

Cette vie dura trois mois.

Trois mois entiers ! je comptais les jours et les heures.

Mainte et mainte fois, je reçus des lettres d'Adrienne; à la suscription seule je les devinais. Je les brûlai sans les lire et j'étouffai mon cœur. Mes palpitations ne se disent pas ! Ce fut une lutte abominable, une de ces luttes dont on est résolu de mourir s'il le faut, sans jeter un cri. Lucien, vis-à-vis de sa femme, continuait de garder le mystère; il

me le disait, et, grâce à ma résolution, tout se préparait pour un mariage dont les conséquences auraient changé ma vie, quand tout-à-coup la témérité d'Adrienne trompa mes calculs, épouvanta mon esprit, et me fit comprendre que je me devais à ma faute.

XII

La Résignation.

Tout un panorama se déroule à ses yeux !...
Des rubans du sentier le parcours gracieux
Comme un remords chéri rappelle à sa mémoire
Des souvenirs discrets dont le bois sait l'histoire ;
Les dédains sans pitié de l'altière Élisa ;
Le piége où tant d'orgueil enfin s'apprivoisa ;
Leurs explications, ses larmes, et le gage
Qui scella pour un temps leur frivole esclavage,
Car l'infidélité fut réciproque entre eux !...
Et si l'anneau d'or reste à son doigt bienheureux,
C'est qu'égoïste au sein de tes coquetteries,
Pour les moindres écarts, Amour, tu te récries ;
C'est que, fourbe en secret, tu t'arroges des droits ;
Et que, libre en ton vol, quand tes fers sont étroits,
Jaloux jusqu'au soupçon sans renoncer à plaire,
Tu frappes des oublis que l'Amitié tolère !...
Heureux quand notre cœur sur tes plaisirs défunts
Peut respirer encor la fleur de tes parfums,
Et nous défend de joindre, en luttant par des blâmes,
Au divorce des sens le divorce des âmes !...

R. B. (*Le village de Silvio.*)

La Résignation.

Le lendemain, après avoir reçu la double lettre d'Adrienne et de Lucien, j'étais en chaise de poste, galopant sur la route d'Italie.

Pour gagner Champrosay je dus faire un détour; il fallait, vous le devinez, m'excuser auprès de la sœur de Lucien, noble et pure enfant, dont, en effet, je n'étais pas digne.

J'avais essayé d'écrire, les mots s'étaient effacés l'un par l'autre dans mon âme, et refusés à mon esprit, de même que la vue éprouve des vertiges sur le chaos d'une impression dont les caractères ont tremblé. En faisant la démarche, je m'en épouvantais ; la nécessité m'entraînait en m'étouffant. L'embarras, dès que l'on y cède, en engendre mille.

Que pouvais-je lui dire? et ne devais-je pas lui rendre, enfin, sa liberté?

Je ployais comme un enfant troublé sous le fardeau de toutes mes lâchetés réunies.

Eh bien! monsieur, malgré ce vif sentiment de mépris qui s'élève et qui crie contre moi du fond de ma conscience, lorsque je viens à fouiller dans les pages éperdues de ma mémoire, l'image d'Eugénie m'apparaît

encore avec ce sourire innocent et bon qui répandait tant de sérénité tout autour d'elle, et dont chacun admirait le charme en m'assurant que ses yeux noirs brillaient d'une plus douce lumière dès qu'ils venaient à se poser sur moi. Doux et confiant regard des femmes où la résignation rayonne avec une foi si chaleureuse, ne reportez-vous pas l'influence épurée de leur esprit sur les objets chéris de leur âme?... Lorsque nous sommes justes et bons, c'est que nous nous pénétrons de votre clarté. Peut-être, sans en deviner la profondeur, cette ange comprenait-elle que je lui cachais une blessure! A son intérêt pour moi, j'aurais voulu donner tout celui dont elle était digne; je ne le pouvais pas, et peut-être dois-je invoquer ceci comme une excuse! J'en ai si peu qu'il serait affreux de me refuser celle-là. Je connais la miséricorde pour les affections criminelles, monsieur,

pourvu qu'elles soient exclusives; il règne encore un simulacre de vertu dans la fidélité que se vouent deux coupables; mais je ne conçois pas de pardon pour les âmes qui transigent, ou qui font deux parts de leur amour : un semblable partage est immonde. Sincèrement, je n'ai jamais aimé la sœur de mon ami que comme une sœur. — Une fatalité dispose de nous! Je ne veux m'accabler que de mon propre fardeau; mes épaules tremblent assez sous ce poids.

Eugénie se promenait en ce moment, avec sa vieille gouvernante, sur les berges fleuries du petit ruisseau de Champrosay, lequel, après avoir bondi sur les roues de plusieurs moulins étagés le long de sa pente, court se perdre en bouillonnant parmi les roseaux de la Seine. A l'apparition de la chaise de poste, Eugénie s'élança comme un éclair. Nous nous

trouvâmes face à face, à l'ombre des peupliers qui se balançaient au-dessus de nos fronts ; j'étais pâle, elle devint pâle. Les préparatifs de voyage parlaient suffisamment pour moi.

Ardent et joyeux, le postillon, tout en retenant la fougue de ses chevaux, faisait claquer son fouet.

Je me sentis impatienté ; je fis un signe violent à cet homme, comme si, dans son ignorance de mes émotions, il pouvait être coupable d'un blasphème.

Eugénie s'appuya sur mon bras pour modérer cette animosité dont elle eut peur.

— Vous me quittez ! bégaya-t-elle.

Je la soutins : je sentis son cœur battre à

coups redoublés contre ma poitrine; j'étais, en vérité, tremblant comme elle; je cherchais vaguement ce que j'avais à lui dire! Les paroles n'arrivaient pas à mes lèvres. Il me semble qu'alors, en la trouvant si confiante et si belle sous le reflet amoureux de ces adolescentes harmonies du matin, dont la fraîcheur d'une jeune fille emprunte encore un nouveau lustre, je m'interrogeai dans le secret de mon âme sur cette ironie du destin qui fait que les inclinations ne sont pas libres. Je ne puis dire au juste à quoi je pensais, et si je pensais à cela; se connaît-on soi-même? Nos passions nous ôtent le plus amer de notre mépris, en nous enveloppant de leurs ténèbres. Mais en guise de cette explication que je lui devais et qui ne me venait pas, machinalement, sans songer à mon imprudence, je lui remis la lettre de son frère; cette lettre fatale que vous tenez et que vous venez de lire; cette

lettre qui n'est pas de Lucien tout seul, qui renferme tout mon secret. Puis, tout aussitôt, et comme du sein d'un oubli revenant à moi-même, en songeant à l'écriture d'Adrienne, si remarquable par le contraste de celle de Lucien, ému d'un rapide et brutal instinct de frayeur, je froissai violemment les doigts de la pauvre petite, afin de lui dérober la vue de ce dangereux écrit.

Ce geste fut terrible comme la pensée.

Nous restâmes vis-à-vis l'un de l'autre dans l'attitude la plus étrange : moi, les sourcils froncés tel qu'un accusateur, fasciné par le sentiment de l'étourderie que je venais de commettre ; elle, m'interrogeant de l'air d'une enfant prise en faute. Nos lèvres frémissaient, on aurait cru que nous allions mourir.

Enfin, Eugénie fondit en larmes, et, se cachant la figure dans ma poitrine :

— O mon bon ami! s'écria-t-elle, je vois bien que vous ne m'aimez plus!

Comment revenir sur mon extravagant oubli? je ne le pouvais, je ne le devais pas. J'acceptai ce malentendu comme une faveur du ciel. L'instant d'après, lorsque je quittai la sœur de Lucien, sa persuasion était que je venais de rompre notre mariage

De fait, cela était.

On peut absoudre la plupart de nos actions de toute arrière-pensée, de tout calcul, et nous arrivons quelquefois à notre but sans le vouloir.

Je m'éloignais de Paris avec une préoccu-

pation de terreur qui devait donner à mon esprit une activité fébrile. Les menaces d'Adrienne ouvraient un champ sans borne à mes suppositions ; et, malgré moi, par un dernier éclair de résistance, ou par cette sorte de défiance prosaïque dont notre ironie s'arme contre le côté romanesque du caractère des femmes, je me prenais à douter de ce prétendu mystère dont elle se faisait un prétexte pour exiger que j'accourusse à Verceil. Je m'expliquais ses exigences, et je ne supposais pas un danger. Mais, tout en en doutant, je me hâtais : avec Adrienne on avait beaucoup à craindre.

XIII

L'Aveugle.

Sectateur fier d'un idéal sublime,
Quand tous les rois me semblaient des Tarquins,
A mettre en poudre un sceptre illégitime
J'ai consacré mes bras républicains ;
Au bruit du glas, après trois jours de gloire,
Mon idéal tourne en juste-milieu !
Je suis en deuil de ma propre victoire !
L'idole est morte, il faut adorer Dieu !

Las du bois vert dont il rossait Basile,
Quand Figaro se vendit au pouvoir,
Dédaignant l'or qu'offrait sa main servile,
D'un jour plus pur j'ai caressé l'espoir ;
Le temps ajoute, hélas! à ma souffrance !
Mon rêve passe et je lui dis : — Adieu !
Dois-je ici-bas chercher mon Espérance?
L'idole est morte , il faut adorer Dieu !

Loin des partis, qui, dans ce monde en flamme,
Ont tour à tour de sang baigné leurs mains,
Le Phalanstère émerveilla mon âme ;
L'ordre céleste y groupait les humains.
J'espérais voir les chœurs de l'industrie
Tourbillonner dans leur brillant milieu !
Fourier n'a pu mettre au jour la série...
L'idole est morte , il faut adorer Dieu !

R. B. (*Mes Déceptions.*)

L'Aveugle.

A trois lieues de Grenoble, ma chaise de poste se rompit.

Le postillon me demanda vingt-quatre heures, et la beauté du site me frappa. Je ne me sentais pas en disposition de m'enfermer dans une auberge. Mon parti pris, je m'aventurai pédestrement dans les Alpes; je me plon-

geai dans les ruelles de ces montagnes dont la royauté sourcilleuse, objet de l'envie et des regards de tous les êtres qui deviennent de plus en plus invisibles en se perdant au niveau des plaines inférieures, s'élève splendidement, avec orgueil, ainsi que les pouvoirs de ce monde, au milieu de la région des orages, et ne s'y plonge que pour les affronter, afin de les résoudre et de les épancher en fécondités dans les alentours. Là, de grandes analogies parlent à l'imagination. L'aigle y plane bien au-dessus des sapins et des neiges, s'élançant à plein vol vers le soleil, comme la pensée du génie dans la lumière. Agrestes et rudes, ces lieux m'arrachèrent à mon marasme; mon individualité disparut, toutes mes douleurs s'évanouirent; et, pour quelques instans, je me sentis vibrer de ce frémissement généreux, ivresse mystérieuse, dont l'âme ne saurait se défen-

dre lorsque l'on escalade les hauteurs. Les paysages n'ont peut-être que la couleur de notre disposition d'esprit ; et le même point de vue, je m'imagine, ne se voit jamais deux fois de suite sous le même angle. On jouit d'un site comme d'une femme bien aimée ; on la contemple, on ne l'examine pas. Celui-ci m'émerveillait. Le soir vint ; ses voiles m'enveloppèrent lentement de leurs brumes crépusculaires. Bientôt la lune se leva sur ces basaltes menaçans, et les ombres nocturnes semblèrent y creuser de plus profonds précipices. Les royautés du jour se métamorphosèrent en sépulcres ; c'est leur sort lorsque la terreur se développe avec les ténèbres. Là, des lacs furtifs, miroirs du ciel, où, comme des échos de flammes, venaient, en s'y rencontrant avec fureur, s'embrasser et se dévorer des météores ; au-dessus de mon front, des arcs de pierre, jets hardis, passage du voitu-

rier qui regagnait son gîte, joignant des rochers à des rochers ; puis, l'ouragan, ce révolutionnaire des solitudes, plus bruyant avec la nuit, passant avec les rafales de ses marseillaises dans la cime des grands arbres qui s'entrechoquaient en frémissant. L'air était devenu lourd, le ciel se couvrit de nuages ; ces nuages volaient ainsi que des armées au combat. Le poème de Milton me revint alors en mémoire. Messagères des ressentimens du ciel, des nuées s'abaissèrent en se développant ; leurs vastes ailes paraissaient vouloir étouffer le monde ; filles de la révolte, des vapeurs terrestres volèrent de tous les points à la rencontre. Quoique emportées à la fois par le même vent, l'œil, trompé par leur action rivale, les voyait glisser sur des points opposés ; les unes s'abaisser vers la terre en devenant de plus en plus sombres, mais en s'ouvrant avec des clartés étranges ; les autres, ainsi que

des escadrons, se dégager des amphithéâtres de rochers, ceints de leurs noires couronnes de mélèzes. Une double flamme jaillit de leur double choc ; je marchais cependant sans me consulter sur la route, et de blancs éclairs me guidaient encore. Enfin, les cavernes laissèrent échapper des murmures, la pluie pétilla, mêlée d'une exhalaison chaude, et les oiseaux effarouchés s'enfuirent ; ils me criaient de chercher un abri. L'orage éclata ; j'en avais besoin. Le désordre des élémens n'est qu'une harmonie pour les révoltes qui couvent dans le sein ulcéré par la souffrance. Au loin des voix m'appelèrent ; mais, pour éviter des importuns, plus officieux qu'il ne me plaisait de le leur permettre, je m'enfonçai dans les gorges ; j'entendais jouir tout à mon aise de cette large dissolution de l'air qui me rafraîchissait le sang. Elle se fit avec tant de frénésie, qu'il semblait que ce fût un nouveau signal de la fin

du monde. J'allais, je gravissais les rochers; j'hésitais parfois dans ces violentes bouffées de pluie qui m'offraient la lutte et qui paraissaient vouloir me renverser; j'en eus trop tard du repentir. Des bouillonnemens rapides se dégorgèrent par les escaliers bizarres des tortueux corridors dont je me flattais en vain d'escalader les plateaux supérieurs. Souvent je crus perdre pied, car, avec le redoublement des coups de tonnerre, l'eau, qui se précipitait par les ravins, devenait plus forte et plus menaçante; elle entraînait des arbres, des pans de rochers; je ne savais à quoi me retenir Enfin, dans l'éblouissement multiplié des éclairs, je vis venir à moi deux voyageurs qui répondirent à mes cris de détresse; l'un jeune, et l'autre d'un âge mûr. La débâcle des éléments redoublait; coup sur coup, la foudre illuminait comme autant de colonnes de cristal ces impétueux ruissellemens qui me frap-

paient de leurs ondes; le temps était précieux et ne devait nullement se consumer en vaines paroles. Nous ne redescendîmes pas vers le vallon ; il fut question tout d'abord de s'abriter dans une grotte. Le plus âgé de mes deux compagnons désignait à l'enfant, d'une voix brève, les points qu'il fallait gravir, les sentiers que nous devions prendre ; et, si je chancelais, il me retenait d'une main ferme, en se faisant un point d'appui vigoureux d'un bâton armé de fer. Tout ruisselant de l'orage, nous pénétrâmes bientôt dans une caverne où mes sauveurs se hâtèrent d'allumer un grand feu.

Ce ne fut qu'à la lueur de la flamme qui pétilla dans ce brasier que je m'aperçus d'une singulière circonstance.

Mon guide était aveugle.

Il devina la cause de ma surprise à mon exclamation.

— Rien de moins étrange! me dit-il gaiement. L'inconvénient des gens qui voient clair, et clair en plein midi, c'est de ne pouvoir se passer d'un flambeau dans les ténèbres; l'aveugle alors a sa revanche, et prend le droit de les conduire. Mais je ne fus pas toujours aveugle, je connais ces lieux; il y a treize ans, je les habitais. Un plus terrible orage s'était alors développé sur la France; mais au fond de cette grotte, je ne m'en doutais pas. Dans ce temps-là, pour correspondre avec Lavoisier, j'y faisais des études si hardies sur l'essence même de la lumière, que, à la fin, j'en perdis la vue. Cela devait être et je ne m'en plains pas. Lavoisier, nouveau Moïse, interrogeait avec moi le mot sublime, que le texte de la Genèse a placé sur les lè-

vres de l'Eternel; le *Fiat lux* l'obsédait. Lavoisier tenait le mystère dans sa tête, lorsqu'on la lui coupa. Il avait cependant demandé quarante-huit heures de délai pour léguer la formule de sa découverte à la France. Pétition perdue! La France n'avait plus besoin de savans!.... Chargé des ordres du comité de salut public, un caporal de la république pénétra dans mon laboratoire. Il s'étonna de n'y trouver qu'un méchant aveugle; il le mit à la porte. Il faut être reconnaissant de tout, même d'un mauvais procédé. Je dois très-certainement au mépris de cet honnête républicain la faveur de vivre encore et de vous offrir l'hospitalité dans le lieu qui fut autrefois mon ermitage. J'étais chartreux.

Comme je le plaignais :

— Pourquoi cela? me dit-il. On se fait des

idées fausses sur le prétendu néant où nous plonge la perte de la vue. J'avais analysé bien des choses ; l'événement me renferma dans la réflexion. La nécessité de me créer une sténographie mystérieuse a totalisé mes découvertes dans mon esprit. J'ai saisi le lien des faits dispersés ; l'univers s'est résumé pour moi. Je vois Dieu.

•

Plus tard, monsieur, lorsque j'aurai satisfait au cri de mes remords, je reviendrai peut-être (s'il vous plaît de me le demander) à l'étrange entretien qui se passa dans une grotte des Alpes, au bruit de la foudre dont les roulemens ébranlaient les montagnes, entre cet aveugle qui voyait tout et l'homme dont les yeux s'étaient inutilement ouverts autour de lui. S'il faut vous l'avouer avec franchise, ma pensée ne date que de ce jour ; dès ce jour seulement, je m'appartins dans une subordi-

nation volontaire. L'immensité de Dieu subjugua ma conscience, lorsque je lui restituai la tradition qui préside au développement historique de notre univers après la dispersion des races primitives, ainsi qu'aux jours du ralliement de l'unité catholique dont je pus saisir dans une seule et même vision les moyens d'ensemble, l'action graduelle, la marche, la singulière grandeur et le but. Aujourd'hui, je vous traduirais mal ce chant d'harmonie. Peut-être vous suffira-t-il que je vous mette sur la trace. Conquérir la vérité par soi-même, c'est la posséder doublement. La magnificence de nos traditions restituées fit justice pour moi des interprétations sordides que la philosophie moderne a glanées de gaieté de cœur aux dépens des visions extatiques de ces bons simples qui se rencontrent partout, chez les philosophes comme chez les croyans; qui n'ont pas voix délibéra-

tive au chapitre, ce me semble; visions qui permirent à la cohorte des incrédules de livrer des batailles de mauvaise foi sur un terrain faux à des adversaires débiles, plus zélés qu'édifiés, car ils prétextent à chaque instant du mystère lorsque l'on met au défi leur ignorance. Où donc en serions-nous, mon Dieu, s'il fallait nier toutes les choses dont les sots font un pitoyable usage?... La science des livres est froide et nous trompe; nous nous y clouons, et notre esprit participe de l'immobilité de la lettre. L'humanité, par son action, en sait plus que par son érudition. Ce qui pourrait brouiller avec l'esprit d'examen, c'est sa tendance à nous écarter de la vie; il faut la lire dans le mouvement, et non dans le repos, pour la comprendre. De ce point de vue, l'ingénuité de l'enfant obtiendrait, plus facilement que la science des érudits, l'accès de la conception sacrée. Soumis comme tant

d'autres aux froids préjugés de mon siècle, je ne commentais pas avec énergie, je l'avoue, ce que l'évocation du *royaume du ciel* désignait comme but au genre humain, dans le sonore programme du Christ. Pour moi, la vallée de larmes ne devait pas devenir la vallée de joie ; j'oubliais que notre globe roule dans le firmament, et que sa métamorphose dépend de la résignation et du courage. J'acceptais d'une manière absolue l'anathème de corruption lancé contre la matière, sans me rendre compte (ainsi que de plus illustres, hélas !) de ce qu'il y a d'expressément relatif dans la qualification franche de *temps d'épreuves,* qui caractérise les premiers pas de la mission du catholicisme. La nécessité de la purification m'échappait. Sur des énigmes lucides et faciles, je déployais le voile de mes ténèbres ; car, en prenant en pitié les mots, insensés que nous sommes, nous avons perdu jusqu'au sens des choses.

Monsieur, toute religion (il faut le reconnaître et chercher celle qui remplit le mieux ce but) est un pacte fédéral dont les cérémonies servent surtout de moyen de ralliement pour les hommes de bonne volonté contre les hommes de mauvaise volonté; et l'inepte abolition de ces mille et une cérémonies, dont le sens peut échapper à l'imbécillité de nos dédains, mais se révèle ingénument à notre amour, ne fait que disperser des impies dans les voies de l'égoïsme et du malheur, jusqu'à ce que, à travers le brisement des ténèbres, la souffrance leur fasse crier grâce en les rappelant à Dieu.

J'étais dans la souffrance et prêt à l'une de ces commotions qui, comme le foudroyement de Saint-Paul sur le chemin de Damas, changent tout-à-coup l'horizon de la vie.

L'histoire de notre vie est souvent dans celle de nos idées. L'univers n'offre, au sein de notre conscience, que le double jeu de l'action et de la réaction; et, sous l'empire de certaines émotions de l'âme, le jeu des événemens provoque en nous des révolutions extraordinaires.

A cette époque de mon existence, je tenais (et cela grâce encore aux traditions chéries que j'avais reçues de ma mère) à ce que l'on appelle d'une manière assez vague le sentiment religieux; manifestation de l'esprit aussi distincte de la religion proprement dite que la théorie diffère de la pratique; sorte d'aumône individuelle qu'un élan plus ou moins réfléchi veut bien accorder aux harmonies de l'univers, mais qui s'en tient à cette frivole extase, prie à l'écart, et n'admet pas l'absolue nécessité d'un intermédiaire ter-

restre entre notre âme et l'éternel. La magnifique pensée de l'incarnation m'échappait : je n'y voyais qu'un mystère isolé, sans racines dans la puissance éternelle, sans résultat pour l'avenir du monde. J'avais même, à l'égard du prêtre, un fond de tolérance et de mépris. Le costume du prêtre me repoussait et suffisait pour me tenir en garde contre tout ce qu'il aurait pu me dire. Au-dessus de lui, si j'entrevoyais le clergé, c'était comme une ombre, et non comme une institution dont le modèle se proposait à l'imitation des hommes; inspiration sublime que nous devrions nous proposer de traduire partout. Je croyais donc en Dieu; mais, je n'y croyais qu'en amateur. Je ne reconnaissais à personne le droit d'intervenir entre mes élans et la divine puissance; prétention insolente et froide; germe de divorce, invisible sans doute, mais décisif, entre l'homme et l'hu-

manité ; l'humanité ! dont il semble que le déisme n'ait pas le moindre souci !... Depuis j'ai sondé cet abîme, et je l'ai trouvé profond. Ce sentiment n'est à tout prendre que la canonisation de l'individualisme et la négation du glorieux avenir dont nous pouvons tenter la conquête sur la terre et dans le ciel, en marchant de concert sous les drapeaux de l'unité. Pourquoi se refuser à cette coopération sainte ? La superstition dont on parle tant au sujet des cérémonies de l'Église, de ses symboles, de ses pratiques, de ses mystères ; la superstition qui rallie vaut mieux que la superstition qui divise ; et, tout réfléchi, l'on ne se rend pas au bonheur en maraude. Sur le champ de bataille où nous avons affaire à la coalition redoutable des fléaux créés en ce monde par le fatal génie du morcellement, c'est par une stratégie d'ensemble et des rangs serrés qu'il faut procéder à l'espérance de

la victoire. Or, par sa marche panthéistique et ferme dans le chaos du morcellement temporel, Rome, en se substituant à Dieu vis-à-vis des chrétiens disciplinés autour de ses symboles, facilite notre victoire contre le démon du mal, et me semble aujourd'hui, de même que dans le mystère éblouissant de la génération, l'étincelle assimilatrice des élémens d'un Dieu qui se reconstitue. La vision sublime de la cité mystique des sept Sacremens, monument de coutumes réalisé dans les mœurs, plan d'unité légué par Jésus-Christ à l'Église de Rome, ralliant par degrés les êtres épars au centre commun d'un foyer de rendez-vous où les sympathies s'entrelacent et se fédèrent d'un bout du monde à l'autre par cela seul que l'on s'agenouille ensemble au pied des symboles et que l'on se trouve en contact par les mêmes cérémonies; cette vision sacrée, cette Cité de Dieu ne m'était pas encore apparue.

Elle peut faire corps pour les yeux de l'esprit ; mais l'œil du corps n'en voit que l'ombre : l'écorce de cet arbre m'en avait masqué la sève. Je n'avais pas tenté l'analyse de cette charte sacramentelle, souple comme la vie des individus et des nations, qui l'enveloppe d'un réseau transparent et léger dans les évolutions de son parcours ; qui se prête à tous les lieux, à tous les temps, grandit avec les formes sociales, se développe avec leurs transfigurations, et dont le texte est si simple, que par cela seul l'institution en est divine. Quand on appauvrit, on interprète; mais lorsque l'on enrichit, on restitue. C'est de ce point de vue, et sans haine préalable, sans insolent dédain, qu'il faut étudier ces traditions, qui, croyez-moi, ne laissent en dehors aucune science ; qui se justifient devant l'esprit si l'âme se met à leur égard en état de grâce et d'impartialité, d'hospitalité franche; qui donnent la vie avec la lumière ; qui ren-

ferment les pronostics et la consigne de nos élans vers une destinée dont la tourbe des imaginations, adonnée à la colère et au doute, s'obstine à repousser les pressentimens et la gloire.

L'indulgence, on l'a dit, est le commencement de l'intelligence; l'amour en est le sommet.

Dans les événemens qui sont de notre jour, qui se manifestent tandis que je vous parle, je discerne, grâce aux convictions qui se sont mûries en moi depuis cet entretien, un symptôme inaperçu de la plupart, et que je veux vous dire.

Il traduira le fond d'une profession de foi dont le développement nous entraînerait au-delà des proportions d'un épisode.

XIV

Digression.

Laissez, laissez le pauvre en souffrant se morfondre
A la recherche de ses droits ;
Est-ce que le canon n'est pas là pour répondre
Si nous élevons trop la voix ?

Entre les biens du ciel et les biens de la terre,
Pauvres, restez donc isolés !
Toi, tu souffres, dis-tu?.. C'est bien !.. Dors sur la pierre !
Vous, il vous faut du pain ?... Volez !...

L'Évangile à nos fronts a passé comme un songe !
Dans ces champs que nous traversons,
Quel orphelin pourrait, lorsque la faim le ronge,
Prendre un épi sur les moissons ?...

Même on ravit l'obole au pauvre qui travaille,
Afin de gorger des heureux
Qui veillent, l'arme au bras, de peur qu'on ait la paille
Du grain dont le fruit est pour eux.

Ils vous diront que Dieu, depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des saints à patente
E des anges à deux cents francs !...

R. B. (*La Flèche de Rouen.*)

Digression.

... Dans ces derniers temps, Monsieur, on a beaucoup déblatéré sur l'indifférence en matière de religion, cette maladie des peuples de l'Occident; maladie dont la France du dix-huitième siècle propagea la contagion tant sur les états rétrécis de l'Europe que sur les vastes parages de l'Amérique. Le coup d'œil le plus superficiel confirmait ces amères doléances,

et les faits sont là. Ils se manifestent avec un caractère d'évidence contre lequel il serait téméraire de protester, n'est-ce pas ? Et pourtant, malgré les décisions d'une école matérialiste qui s'agenouille devant l'apparence, parce qu'elle manque à mon sens de la seconde vue de l'esprit, j'oserai dire que les faits eux-mêmes, si brutalement qu'ils s'expriment, et quel que soit le nombre de leurs complices, ne sont absolument qu'une lettre morte ; l'œil de l'âme doit en sonder le sens mystérieux. Ne prononçons jamais trop vite ! La prédestination marche de front avec la liberté. Sans la main de la Providence, qui peut dire où nous irions sur le penchant de notre propre faute ? Mais Dieu sourit de nos insultes et nous mène à son but miséricordieux par nos plus mauvais vouloirs. Les ruses de l'Eternel sont cachées surtout dans les humiliations apparentes de sa cause, et les faits ne sont une autorité

définitive que pour le vulgaire; les faits en génèrent d'autres qui mènent à des conclusions diamétralement contraires, et font ressortir l'esprit secret des événemens. Grâce aux retours inattendus de la sagesse divine contre la sagesse humaine, les *Te Deum* des satisfactions éphémères de l'orgueil se changent ordinairement en ironies, lorsque les événemens se déroulent. Ayons pitié de ceux qui concluent du jour au lendemain. Où l'on croit Dieu vaincû, c'est Dieu qui remporte la victoire.

Entre mille faits, arrêtez-vous effectivement sur un des plus caractéristiques.

93 sonne. Une clameur apocalyptique se fait entendre dans l'Europe. La société française croule tout entière avec ses traditions et ses institutions. De cet ensemble ne prenons qu'un des épisodes. Armés d'un double

reproche dont les termes sont en contradiction formelle, les implacables ennemis du catholicisme ont ameuté sur le seuil des couvens la foule armée de la torche et du marteau. On communie dans le vertige, et la démolition est décrétée. Une philanthropie de parade, une accusation mensongère, en dépit du contraste de leurs discours, se coalisent pour l'exécution d'un crime, à la faveur même de leur contradiction insolente ; et l'on avouera, mais beaucoup trop tard, mais lorsque l'on n'aura plus la force de remettre sur pied ces décombres, mais dans le repentir des faits accomplis, que ce mouvement de fureur fut plus qu'un crime, qu'il porte en même temps le caractère d'un sacrilége. — Ces religieux de tout sexe, disent avec feu les uns, ne vivent qu'aux dépens du peuple !... — Délivrons des victimes cloîtrées ! s'écrient pathétiquement les autres. — Entendez-vous d'abord ! pourrait-on leur dire...

Et, le plus souvent, l'hypocrisie de la commisération sort au hasard de la bouche des furieux étourdis qui viennent de proférer l'insulte, comme, par échange de rôles, la grossièreté de l'outrage arrive stupidement aux lèvres des compatissans briseurs de grilles, dont l'âme paraît si touchée du sort de ces infortunés reclus; mais tous les sophismes ne vont-ils pas au but que l'on se propose entre les mains de quiconque n'a que la destruction pour système? Au même signal, les démolisseurs frapperont à la fois. On ne considère pas, en affirmant que ces religieux de tous sexes ne vivent qu'aux dépens du peuple, que ces monastères sont, depuis le jour de leur développement presque universel parmi nous, depuis des siècles, l'asile hospitalier du prolétariat; qu'ils sont des foyers, des modèles progressifs d'administration territoriale et d'économie, l'école primaire de cette sublime chronologie

d'hommes d'état dont la gloire a si magnifiquement retenti dans le monde; un fanal d'imitation à mille et mille égards, comme architecture, comme association, comme culture, comme hygiène; et (disons tout) qu'ils demeurent aussi par excellence le patrimoine, la sainte république des pauvres, qui ne trouveront pas de salut hors de la communauté religieuse; des pauvres que l'on vient de spolier, d'insulter, de chasser; des pauvres qui vont tomber de manière ou d'autre à la charge de ce pays ingrat, dont, sous la consigne des premiers solitaires, leurs courageux ancêtres, esclaves échappés et demi-nus, ont défriché le sol et fondé les communes primitives. Plus tard (ô vertige de l'esprit qui s'éloigne de Dieu!) la philanthropie de nos temps, pâle écho d'une religion qui demeure au fond des consciences, ressuscitera les cloîtres, mais sans le savoir, à la faveur d'un mot qui lui voilera la chose, avec l'influence

religieuse de moins, et sous l'empire d'une préoccupation dégradée ; car, à la place du monastère doué de l'heureuse propriété de convertir, nous aurons le système pénitentiaire ; système ignoble, qui ne s'intéresse pas à l'homme avant sa chute, mais après sa chute; système qui continue, comme dans le cloître, le divorce des sexes, mais sans consulter religieusement l'âme et la volonté ; système dont la propriété la plus incontestable est de pervertir l'homme. On relève donc le matérialisme, et l'on oublie l'âme ! A la grille qui faisait jadis hésiter l'enthousiasme d'un prosélyte, lorsqu'il était à la veille d'en franchir le seuil, on ajoutera le factionnaire qui ne permettra plus de sortir. La baïonnette en doublera les barreaux. A la prière qui remerciait Dieu, nous allons entendre succéder le cri de malédiction contre l'homme ! Nous sommes dans le progrès du blasphème. — Mais revenons à 93, et conti-

nuons d'examiner les démolisseurs, en leur pardonnant, car ils ne savent ce qu'ils font. Les démolisseurs ne considèrent pas non plus, en procédant, à ce qu'ils disent, à la délivrance de ces victimes cloîtrées, que (à part les exceptions, sur lesquelles d'ailleurs il reste tant de choses à dire) ces prétendus martyrs d'une réclusion arbitraire, n'ont ni demandé ni pris la parole pour se plaindre; que leurs austérités sont volontaires; que l'on s'est enrôlé dans un ordre et sous une règle de son choix; qu'un noviciat rude a sondé les courages et précédé les admissions définitives, fortifié les résolutions prises; qu'en dehors de l'institution divine et fédérale des sept Sacremens, cité mystique des esprits disciplinaires, on tombe dans le morcellement temporel, à la merci de l'individualisme, qui nous délie les uns des autres, et qui nous livre, faibles et désarmés, aux misères des sept péchés capi-

taux; qu'ainsi la fausse liberté, la liberté vague et déplorable du siècle laisse la plupart des âmes isolées et orphelines, sans guide comme sans secours, sans expérience comme sans avenir! On n'examine rien, car il ne s'agit pas d'examiner. Le vertige est aveugle. Satan a dit à l'oreille de ces hommes : — Ces pierres vont se changer en pain!... et on le croit. Des ennemis de la religion, des philosophes, des abbés de fantaisie, flétris dans les ruelles et les boudoirs, des romanciers, des gens du monde, des hommes de haine et de combat, se sont institués de leur propre chef les avocats d'office d'un prétendu martyre nié par dix-huit cents ans d'un consentement avéré. Remontez en effet à la sainte origine : l'enthousiasme seul avait créé les cloîtres. Soustrait aux avanies infâmes du paganisme, à ses prostitutions, à ses avilissemens, l'esclave, sur les inspirations du Rédempteur, retournait à la liberté par la chas-

teté. Nos annales à la main, on démontrera que les suicides, les folies et cette immonde traite des blanches qui souille effrontément nos capitales, centres exclusifs de ce qu'on nomme avec tant de faste la civilisation, n'infectèrent pas, à beaucoup près, les âges chrétiens, ces âges si grossièrement insultés par les malheureux qui perdirent l'intelligence avec l'amour, et, de gaîté de cœur, déracinèrent les institutions religieuses semées sur le sol. En vain la logique crie que la destruction des couvens n'enrichira pas le peuple, et, loin de là, qu'elle ne fera que multiplier ses misères. La philosophie l'a décrété pour se divertir; Diderot a déchaîné l'envie, on frappe ! et tout s'écroule au bruit du tocsin sous les coups des forcenés qui chassent leurs frères de ces asiles; tandis que pour donner à la France des garanties réelles et salutaires à la place des libertés vagues et écervelées dont nous commençons,

hélas ! à désespérer après un demi-siècle de douleurs, il ne fallait peut-être que quadrupler le nombre des couvens, à moins encore, dans un élan de génie, d'en appliquer la concentration intelligente à la sainte alliance des intérêts communaux ; car ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre ; le double prodige du salut spirituel et matériel s'appliquait à l'humanité dans ces régies simples et sublimes; et l'émulation, cet élan vers Dieu, peut développer radieusement ce que méconnaît et brise l'envie, cet élan vers les ténèbres et le mal.

Certes, monsieur, ce sinistre ravage, cette démolition qui s'est accomplie frénétiquement partout, ce fait vers lequel je vous reporte, a de l'éclat ; l'éloge des assassins et des spoliateurs est encore proféré dans le plus grand nombre des journaux de notre époque, et nos pères, ajoutant à leur crime le crime d'en murmurer l'apologie, nous en ont dou-

blement souillé la mémoire. Le siècle a crié : —Triomphe !... Il s'est félicité. L'échafaud et l'exil ont couronné la conquête; et, depuis, avec une vigilance inquiète, l'ombrageux libéralisme, qui proclame la liberté, mais qui ne paraît pas savoir ce que cette proclamation signifie, qui dénature les mots pour les tourner contre les choses, qui n'a trouvé contre le déréglement des mœurs et contre la morgue que les contrepoids avares et tortionnaires du cachot et de la caisse d'épargne, qui prêche l'association et qui ne la veut pas, qui fait de la morale un dogme après avoir fait du dogme un néant; le libéralisme monte avec sollicitude la garde autour des ruines, à l'imitation des gardes du prétoire, de peur de quelque miraculeuse résurrection, comme celle du Christ.

Eh bien ! monsieur, aux yeux même du

siècle qui ne comprend pas encore, la vie a noblement vaincu le sépulcre, et le phénomène de la résurrection s'accomplit.

Non, non! ce n'est pas tout que de proscrire des monumens et de faucher jusqu'à ras du sol des institutions qui s'étaient divinement matérialisées parmi nous. Dix-huit siècles avaient attesté leur utilité; quelques jours de désordre n'ont pas changé la nature des choses. Un élément ne meurt pas. En détruisant le monastère, on n'a pas détruit l'élément religieux. Ils existent toujours les caractères chastes, studieux, ardens. Elles sont encore sur pied, prêtes à protester contre le paganisme moderne, les âmes de résignation et d'épreuve que des traditions chéries ont rendues fécondes. Plongez dans la profondeur des foules; vous y retrouverez les imaginations réfléchies et chaleureuses qui,

dans les jeunes élans du catholicisme, créèrent les corporations industrielles sur le type de la hiérarchie de l'Église, se répandirent avec les sciences et les arts dans le monde, et, soldats pacifiques des doctrines de la rédemption, étendirent en les croisant les mailles cosmopolites de leur filet sacré sur tous les méridiens et toutes les latitudes de l'univers. Vous croyez que la volonté révolutionnaire vient de limiter leur usurpation! Désabusez-vous! La violence et la colère n'ont fait que leur donner le sceptre. Les jours de la contemplation mystique sont finis, le temps de l'œuvre commence. En leur fermant les solitudes, on les a refoulées dans le monde.

S'il faut vous les designer nominalement, comment les apercevrez-vous?

Qu'on ne se fasse pas une illusion folle!

soit que l'esprit humain abonde en lui-même, soit qu'il reprenne son vol vers Dieu, la solidarité gouverne l'univers, et, comme un niveau qui s'abaisse en abaissant tout ce qu'il domine, les diverses classes plongent à la fois dans le même gouffre quand les peuples sortent des conditions de l'équilibre. Exilées du cercle des sept sacremens, comme de leur paradis terrestre, ces âmes disciplinées par les mœurs de l'unité sainte, et qui ne manquent jamais au rendez-vous des générations dont elles forment l'état-major sublime, vivent éparpillées ainsi que nous dans le morcellement de la malédiction commune, en lutte avec le démon jaloux du mal, qui veille autour de sa proie pour la dévorer. Mais, si la foi nous éclaire, si nous plongeons le regard de la miséricorde au fond de nos ténèbres, l'adorable mystère de la générosité divine éclate à nos yeux jusque dans leur chute, et le diadème de la réhabilitation

brille sur leurs têtes au milieu de l'obscurité qui les environne. Vous l'avez permis, ô mon Dieu! Saint Paul fut persécuteur; saint Pierre renia trois fois le Christ. Un fait identique se reproduit chez les élus de notre âge; c'est dans les rangs de ses adversaires que la sainte milice se recrute surtout. Le voile du sommeil, à la vérité, pèse encore péniblement sur la paupière du plus grand nombre de ces nouveaux soldats du Dieu vivant. Tous n'ont pas la conscience des voies par où le cœur les conduit. Plongés dans le tiède crépuscule du siècle, ils se dirigent intrépidement vers les régions où l'élan de leur caractère les emporte, sous l'influence d'une révolte légitime contre les maximes froides et matérialistes des hommes qui cheminent autour d'eux dans la révolte et dans la fange. Ils savent, ils ont vu de près les chimères de la sagesse humaine; ils ont, ainsi que

nous, vécu dans le délire et communié de l'eucharistie du mal. Bouillans sectateurs des religions éphémères qui balbutient autour de nous je ne sais quels dogmes avortés, ils cherchent à se rattacher à de plus fermes symboles, peu scrupuleux d'abord sur le choix, allant de proche en proche, et de mieux en mieux, s'élançant toujours au-delà des croyances inférieures, qu'ils rejettent après les avoir avidement escaladées. Ces symboles, dont l'inepte publicité du jour ne dit mot et ne sait presque rien, qui groupent en ce moment des cercles agités; cercles qui parlent confusément au nom du désir, qui s'affirment au nom de je ne sais quelle science, qui puisent une verve enthousiaste dans le vague espoir de leurs pressentimens; ces symboles ne sont et ne peuvent être que des degrés de passage entre les régions du blasphème et celles de l'impérissable et sainte croyance, que des échelons obscurs,

des spirales ascendantes vers le catholicisme. Aussi bien, comme nous ne l'oublierons pas, en matière de culte, il n'appartient nullement aux derniers venus de prendre l'initiative; la vérité ne se proclame pas tout-à-coup, elle date du Verbe de Dieu. Je vous défends d'inventer le dogme. Après des temps de halte plus ou moins prolongés, selon la trempe variée des esprits, de degrés en degrés et de lumières en lumières, vous verrez toutes ces âmes, du fond des vallées assoupissantes du néant, reprendre leur vol à tire d'ailes vers la tradition de lumière et de vie dont le réseau religieux enveloppe, depuis Jésus-Christ, le monde. Les bataillons sacrés se reconstituent. Oui! sur le chemin de retour qui va le rendre aux eaux lustrales du baptême, ce clergé bizarre et passionné, qui ne sait pas encore le secret de sa mission céleste, qui dérobe d'autant mieux son rôle providentiel aux soupçons

de l'incrédulité que lui-même il n'a pas la conscience du terme de sa réaction, sape de mille et mille manières le scepticisme étonné du siècle, entraîne les incertains, remue jusque dans leur lie les âmes blasées du mal et lasses de l'individualisme. Il a toute latitude pour opérer cette œuvre; on ne se tient pas sur ses gardes de ce côté. L'impie qui ne voit pas la robe du prêtre, et qui n'entend pas murmurer des paroles de pure orthodoxie, cède à des entraînemens qui lui deviendraient antipathiques si son esprit aveuglé pouvait étendre le rayon de la prescience au-delà des prévisions débiles et troublées du moment. On a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. On cherche, on s'inquiète; dans ce malaise universel, on se demande Dieu. Et ce que je vous dis se fait à la fois de toutes parts. L'athéisme a ses hérésies; des milliers de sectes réagissent contre le dogme

du néant. Robespierre en proclamant l'Être suprême ne fut pas autre chose que le Luther de l'incrédulité. Le sacrilége est désormais en déroute. Nous touchons au moment où va se vérifier un mot naïf et sublime : — Tous les chemins mènent à Rome, et le plus incrédule s'y rend à petites journées. Mêlées à toutes les classes comme à toutes prédilections, ces vocations religieuses, à qui le siècle refusa le saint abri qui les eût jadis casernées mystérieusement au fond de la paix contemplative de ses cellules, pressées et brisées par mille et mille souffrances dans le lourd milieu de cet air impur où l'âme étouffe, et tourmentées du besoin des institutions perdues, parlent à toutes les classes le langage de ces classes, à toutes les prédilections le langage de ces prédilections. Prédicateurs et catéchumènes s'ignorent; mais les lévites sacrés les attendent à la porte du parvis, et, de ce point de

vue, Rome peut prédire avec autorité que le plus magnifique *hosanna* se prépare. Au foyer des moindres familles, dans tous les ateliers, au milieu même des salons, frivole en apparence, et dans sa réalité sévère, le duel religieux s'organise, il procède vers une victoire dont les plus intrépides poursuivans ne paraissent pas entrevoir le but, et dont quelques-uns même pensent naïvement recueillir le profit à l'avantage de quelque doctrine intermédiaire entre le néant et Rome, comme si la réaction, son essor une fois pris, pouvait s'arrêter ailleurs que dans le sein de l'unité. Nous vivons au milieu des préludes d'une seconde Pentecôte. Le merveilleux est que les ressources de l'esprit sont fermées à l'impiété! Précurseur éblouissant des ruines, un homme s'est rencontré parmi nous, dont l'imagination éclatante épuisa tellement le sarcasme contre la religion en le portant à son plus riche dé-

veloppement d'énergie, qu'il est désormais impossible à nos générations qu'il a dérobées de se singulariser dans cette voie. La mission du vieillard de Ferney fut d'en finir avec cette effroyable gloire et de se transfigurer avec elle dans les ténèbres. Le génie du mal s'épuise ; le génie du bien est seul intarissable. On n'aura même pas besoin d'un Voltaire catholique contre le Voltaire du dix-huitième siècle. Les doctrines de négation que sa verve rendit un instant populaires se trouvent à tel point défoncées de toutes parts, qu'on ne fera pas l'honneur d'une bataille rangée à la philosophie moderne. Tandis que je vous parle, cette philosophie de l'insulte périt en détail, et d'une mort sans bruit, sous les coups d'adversaires sans notoriété.

Prêtres à leur insu, dominicains qui ne s'en doutent pas, catholiques futurs, grâce à

l'entrain de leur essor vers l'unité, les esprits destinés aux extases mystiques ainsi qu'aux travaux disciplinaires du cloître, disséminés à travers ce monde par les imbéciles décrets de la furie révolutionnaire, enlacent aujourd'hui le siècle, et réclament avec force l'équivalent des nobles institutions que l'on a réduites en poussière. Les vaincus ont enveloppé les vainqueurs; les calmes cénobites sont devenus des missionnaires pleins de fougue ; ils préparent les âmes pour l'œuvre d'une fédération plus vaste, plus puissante. La famille spirituelle distribue (mais avec les ménagemens voulus par Dieu) le pain de la sainte parole aux familles selon la chair. En dispersant la religion, 93 travaillait à l'universaliser. L'athéisme, rayonnant de sa victoire, s'est précipité dans le piége de Dieu.

Une question, ici, s'offre d'elle-même à bon

nombre d'esprits : — Nous restituera-t-on les cloîtres?

J'ose répondre : — Non seulement on nous les rendra, mais on nous les rendra transfigurés. Les recréer tels qu'ils étaient, dans les proportions identiques, sans le surcroît d'un enrichissement, sans une force de plus, en face des mille et un préjugés stupides et des avares pusillanimités qui sont restés l'arme au bras sur les décombres, ce serait ineptement s'exposer à des récidives. L'obstination dans le mal a ses vanités, et la persévérance dans le bien a son génie. N'avez-vous donc pas entendu, tout récemment, en dépit du jour et jusque dans l'enceinte de la chambre des députés, des appétits et des haines immondes s'exprimer à ce sujet avec un style de voleurs? Il s'agissait de biens chétifs, amassés à la sueur de leur front, par les commu-

nautés religieuses qui se reforment timidement çà et là. — « Vienne la guerre! s'écria-t-on, et nous mettrons la main dessus! » Ayons pitié de ces instincts grossiers; mais, en nous refusant à leur donner prise, ne soyons pas aussi sots que ces coquins. Il y a des leçons pour tout le monde dans les décrets de la Providence, et le catholicisme est en mesure de grandir encore.

En cela, surtout, nous pouvons être convaincus de l'esprit des événemens. Sachons les comprendre.

Les catastrophes révolutionnaires auront déblayé le terrain pour nous mettre à même de construire quelque chose de plus grand.

N'oublions pas non plus la double face des choses.

Oui, le siècle est captif au milieu des croyants, mais l'Église, au milieu de ses recrues, n'est pas moins captive que le siècle. Ce ne sont pas, après tout, des auxiliaires bien faciles et de tiède humeur que ceux qui, de toutes parts, à leur insu, viennent en ce moment au secours du clergé. Le clergé lui-même ne découle pas d'une autre source; et de quelle autre source, en effet, procéderait-il? Tous ces jeunes gens que l'imminence de la crise appelle, ne se sont pas proposé de renforcer les cadres destinés à de saints combats pour qu'on les endorme dans le marasme de l'oisiveté. Leur exigence est au niveau de leur abandon, et l'on devient responsable vis-à-vis de la force, du moment qu'elle vous apporte son appui. Refuser cet appui n'est pas possible, et le plus invincible besoin d'agir nous tourmente. Le dévouement ne s'obstine pas à la recherche de la vérité pour rien.

La réaction religieuse se manifeste, n'est-ce pas, avec énergie parmi nous? Ce n'est rien encore : d'un seul mot, Rome est à même de décupler ses légions. Des milliers de haines tomberont comme par enchantement au souffle de sa parole. Avec ses ateliers de destruction, avec ses ateliers de conquête, la révolution et l'empire ont occupé nos enthousiasmes énergiques, ce qui les a distraits du moins; et, pour être vrai jusqu'au bout, les gouvernemens prétendus représentatifs, dont la restauration et 1830 paraissent avoir épuisé le génie, nous paraissent à la fin ce qu'ils sont, tout à la fois cruellement parleurs et cruellement inertes. Or, on est las, qu'on se pénètre bien de ceci, du néant et de l'impuissance; on est las jusqu'au dégoût de ce scrutin stupide, qui, dans nos assemblées délibérantes, fait, en dernière analyse, que le nain est de la taille d'un géant, et le géant de la taille d'un nain; de

ce scrutin qui passe indistinctement tous les hommes au niveau brutal et bas d'un même chiffre; qui laisse à la sottise le droit de contrebalancer le génie; qui range sous les drapeaux de la corruption la phalange des complaisances vénales; qui, reléguant les priviléges de l'infaillibilité dans les ineptes évolutions de ce jeu de boules, comme pour s'en rapporter à la décision aveugle du destin, permet aux coups d'état de la matière de prévaloir à chaque instant contre les coups d'état de l'esprit. On en est las! En matière d'initiative, en préceptes administratifs, l'empire et la révolution n'ont laissé derrière eux que des cadavres. Sortons, au nom du ciel, sortons au plus tôt de vos charniers politiques. Si ces choses mortes ont encore un faux air de vivre, si cela semble de l'existence pour des yeux assoupis et des imaginations sur leur déclin, il faut en gémir lorsque l'on entend des gens

qui nous le jurent. Ce fétichisme étroit prolonge la crise, car nous n'en sommes plus au culte des idoles et des reliques. Les hommes d'action ne s'y trompent pas; ces hommes d'action cherchent avidement le pouvoir; ils brûlent de le reconnaître et de le saluer. Ils ont besoin d'un chef de file de quelque célébrité, possédant l'âme et l'énergie d'un grand capitaine, qui sache, qui veuille, et qui leur dise : — « Je suis à vous! Soyez à moi! » Ils le demandent partout. Le jour où ce pouvoir nous apparaîtra sous l'horizon, sera le dernier jour des rhéteurs et des parasites. Ce pouvoir régnera seul sur la terre; il aura l'infaillibilité, même pour ses fautes; et, quel que soit le plan de reconstitution sociale qu'il propose, universel et violent, ou restreint sur de modestes proportions d'essai, des volontés et des bras par millions se précipiteront avec amour dans le vertige de sa fantaisie. Il aura

le sang, il aura l'âme, il aura l'or; on ne reculera devant aucune de ses demandes, car nous avons épuisé tous les programmes, tordu dans nos mains désespérées des milliers de mots qui n'ont rendu que des sons, donné que du vide, et nous avons insatiablement soif des choses. Jésus-Christ a dit : — « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et le reste vous sera donné par surcroît!... » Les termes caractéristiques de cette promesse ne sauraient être appauvris ou scindés que par des spoliateurs sans génie qui voudraient faire encore de l'Église une caverne de marchands et de voleurs. Les antécédens immenses du catholicisme protestent contre les pâles interprétations que l'on oserait objecter au programme de Jésus. Il s'agit toujours, ne nous le dissimulons pas, de la révolte de l'équipage espagnol contre les illusions ou les convictions de Christophe Colomb, et l'on ne rassemblera

pas des esprits sous la consigne d'un seul et même commandement, pour les bercer d'un pâle et mauvais rêve, puisque, après tout, la simple croyance en Dieu suffirait seule à notre espoir en matière de saluts individuels, et que Rome a prétendu que l'on n'atteindrait le but si magnifiquement proclamé dans l'Évangile qu'en se groupant sous les ordres de l'infaillibilité. Lorsque l'on est désabusé de la loi des hommes, on retourne vers Dieu. Ceux qui le représentent sur terre ont maintenant affaire à nous, et notre tendance est de flamme ; elle n'attend pas moins qu'une réalisation terrestre des nobles élémens du bonheur ; et le bonheur, pour nous, c'est de jeter une parole de courage, un enseignement d'activité salutaire à toutes ces populations qui souffrent, à ces milliers de nobles âmes dont le fanatisme ne sachant comment se dépenser en œuvres de charité, s'exténue

dans une agitation ruineuse et nous désole par des œuvres de colère. Les programmes d'ici-bas sont vains et remplis de mensonges ; tous se sont évanouïs l'un après l'autre, et la foi nous fait croire à la double splendeur de la volonté divine sur la terre comme dans le ciel. Donnez-nous le levier, nous vous donnerons les matériaux.

Mais songez-y bien, les amours passionnés sont terribles, et rien n'est exigeant comme l'obéissance. La génération qui se lève et qui proclame sa foi démesurée dans un ralliement général, va peser comme une nécessité sans remords sur ceux qui déploieront l'oriflamme de salut. Cette génération argumente de la nécessité d'agir, elle ne reculera pas. Quelques âmes déjà, vives, généreuses, et par cela même suspectes aux yeux des incrédules de prêter la splendeur de leurs propres visions

au fantôme du catholicisme, frissonnent de fièvre en s'interrogeant sur ce qu'il peut y avoir de vraisemblable dans un si désolant soupçon. Ne les abandonnez pas au désespoir. Si le clergé, dont la voix prophétisa la chute de tous les gouvernemens qui le tiendraient à l'écart ou sous la férule, et qui (nous le savons) prophétisa juste; si le clergé reste à son tour, à l'imitation de tous ceux que l'on a chassés, dans l'idiotisme éjaculatoire des prédications actuelles de la chaire, en continuant à mêler l'opium des lieux communs à ce que la plupart de ses pâles vicaires ont encore le front d'appeler la parole sainte; si le clergé, moins inspiré que les nouveaux croyans, se tient satisfait de rabâcher Pascal à des esprits qui sont nés dans le tonnerre de la voix de Mirabeau; s'il n'a que de vieilles légendes à dérouler devant les âmes qui regrettent les prestiges de Napoléon, le désenchan-

tement aigrira ces esprits et ces âmes. Nous tournerons comme des lions dans un cercle ambulatoire de conversions et d'hérésies stériles; ceux-ci viendront s'agenouiller devant le clergé; ceux-là le déserteront avec mépris; ses défections équilibreront ses conquêtes, le désespoir décimera ses propres rangs, et la conviction de la toute-puissance que l'homme pontifical a reçue des siècles et de Dieu pour nous arracher aux calamités du morcellement, tournera tôt ou tard des milliers de regards colères vers Rome; Rome, ce sphinx muet; Rome, cet atome de l'Italie qui s'est déclarée l'esprit universel sur notre globe; Rome, qui subsiste après tant de révolutions dont la flamme a dévoré de misérables dynasties; Rome, dont, après tout, le centre d'action est une grande chose pour quiconque aura de la grandeur, quoi qu'il se puisse à toute force que les élus assis en ce

moment sur le trône de saint Pierre ne vaillent décidément rien. Dans cette hypothèse, il me semble déjà voir s'ourdir une conspiration étrange, plus radicale que les conspirations éphémères dont la propagande républicaine menace tour à tour les rois, dédaignant enfin de misérables oligarchies pour se poser en face du seul pouvoir dont les ramifications soient cosmopolites, allant d'emblée au cœur du mouvement occidental, au siége de sa vie; et je me mêle en plein à cette conspiration terrible par la complicité de mes prévisions, par l'élan de mon dernier soupir; car les peuples souffrent, et nos activités refoulées se reploient sur elles-mêmes. Il ne faut qu'une poussière dans la balance. Le dévouement, s'il cherche inutilement les voies qu'on lui refuse, deviendra de la haine; et tout ceci, ne nous y méprenons pas, serait plus décisif que les controverses énervées de l'hérésie,

comme aussi plus logique. J'ouvre les yeux sur des symptômes étranges; des témérités se profèrent, et je les recueille dans mon sein. Que m'importent, à moi, les individus, si les institutions demeurent! La hiérarchie catholique, voyez-vous bien, ce n'est ni Pierre ni Paul; c'est mieux! et, du moment que l'on soustrait la valeur des institutions, les individus ne sont rien.

A l'œuvre donc! et puisque l'on prétend qu'il se trouve des hommes de néant là-haut, sur le couronnement de cet édifice de dix-huit siècles, d'où l'on voit tout d'une expérience qui ne meurt pas; renversez, renversez ces médiocrités les unes par dessus les autres jusqu'à l'installation triomphale du génie, dût-il n'y ceindre la couronne de la suprématie spirituelle qu'au prix du sang. Je ne tiens pas à tel ou tel pape, pourvu

que la papauté survive! Ravaillac, sorti tout-à-coup de sa tombe, le poignard à la main, et cherchant à ses risques et périls, en tournant le dos à Rome, au milieu de notre panorama de principautés temporelles, s'il faut aujourd'hui qu'un roi périsse pour le salut de l'humanité, ne me semblerait qu'un fou, dénué de l'inspiration qui fait les grands assassins; mais, dans la supposition d'une léthargie qui tromperait nos dernières espérances, j'accorderais un respect mêlé de terreur au Ravaillac sublime qui sonnerait le tocsin du réveil catholique, et le monde, en installant la Jérusalem céleste, rachèterait ce missionnaire des réclamations universelles aux flammes de l'enfer, pour le canoniser.

Monsieur, s'il était donné de rendre au néant ce que l'on pense, je fermerais volontiers mes lèvres, de peur d'ouvrir un abîme; car ce

qui s'est dit ne se perd jamais, et le verbe engendre !...

Nous touchons à des temps extraordinaires !...

Préparez-vous !

XV

La Femme.

Quand, d'un ciseau de flamme esquissant tes contours,
Dieu manifestait son génie,
Leur beauté révéla quels trésors d'harmonie
Ève répandrait sur nos jours !...
Capter par tes regards, anoblir par tes grâces,
Charmer nos cœurs, plaire aux esprits,
Des vols francs de notre âme être en tous lieux le prix,
Car leur tourbillon suit tes traces :
C'était là ton destin !... Mais, à nos baisers sourds
Par l'esclavage assujettie,
Comment traduirais-tu l'ardente Eucharistie
Des impérissables amours,
Si, malgré les concerts que ton sein nous destine,
Tu n'es au bras de l'homme, enfin,
Lâche et pâle servante, ou froide concubine,
Qu'un vil aliment pour sa faim ?...

R. B. (*Hymne à la femme.*)

La Femme.

Le surlendemain je dépassai Fénestrelles.

Dans ce pays, je pouvais analyser à chaque pas, d'auberge en auberge, au milieu des rangs du peuple, classe énergique, où la colère ne se masque pas des formes de l'urbanité (ce que je regarde comme un vice de moins), la matière des doléances de Lucien au sujet des animadversions nourries si géné-

ralement contre l'administration française.

On affectait volontiers d'en parler mal en ma présence, comme pour essayer de mettre au défi ma susceptibilité nationale.

Du double point de vue de la réflexion à qui tout profite, ou de l'enthousiasme, dupe aveugle de ses premiers mouvemens, les choses changent de caractère; on me donnait un sujet d'étude et non de ressentiment.

Je restai froidement observateur, et les provocations cessèrent.

Le nom de Victor de P***, le procureur impérial dont Lucien me parlait amicalement dans le post-scriptum de sa lettre, me revint dans un de ces entretiens de table d'hôt, à l'occasion d'un fait décisif, avec des éloges

sur sa fermeté, d'après les uns, avec des insinuations chagrines et dépitées sur sa prudence, suivant les autres; accords d'émotions diverses, dont la sincérité ne pouvait être suspecte.

Voici le fait :

Deux officiers de la garnison de Fénestrelles ayant, pour une cause des plus légères, tiré l'épée dans le cimetière même de l'endroit, en plein jour, l'Église, à la suite de ce duel, dont les moindres circonstances portaient le caractère du plus violent mépris envers les lois humaines et divines, avait refusé les honneurs de la sépulture religieuse à la victime de cet ignoble démêlé. Le colonel du régiment, au contraire, s'irritant de cet acte de refus, qu'il traitait d'insolente momerie et de vieille superstition, tout en mettant le vainqueur à la

disposition d'un conseil de guerre en vertu d'un ordre supérieur, avait, par esprit de rancune, pris sur lui de forcer les portes du saint lieu; et des soldats avinés, parodiant les cérémonies du culte, avaient imité dérisoirement les pratiques des funérailles; pratiques auxquelles, ainsi qu'on peut le croire, ils n'attachaient pas la plus mince importance. Suivant le langage de mes philosophes de caserne, ce devait être seulement une bonne leçon pour le clergé.

Avant que les murmures du pays eussent éclaté, Victor de P***, coupant court à toute protestation populaire, s'était hâté de poursuivre et d'obtenir auprès de l'empereur la déposition du colonel. En politique, on vit à l'affût des inimitiés. Les mécontentemens déconcertés se regardèrent cette fois comme battus.

Dérision curieuse que celle de l'incrédulité prenant d'assaut le sanctuaire, pour obtenir avec son argent (circonstance que l'on fait sonner très-haut) des honneurs qu'elle traite de pures simagrées, et dont, à s'en rapporter à ses airs de dédain, elle n'a vraiment pas le plus léger souci. Suivant le conseil des circonstances, on exige insolemment au nom de l'orgueil, ce qu'au nom de ce même orgueil, en d'autres temps, on se ferait une joie de repousser avec tout autant d'insolence. Un philosophe qui vend ses sottises à raison de trois sous la ligne, et qui blâme l'Église de faire de l'autel un comptoir, n'entendrait pas raillerie sur le droit que s'arrogerait le clergé de ne l'enterrer ni pour argent ni pour or. Lorsqu'il ne s'agit plus de la foi, il s'agit encore de l'étiquette. L'impiété veut que l'Église soit polie, et que la sacristie trouve quelque part un morceau de papier pour lui

donner quittance. Il ne lui reste qu'à demander une bulle au pape, ou de proposer un concordat pour autoriser le duel et le suicide. Rien de sot comme ces gens qui ne voient les choses que de leur côté!

Dans un de mes relais, à l'auberge où je dus coucher, j'appris une affaire plus grave, et qui concernait Adrienne. Je fus bien étonné d'entendre prononcer son nom.

Mais cette affaire mérite quelques développemens. Je ne devinais pas, même instinctivement, que je jouais le principal rôle.

La comtesse de Montalte, à juste titre surnommée la Staël piémontaise, riche, veuve, jeune encore et spirituelle, liée aux meilleures familles du pays, et dont la demeure vraiment royale, à Turin, était le foyer de toutes les réunions patriotiques, avait depuis peu

reçu, dit-on, sous les formes d'insinuations polies usitées en pareil cas, l'ordre de se retirer à son château de Verceil. — Ce nom de Montalte, pour le dire en passant, me revenait comme un écho; le Chartreux, l'aveugle des Alpes, m'en avait parlé. Je devais même remettre à cette dame une lettre de sa part. Napoléon, en contestant aux femmes, avec son dédain impatient, le droit de s'immiscer dans les affaires politiques, avouait par cela même leur influence. La grâce et l'esprit sont partout des moyens de séduction. Les femmes, qui n'abdiquent jamais, luttent volontiers avec le génie des grands hommes. Elles se croient volontiers à couvert sous le prétexte de leur faiblesse, et n'en ont que plus d'audace. On ne les frappe qu'en désespoir de cause, et l'affront de cette échappée reste sur la main qui les châtie. Napoléon devait être de l'avis des théologiens sur le danger des filles d'Ève, car madame

de Staël, en particulier, lui donnait plus de soucis qu'une armée d'Autrichiens. Or, on savait à la comtesse des relations avec la cour de Rome, où l'un de ses oncles était cardinal. Par contrepoids, il est vrai de dire que deux de ses frères se trouvaient alors dans l'état-major de Napoléon ; volontairement ou non, c'est ce que l'on reste libre de supposer. On s'efforce toujours de vivre avec toutes les formes de la bonne grâce dans le voisinage d'un puissant et magnanime empereur, et les prières qu'il nous adresse ne sauraient manquer de se voir parfaitement accueillies; mais de semblables otages métamorphosent étrangement le ton d'une prière. La comtesse avait compris et obéi.

A Verceil, les gens de la ville s'étaient empressés de l'accueillir comme une victime. Les taquineries de nationalité se prennent à des riens.

Sur ces entrefaites, un directeur de théâtre voulut mettre à profit le passage à Verceil d'un célèbre acteur français, et donner une représentation en faveur de quelques incendiés. Piémontais et Français souscrivirent. L'emploi de cet argent rapprochait tous les gens dans une même sympathie. Il y a des malheurs cosmopolites. La comtesse envoya gracieusement et généreusement son offrande; mais, sous le coup de son exil, elle ne promit pas de se trouver au spectacle. En matières de bouderies politiques, le rôle de victime a son étiquette ; on y met de la coquetterie. Bon nombre de ses amis y vinrent toutefois de plusieurs lieues à la ronde, et même de Turin, se flattant de la rencontrer, et de lui décerner les fleurs de quelques ovations innocentes, dont la police impériale devait prendre plus de dépit que d'ombrage. Toutes les loges se trouvèrent prises, sauf les deux que, natu-

rellement, on réservait de droit aux autorités françaises de l'endroit, et qui restèrent vides. Le soir même de la représentation, l'empressé directeur, sollicité par quelques chauds amis de la comtesse, ayant d'abord fait prendre des renseignemens indirects chez Lucien, absent depuis deux jours, et comprenant qu'il pourrait disposer des places vides, n'eut pas de scrupules à se rendre chez Mme de Montalte. Elle ne se détermina que sur des instances répétées, et crut, comme les procédés excellens de Lucien autorisaient du reste une telle démarche, pouvoir, sans le moindre inconvénient, paraître dans la loge d'Adrienne. Des bravos la saluèrent ; on leva la toile, et déjà la représentation allait son train, lorsque, par un incident que l'on ne pouvait guère prévoir, et qui sembla renfermer le parti pris d'une méchanceté manifeste, la femme de Lucien se présenta quelques minutes après.

Quoiqu'il fût assez convenable de se piquer d'hospitalité dans une circonstance de ce genre, Adrienne affecta l'air le plus visiblement hostile, et des paroles d'une amertume calculée tombèrent de sa bouche, afin que la comtesse eût à lui restituer sur-le-champ sa loge. On fut distrait de la représentation. Les mots amers de ce démêlé volèrent de bouche en bouche. Adrienne, avec une volubilité pleine de morgue, sans attendre la moindre réplique, invoqua toute la rigueur du droit, et menaça même de faire intervenir la force. Rien n'était assurément moins nécessaire. On murmurait; la grossièreté de la foule allait peut-être se donner carrière, non sans raison. La comtesse de Montalte mit spirituellement fin aux embarras de cet esclandre.

— Mes bons amis! dit-elle en s'adressant avec un sourire aux spectateurs tentés de pren-

dre fait et cause contre la Française, permettez-moi de profiter de l'occasion en vous offrant un bal à mon château; je vais faire illuminer le parc; on dansera toute la nuit; nous improviserons un souper; et, si vous m'en croyez, madame, dont je ne veux en aucune manière usurper la place, profitera toute seule du spectacle, dans sa loge que je n'ai pas le moins du monde l'intention de lui disputer.

On applaudit avec frénésie de toutes parts, et les spectateurs se levèrent en masse. Dans un clin d'œil, le spectacle fut désert.

Les acteurs incertains, et craignant de mécontenter les autorités impériales, jouèrent devant l'imperturbable Adrienne, seule au milieu de ce désert, et dont le sang-froid, après une telle équipée, devint aux yeux de tous un nouveau grief. L'orchestre seul déserta.

La fête fut splendide au château; chacun y mit du sien. Il s'y mêlait un sentiment de représailles contre la conquête; on dansa comme on se serait battu, et cédant à l'enthousiasme de ses amis, la comtesse jura, comme tous les assistans, de ne remettre les pieds au spectacle que lorsque, de manière ou d'autre, on aurait obtenu réparation de l'insulte.

•

L'esprit de parti, lancé de la sorte, ne pouvait s'endormir sur cette bagatelle désormais envenimée. Le directeur, par ses efforts pour rapatrier les esprits, ne donna que plus de verve aux échanges des mots amers; on aiguisa les paroles à doubles tranchans. Les épigrammes des gens de bon ton se formulent plus énergiquement à mesure qu'elles filtrent dans les rangs populaires. Des chansons et des quolibets coururent les cabarets, faisant cause commune avec le salon. Engagé dans

une foule de menues dépenses qui le compromettaient, le pauvre diable de directeur ne voyait que sa propre ruine dans un incident qui pouvait déterminer une conflagration politique. Les haines de fonds ont besoin du prétexte des formes; et comme les boute-feux l'avouaient, en poussant à l'extrémité cette affaire, les femmes dans leurs démêlés sont aussi susceptibles que des rois. Ralliés à des incrédules même, dans une intention de discorde, on vit des prêtres se passionner au sujet d'une querelle dont une chétive place au théâtre était le prétexte. Des chanoines fort sévères sur le chapitre des pompes de l'Église, montrèrent une science exquise de l'étiquette en ce qui concernait les droits de leurs ouailles au milieu des pompes de Satan. On en causait dans les casernes et les marchés. Des milliers de noms se firent inscrire chez la comtesse de Montalte, qui reçut

des députations le matin, et le soir des sérénades; ce fut enfin la grande occupation du jour, la pensée qui tint les esprits en alerte. Les autorités se démenaient en vain pour étouffer le scandale.

Adrienne ne ploya pas.

Quel pouvait être son but? que signifiait ce scandale de la part du caractère que j'avais connu si fort au-dessus de semblables misères? Aucune de mes conjectures ne me donnait le mot de cette abominable façon d'agir. Mes procédés envers elle avaient-ils donc pu la dénaturer à ce point? Mais, loin de ressembler à de l'exagération, cet événement portait l'empreinte d'un acte de sang-froid méchant et faux. Plus j'analysais, plus tout cela me paraissait un rêve dont il fallait douter, et qu'il était nécessaire au moins d'éclairer.

A table, au milieu des buveurs de toutes conditions qui se faisaient entre eux, d'une voix animée, l'échange des circonstances diverses de ce récit, en les brodant, comme de raison, en y mettant, au besoin, cette dose d'esprit frivole et satirique dont on paye si volontiers le tribut lorsque l'on a le verre à la main, je devais sembler l'être le plus indifférent, grâce à mon air froid et distrait; et cependant je me sentais la poitrine incendiée. Dans l'intérêt de mes préoccupations chéries, je disputais le terrain à l'évidence. Terne et voilé, mon regard glissait comme un fantôme à travers ces physionomies électrisées par l'espoir d'un conflit prochain qui balancerait largement des milliers d'avanies individuelles, inscrites en silence au compte général de la conquête. Les têtes se montaient, on s'embrassait avec une émulation mutuelle. Des gens du commun, gardes-chasse ou voitu-

riers, des gens du monde, à dessein mêlés parmi ces rustres énergiques, dont ils partageaient les ressentimens, communiaient dans un même désir, avec des réticences qui donnaient leur dernier mot par l'éclair du regard et le sens du geste. Ainsi, me disais-je, chacun de nous, si fragile qu'il soit, compte pour un infini dans le calcul des perturbations de ce monde. Lorsque l'on y songe, on tremble de vivre; il faut s'effaroucher de son propre souffle comme d'une atteinte à la constitution de l'équilibre, et Dieu doit son sourire aux pusillanimités du fakir indien, qui se fait un scrupule d'oser le moindre pas sur l'herbe, de peur d'écraser un insecte. Notre âme recèle des monstres, et dès que ces monstres ont vu le jour, leur destin est de s'entre-dévorer.

Le repas, long-temps prolongé, s'achevait, et, pour sceller des sympathies de nouvelle

date, on se préparait à brûler un punch. Un garçon de l'auberge, en desservant avec précipitation, laissa tomber sur la nappe une salière. Nos convives, tout-à-l'heure si bruyans, demeurèrent frappés de stupeur, et s'entre-regardèrent comme sous le choc d'un pronostic. Quelques-uns firent à la dérobée le signe de la croix.

Un de nos convives ne put comprimer un léger sourire.

Il se vit à l'instant le point de mire des yeux étincelans de l'assemblée.

— Est-ce de mon signe de croix que vous souriez? lui dit son voisin avec un accent de menace.

— De votre signe de croix ou d'autre chose, répondit le convive interpellé. Seriez-vous

donc, par hasard, chargé de la police des visages ?

— Non! s'écria le Piémontais, bouillant de colère; mais je m'en charge de bon cœur, au nom de mes camarades, vis-à-vis de tout étranger qui se permet d'être un insolent.

Et la joue de son voisin fut balafrée par un soufflet.

Je ne pus retenir un cri; je m'élançai, croyant prévenir une prise de corps; tous les convives se levèrent. On me retint.

— Ne prenez pas garde, messieurs, reprit flegmatiquement l'homme insulté; je suis né dans le Brésil, et j'ai mes habitudes : je n'accepte jamais de duel qu'à coups de couteaux et sans témoins; ce qui m'a déjà sauvé deux

embarras devant la justice. Je crois fermement que la salière renversée doit me porter bonheur. J'imagine aussi que celui d'entre vous qui m'a frappé saura se tenir à ma discrétion, lorsque ma fantaisie désignera l'heure et l'à-propos favorables. Je ne suis pas pressé, ni lui non plus, j'imagine; ma vie est à lui, sa vie est à moi; nous avons tout le temps, à partir de ce soir jusqu'à la fin de la semaine. Nul autre de vous, sur quelque détail que ce soit, ne doit s'attendre maintenant à ce que je le mette dans ma confidence : j'ai peut-être le droit d'ordonner que l'on n'ajoute pas un mot. Que le maître de cette auberge nous apporte le punch, et buvons.

Malgré cette injonction, à la faveur du punch même, dont les libations se succédèrent avec une rapidité fiévreuse, des groupes animés ne tardèrent pas à se reformer dans les

diverses parties de la salle; on discutait la cause de la querelle, on agitait la question d'empêcher le combat. Les deux adversaires, devenus froids et polis, ne se refusaient pas aux rasades; mais, de commun accord, ils vidaient leurs verres sous la table. Deux volontés qui s'entendent sont plus habiles que vingt qui diffèrent d'avis. Comme nous nous aperçûmes qu'ils venaient de disparaître, on frappa rudement aux carreaux de la salle.

J'ouvris la fenêtre.

— Le Brésilien est mort! me dit un homme qui disparut dans l'ombre.

— Que Dieu veuille que le sort soit conjuré! reprit l'aubergiste.

— Amen! dirent les convives.

Et l'on se sépara.

Je ne dormis guère. Mon corps, dans ce triste lit d'auberge, n'était pas moins à la torture que mon âme. J'aurais tout donné pour être à Verceil.

Ici, comme un jalon d'avenir, je place un très-petit épisode, qui, plus tard, aura sa portée.

Dans la nuit, un bruit sourd et des clartés dont les rayons errans venaient à moi par les fentes d'un volet, me mirent sur pied.

— Prends donc garde, malheureux ! dit en mauvais patois italien la voix brusque de l'aubergiste. Vas-tu faire ici comme avec la salière? ne t'en avise pas ! Nous serions flambés en un clin d'œil. Eteins la chandelle.

Je mis un œil au volet; ma fenêtre donnait sur un hangar rempli de paille.

La chandelle s'éteignit.

Les voix baissèrent. J'entendis chercher je ne sais quel objet dans la paille, et prononcer à bâtons rompus comme une série d'ordres que l'on expliquait l'un après l'autre, les mots de signal, d'armes prêtes à se réunir, de poudre à distribuer au premier coup de tocsin, du rendez-vous convenu sous l'arche du pont de Verceil !....

Un mot décisif, suivi d'un éclat de rire sinistre, illumina ce colloque, dont je cherchais l'à-propos et le sens.

— Vérone se trouve partout! dit le maître au domestique, et l'Italie est toujours à la veille de faire ses Pâques.

Qui ne se souvient des Pâques de Vérone, et du massacre des Français ! Il s'agissait d'une insurrection.

Après ce mot, tout rentra dans le silence.

Le lendemain, je ne vis pas reparaître le domestique; mais le maître de l'auberge tournait tout autour de moi. Il me demanda si je ne pourrais lui céder une place dans ma chaise de poste. J'eus un instant d'hésitation. Puis j'acceptai.

Le 20 mai, j'étais à Verceil.

L'aubergiste paraissait être en pays de connaissance à l'hôtel où la voiture s'arrêta. Je le quittai. Je courus chez Lucien.

XVI

Une Flèche de moins.

Sous la noire épaisseur d'un bois,
Entre vingt sentiers à la fois,
Cherchant sa route à l'aventure,
Dans l'ombre, un flâneur aux abois
Faisait assez triste figure !
Messire Loup et Don Voleur
Vers minuit flairent la pâture !...
Il chantait, mais il avait peur ;
La politique est peu nouvelle.
Il débutait par le basson
Pour finir par la chanterelle,
Lorsqu'au retour d'une ruelle,
Un ver luisant près d'un buisson
Vint à s'offrir en sentinelle ;
Mon galant reprit son babil :
— « Étoile des rois ! cria-t-il,
» Ces lieux sont sans doute une auberge ? »
—« J'ignore ! »—« Ah, bah ! » Droit comme un cierge
En face du porte-fallot,
L'égaré semblait à merveille
Invoquer le grand Saint-Callot !
Enfin : — « Que diable ! lorsqu'on veille
» A minuit, lanterne au côté,
» On cherche au moins la vérité
» Pour tirer gloire ou charité
» Des faveurs de la main suprême ! »
— « Bien ! dit le ver avec fierté ;
» Mais si je traîne une clarté
» Qui ne m'éclaire pas moi-même ? »
Cet exemple indique, à mon gré,
Qu'avec lanterne ou sans lanterne,
On a chez nous, pour sa gouverne,
Des simples de plus d'un degré.

R. B. (*Le flâneur et le ver luisant.*)

Une Flèche de moins.

Au nombre des tortures inséparables d'une position criminelle, comptez surtout, mon jeune ami, à moins que toute pudeur ne soit morte au fond de notre âme, la torture de ne jamais savoir de quel air aborder un complice en présence de celui qui, d'un instant à l'autre, peut devenir notre accusateur et notre juge. Regards, paroles, contenance, nous n'avons

plus rien de libre et de vrai. La honte nous marque, nous sommes voués au mensonge; une minutieuse étude nous paralyse, et, communément, notre réserve même peut devenir la plus grave des accusations par le contraste qu'elle forme avec nos habitudes précédentes. Dans une occasion de ce genre, réfléchissez sur ce contraste, il vous dira les progrès que les coupables ont faits dans la voie du mal. Lorsque, sous l'impulsion des premiers aveux, on se met en marche vers l'adultère (et, croyez-moi, dès que les aveux sont échappés, il n'y a plus, pour la résistance, à moins que l'on ne se fuie, qu'une mince et impuissante question de temps), vis-à-vis de tous, et de commun accord, on déplace insensiblement, on fait disparaître une à une les barrières de la réserve; ne fût-ce que pour habituer ceux qui nous entourent à ne rien suspecter d'énigmatique dans nos rapprochemens; c'est par

là, malgré tous les détours, que l'on arrive tôt ou tard à sa perte, car ces libertés, qui portent le masque de l'innocence ainsi que des caresses de frère et de sœur, acheminent les sens vers le but inévitable qui leur est désigné. Si la réserve revient, c'est après la consommation de la faute; je n'en connais pas de symptôme plus énergique. Nous mettons notre considération sous la sauve-garde de la réserve, parce que notre honneur est perdu. Et quelle existence, mon Dieu! Sacrifier à des lieux communs lorsque le cœur se brise; rester en équilibre sur le fil d'une causerie dénuée d'intérêt, avec un vertige dans la pensée; sourire d'un mot à double tranchant, qui porte la fièvre et le frisson dans tous les membres; spéculer enfin sur de furtifs momens de tête-à-tête, et ne se rapprocher que pour se fuir; telle est pourtant la vie que l'on se crée. Tout cela est horrible, mais un mot a

tout fait, un seul mot. Peut-être aussi le fol espoir d'échapper aux conséquences de ce mot que l'on ne reprendra plus; espoir stupide, orgueil de l'esprit, qui tourne au profit du crime ! Il n'est plus permis de s'en affranchir; et l'on se déchire toute la vie la poitrine au milieu des ronces pour s'être un seul instant fourvoyé du droit chemin.

La vision de toutes ces tortures m'obsédait à l'avance; mais j'étais entraîné. Un nœud se renouait et bravait tous les efforts que j'avais tentés pour le rompre. Je glissais dans le torrent après avoir cru prendre pied sur le rivage.

Je rencontrai Victorine dans l'antichambre. Elle écoutait près d'une porte avec l'expression de la plus vive terreur.

A mon aspect, elle eut un élan de joie.

– Entrez vite, monsieur, me dit-elle. Mon maître et ma maîtresse se disputent. Il se passe des scènes affreuses tous les jours. Pour Dieu, tâchez de vaincre l'obstination de madame, car elle a tort.

Lorsque j'entrai dans le salon, Adrienne fit un cri. Mais elle se remit soudain et resta contractée par une émotion de colère.

— Vous m'avez fait peur ! dit-elle.

— Ne sois pas étonné de la réception que nous allons te faire, me dit Lucien en me serrant les mains avec affection. J'ai la tête perdue; je me trouve dans un enfer. Adrienne nous plonge dans un embarras affreux et soulève dans cette ville un conflit dont elle peut d'un seul mot nous sortir. Je ne la reconnais plus; elle est inconcevable. Les or-

dres de Napoléon sont formels, et le télégraphe a parlé. Je ne suis pas (tu peux le dire) de ceux qui ployent facilement; mais, en cette occasion, tout nous en fait un devoir inflexible, car à quoi bon fournir des prétextes à ceux qui n'en cherchent que trop?... Est-ce à nous de soulever d'inutiles tempêtes? de secouer des brandons sur un sol dont la poussière est de la poudre? L'honneur du pays et de l'administration exigent que l'on s'humilie, surtout lorsque la délicatesse n'y perd rien et qu'il est encore loisible de concilier la déférence avec la fermeté. Mais Adrienne a pris le parti de m'exaspérer; je le vois bien.

Lucien était pâle et tremblant, Adrienne austère et fixe. Son œil, éclatant d'un feu sombre, disait :

— Je ne romprai pas.

Une jeune femme lui tenait les mains avec amitié, mais Adrienne ne paraissait pas la voir. Victor de P*** faisait des efforts pour calmer Lucien.

J'avais eu tort de douter du fait, il était évident.

Tout me fut conté par Victor, et presque dans les termes que j'ai pu vous dire.

En face du récit de cette inconvenance, j'osai prétendre qu'Adrienne puisait sans doute le prétexte de ses déterminations dans une raison antérieure.

— Ah ! s'écria-t-elle avec explosion, quelqu'un m'a donc comprise !...

Et, d'après nos sollicitations réunies, en-

traînée par un élan qui venait de rompre enfin la glace, Adrienne, avec une volubilité d'amertume qui me plongea dans la plus étrange stupéfaction, eut la témérité de soulever ce qu'elle appelait, non sans une espèce d'ironie colère et fiévreuse, un des coins du voile impur qui nous dérobait les mœurs de la comtesse de Montalte. Étrange calice, et que je fus forcé de boire jusqu'à la lie !... Politique effroyable d'une femme, dont je compris toute l'arrière-pensée, sans en sonder encore toute la profondeur !... Crime obligé par le rigorisme inexorable de nos mœurs, car les coupables se font sévères par tactique, et cruels afin de se parer tout à leur aise d'une auréole de vertu. On se masque pour avoir le courage de se poser en bourreau, sans quoi le criminel indigné porterait la lumière au visage de son assassin, et s'écrierait avec mépris : — De quel droit ?...

Je vous dois en deux mots le récit d'une accusation dont je tenais entre les mains la réfutation, sans le savoir.

La demeure de Lucien n'était séparée du parc de la comtesse de Montalte que par le courant de la Sésia, rivière qui prend sa source dans le versant oriental des Alpes milanaises, traverse des plaines admirables, et va se précipiter dans le Pô. D'une espèce de belvéder, sur le côté de la rive où s'élevait la demeure de Lucien, on plongeait à loisir dans le parc, semé de villas, de ruines artificielles, de cavernes ménagées dans les flancs des rocs, baignoires ombragées de verdure, que réverbérait la rivière.

Du sein de ce belvéder, où quelquefois elle oubliait la chute du jour, Adrienne avait vu ce qu'elle prenait enfin sur elle de nous révéler.

Le soir même de son arrivée à Verceil, la comtesse, qui ne croyait pas à la curiosité de ses voisins, ou qui la bravait, d'autant qu'un large clair de lune illuminait en plein la solitude apparente du paysage, s'était fait déshabiller par ses femmes et mettre au bain, dans un de ces kiosques à fleur d'eau dont l'extérieur agreste cache les magnificences. Ensuite elle avait renvoyé ses femmes ; puis, sur le signal d'une lumière à trois fois agitée, une barque fendant le courant de la Sésia, s'était amarrée près du kiosque, dont la porte, en laissant échapper un rapide éclat de lumière, s'était aussitôt refermée sur un homme.

— Que cette femme porte la peine de l'inquisition que l'on me fait subir, nous dit violemment Adrienne après ce récit. Je ne voulais pas parler; je voulais que l'énigme de mon mépris ne fût mise en lumière qu'entre sa con-

science et la mienne. Entre l'obligation de divulguer sa conduite et l'obligation de fraterniser avec elle, j'avais su me créer un terrain neutre. J'ai refusé de la voir chez elle et chez moi ; je l'ai fait chasser de ma loge. Si je n'ai pu résister à ce mouvement, indiscret à certains égards, je l'avoue, que l'on ne me demande pas au moins que je m'en rétracte. On ne saurait me métamorphoser à ce point. J'ai parlé, cela vous suffira peut-être. Les droits de la politique s'arrêtent probablement au dernier terme du dégoût. Après un moment de dégoût, j'aurai la paix. Parce qu'elle vous plaît, Lucien, et que la populace en a fait son idole, suis-je obligée, moi, de m'humilier devant elle? et m'obligerez-vous à lui donner la main ?

Victor et Lucien restèrent foudroyés.

Adrienne triomphait.

— S'il en est ainsi, s'écria Lucien avec chaleur, il n'y aura pas d'excuses, dussions-nous encourir les ressentimens de Napoléon lui-même. J'admets le soupçon en face le mystère! mais n'y a-t-il pas des mystères de plus d'un genre dans la vie? Le préfet saura tout. Je n'humilierai pas ma femme devant une...

Il ne dit pas le mot.

— Mais ne vous êtes-vous pas trop pressée de conclure? osai-je dire en interrogeant Adrienne. Êtes-vous sûre que l'homme introduit dans ce kiosque soit, en dernière analyse, un amant?

Adrienne se leva d'un air de dédain.

— Sur de pareils indices comme sur de pareilles questions, je n'en attends jamais davan-

tage! répondit-elle du ton le plus sec. De tels spectacles, et je dirai plus, de tels entretiens ne me semblent faits, sachez vous le dire, ni pour mes yeux ni pour mes oreilles.

Elle allait sortir.

Je la retins.

Un détail épisodique de ma conversation avec l'ancien Chartreux qui m'avait épargné les plus fâcheux inconvéniens d'un orage au milieu des magnificences alpestres, venait, comme par enchantement, de prendre flamme dans ma mémoire. La réminiscence est un germe perdu que la lumière de l'occasion féconde. Machinalement, sur le point de quitter le Chartreux, j'avais parlé de Verceil, but de mon voyage. C'était son berceau natal; je présumai tout naturellement qu'il me don-

nerait quelques détails sur la ville. — Hélas ! me dit-il en riant, bien que je l'aie traversée trois fois dans les circonstances les plus mémorables de ma vie, c'est cependant la seule ville d'Italie que je ne connaisse pas du tout. La première fois n'a pas besoin de justification, je pendais au sein de ma nourrice ; la seconde, je portais un bandeau de parlementaire ; la troisième, un profond sommeil avait vaincu ma préoccupation, tandis que j'allais en chaise de poste rejoindre ma sœur, à peine âgée de dix ans, dont la noblesse piémontaise célébrait les fiançailles à Turin. Bref, à seize années de distance, qui suffisent pour changer en veuve une fiancée, comme un clairvoyant en aveugle, j'ai traversé Verceil tout à loisir, en barque, il n'y a pas un mois ; mais, pour me refuser à vous en esquisser l'itinéraire, je n'ai même pas l'excuse de vous dire qu'il faisait nuit, puisque mon guide, au lieu

de me mettre au désespoir, s'extasiait sur la magnificence du clair de lune!...

Le souvenir de ce propos passa comme une série de vignettes dans mon esprit.

Je m'écriai :

— Je gage que ce devait être un aveugle, et je suis sûr que c'était son frère!

Puis, en me fouillant :

— La lettre que je dois remettre de sa part à la comtesse en est la preuve.

— Ah! reprit Victor en se frappant le front, le secret de cette entrevue tient indubitablement à des intrigues avec la cour de Rome!

Et les visions d'imposture évoquées autour de la comtesse de Montalte s'évanouirent aussitôt dans toutes les âmes. Adrienne, confuse, adhéra, non sans hésiter, à la réparation devenue nécessaire, et que Lucien sollicitait avec instance ; l'enthousiasme fut plus fort que le scrupule, et, dès que l'engagement formel eut été pris, la jeune dame qui se trouvait des nôtres, sans que je la connusse encore, s'emparant avec vivacité de mon bras, me pria, dans la joie de ce succès inespéré, de l'accompagner sur-le-champ chez la comtesse.

— Ah ! s'écria Lucien qui m'embrassa, le bonheur me revient avec ta présence.

J'entraînai Victor de P***; je le pris un instant à part.

L'incident que j'avais éventé pendant mon

séjour à l'auberge ne parut pas le prendre au dépourvu.

— Le domestique et le maître dont vous donnez des nouvelles sont depuis long-temps surveillés, me dit-il; on sait leurs rapports avec des cerveaux brûlés de ces lieux et des environs.

Mais au détail du rendez-vous sous l'arche du pont de Verceil, Victor tressaillit. Il embrassa la belle personne qui m'attendait, me la désigna comme sa femme, et nous quitta.

J'eus, avant d'arriver au château de Montalte, quelques détails sur le ménage de Lucien et d'Adrienne.

— Victor m'avait fait l'éloge de leur union, me dit la jeune Piémontaise; il ne sait plus

lui-même qu'en penser. Ne manifestez pas, je vous en prie, que vous en sachiez quelque chose. On peut tout réparer, j'imagine; mais cette malheureuse méprise d'Adrienne aura déchaîné bien des orages. Que n'a-t-elle parlé plus tôt, pour éviter des éclats domestiques, et s'ôter jusqu'à l'apparence d'un caprice inexcusable! L'intérieur de nos amis résistera-t-il à cette crise? Les procédés ont dégénéré de part et d'autre. Je crois Adrienne ulcérée sans retour contre Lucien, que, s'il faut tout dire, elle a poussé cruellement à bout.

La comtesse de Montalte nous reçut avec empressement. Elle était sur le point de se rendre à vêpres. Rien qu'au style de ses traits austères et fins, je reconnus en elle la sœur de mon Chartreux. Elle me remercia bien affectueusement de la lettre que je lui remis. Les deux femmes, qui s'abordèrent avec affec-

tion et pétulance, me quittèrent un moment, puis m'appelèrent enfin dans leur conciliabule. Elles étincelaient de joie ; les larmes dont leurs yeux brillaient prouvaient assez combien elles se sentaient heureuses de mettre fin à des animosités dont elles envisageaient avec effroi les conséquences funestes. J'expédiai sous leur dictée un avis au directeur du spectacle, avec l'autorisation de faire imprimer sur l'affiche du jour même que la comtesse de Montalte se rendrait au spectacle avec tous ses amis.

Quatre courriers, messagers de cette nouvelle, partirent pour les alentours.

— Je sais, me dit-elle en me présentant la main, que vous êtes le premier et le plus essentiel de nos messagers de paix. Nous irons à l'église ensemble.

Nous nous y rendîmes à pied. Ce fut une promenade. On traversa le pont. Des laquais portaient le livre de la comtesse et des coussins de velours à glands d'or. Pour tous ceux qui nous rencontraient, les marques d'amitié que la comtesse prodiguait à l'amie d'Adrienne proclamaient assez haut la franchise d'une réconciliation que l'on voulait rendre authentique. Le long du chemin il y eut des visages surpris et mécontens, des cris de satisfaction qui se répandirent. La diversion espérée se manifestait avec la vivacité de la fougue italienne; et, comme nous le sûmes bientôt, le prédicateur, qui, dans l'intention de s'opposer à des projets de furieux, comptait ce jour-là stigmatiser énergiquement les colères, changeant tout-à-coup le texte de son discours, se proposa d'improviser sur le pardon des injures. Victor me rejoignit dans la foule. Il m'apprit en m'entraînant chez Lucien que

l'aubergiste, mon compagnon de voyage, était sous de triples verroux en prison. Un faible attroupement de conjurés avait d'abord essayé de le défendre; mais le bruit de la nouvelle pacifique, en se propageant de toutes parts avec la rapidité de l'éclair, changea les dispositions de la multitude et dissémina les auxiliaires timorés des turbulens. Les plus aventurés prirent la fuite; les autres, spéculant sur leur discrétion antérieure, en dépit de sa transparence, mirent d'autant plus de faste à se réjouir de cet accord inattendu, qu'ils se sentaient sous le coup d'un signalement, à la merci des faux frères; et ces derniers devaient en effet se produire, car on signala des dépôts d'armes, et trois hommes qui n'attendaient plus que le moment du signal pour sonner le tocsin furent saisis dans la tour de l'horloge, où le sacristain les avait cachés. Le mouvement s'éparpillait au moment de s'ac-

complir. J'étais la bulle d'air éclatant dans le moule du fondeur et faisant éclater l'œuvre. Une étincelle renferme un incendie; mais on la noie dans une goutte d'eau. Des riens font avorter des événemens que des riens ont mis au monde.

L'Italie ne fait pas toujours ses Pâques; une insurrection échouait.

Lucien ne put se trouver un seul instant avec moi pendant tout le reste du jour. Il se devait, ainsi que Victor, aux nécessités officielles du moment.

Adrienne ne se montra pas davantage, et je n'osai chercher à me rapprocher d'elle. Elle s'occupait de sa toilette pour la solennité du soir. On me désigna pour logement le belvéder, qui planait sur l'ensemble des rives au point

culminant d'une vallée dont les eaux de la Sésia baignaient les contours. Sans déployer la splendeur aristocratique du parc des Montalte, la demeure de mes amis, comme la plupart des propriétés italiennes, était enrichie de nobles jardins échelonnés en arceaux de verdure sur des terrasses dont les cascatelles s'épanchaient de leurs parois de marbre en nappes damassées de lumière et d'ombre au milieu d'un luxe inouï de statues. Elle semblait une de ces brillantes villas romaines où les triumvirs se reposaient dans les délices de la poésie après avoir ensanglanté l'univers. Je m'y promenai seul et rêveur, distrait par tous les bruits, impatient d'éprouver ou d'émousser le tranchant de ce glaive que la destinée suspendait en se jouant au-dessus de mon front. Je respirais une atmosphère nerveuse. Le temps m'excédait. L'espace de la vie, quoique si misérablement abrégé par des agitations sté-

riles, prête encore à bien des remplissages.

L'heure du spectacle arriva. Toute la ville était sur pied. Les équipages traversèrent une foule immense; et, comme les derniers feux du soleil, prêt à disparaître dans les montagnes, teignaient de pourpre le plus pur de tous les firmamens, le peuple, avide et passionné, nous salua de ses applaudissemens jusque sous le vestibule où l'on se rencontra. Lucien donna sa main à la comtesse; je pris la main d'Adrienne. Adrienne ne me regarda pas, mais je la sentis tressaillir. J'évitai de provoquer des émotions qui pouvaient compromettre notre sang-froid. En arrivant dans la même loge, devant ce concours prodigieux de témoins dressés de toutes parts dans le parterre, à la lueur multipliée des mains de bronze qui déployaient de riches candélabres sur une triple guirlande de femmes couronnées de

fleurs, les deux ennemies se donnèrent le baiser de paix, et les bravos de l'assemblée les entraînèrent à la récidive. L'orchestre exécuta la Marseillaise, que des milliers de voix accompagnèrent. Pendant toute la durée du spectacle, les moindres allusions favorables à la France furent saisies avec une sorte de fureur, et d'une voix émue, dans un des entr'actes, la femme de Victor invita ses compatriotes au bal que l'on préparait chez Lucien, acte de confiance qui confondait deux souvenirs opposés dans une fête pacifique, et fermait magnifiquement les hostilités comme on les avait ouvertes.

Dispensez-moi, Monsieur, du récit de ce bal. Si je m'y mêlai, ce ne fut qu'à l'imitation du criminel entraîné par la charrette vers l'échafaud, et qui subit, en se révoltant contre le vertige, les turbulences de la foule dont les

cris et la joie ne sont pour lui que des outrages. Ces lumières suspendues dans le feuillage des arbres, ces barques, pavoisées de banderolles, se croisant au cours du fleuve avec des bruits de mandoline et des chants, les rires et les gaies reparties du banquet, les tourbillons voluptueux de la danse, volupté que l'on savoure avec fureur en Espagne, avec tant de charme et d'art en Italie; tout cela sous un de ces firmamens riches de constellations étincelantes, mais dont la sécurité divorçait avec mes douleurs, semblait aigrir au fond de mon âme des pressentimens que mes souvenirs ultérieurs enveniment encore. Je n'entends plus les harmonies d'une fête sans me demander avec ironie combien il y a de tortures amères prêtes à crier grâce sur ces lèvres que l'urbanité fait sourire, sans risquer une supposition sinistre sur le nombre de danseurs qui risquent des madrigaux à des oreilles

ornées de diamans, en songeant que dans une heure ou deux ils auront à se brûler la cervelle. Je ne sais quel est le poète qui, sans doute pour effrayer des enfans, faisait succéder tout-à-coup des têtes de morts et des os de squelettes à l'éclair brûlant de ces regards, à ces carnations satinées et lumineuses, tout en leur conservant le prestige de la coquetterie, l'éclat des parures et le mouvement animé des quadrilles. La mise à nu de nos âmes offrirait quelque chose de plus effroyable que ce charnier.

Enfin cette vision fantasmagorique s'évanouit aux premiers feux du jour. La danse redoublait de furie au moment d'expirer. Lucien reconduisit la comtesse; elle remercia ses hôtes et disparut avec sa voiture.

J'étais à l'affût de ce moment. Je me croi-

sai rapidement dans un vestibule désert avec Adrienne. Elle étendit le doigt vers une pendule brisée dont l'aiguille était arrêtée sur l'heure de minuit.

— Ce soir! me dit-elle.

Puis, elle disparut à son tour. Lucien rentrait.

Lucien brûlait de me prendre à part ; il m'entraîna vers le jardin.

Lorsque nous fûmes à quelque distance :

— Ta promptitude à te rendre ici m'oblige, me dit-il ; mais je te vois triste; et, d'avance, j'en suis navré pour ma sœur et moi. N'importe : sois franc comme je le serai. Je ne te demande pas le dernier mot d'un secret qui

ne serait pas à toi seul. Réponds seulement à cela : Est-il vrai que tu sois lié par des engagemens qu'il ne t'est pas permis de rompre? Adrienne me l'a déjà dit. Comment le sait-elle? C'est ce que j'ignore. Elle se réserve même de te pousser à bout dans le cas où tu traiterais d'imposture sa conviction à cet égard. Ce matin encore, nous avons eu l'altercation la plus violente. Les femmes, mon ami, sont inexorables sur le chapitre des mœurs, et fort souvent leurs susceptibilités se créent des fantômes. Laissons ces susceptibilités. Je ne tiens qu'à ta bonne foi. Tu ne voudrais pas faire le malheur d'Eugénie?

— Ta femme a dit vrai, lui répondis-je.

Il me pressa douloureusement la main, et nous cheminâmes quelque temps en silence. Il ajouta :

— Mais comment se fait-il qu'Adrienne ait pénétré ce mystère lorsqu'il m'est échappé?

— Ce serait tout te dire, Lucien ! Permets-moi de ne pas rompre le silence.

Il n'insista pas.

Après avoir passé la main sur les plis de son front, comme pour en écarter un dernier nuage, il reprit :

— Eh bien! n'en parlons plus. J'aurais dû me douter, lorsque tu refusas de nous suivre, qu'une liaison mystérieuse t'arrachait à tes meilleurs amis. Les passions ne procèdent pas autrement. Tu as manqué de confiance, et j'ai manqué de pénétration ; c'est que je ne songeais qu'à ma sœur. Adieu mon rêve ! Pardonne-moi d'avoir embarrassé ton amitié

par une maladroite proposition de mariage ; je la reprends, quoiqu'à regret. J'espère du moins que ta franchise calmera les animosités d'Adrienne. Je dois te l'avouer : ma femme triomphait déjà de la certitude qu'il n'y avait rien de sacré pour toi dans le monde, et que tu te jouerais de tous les freins. Elle y voyait, par suite, un avenir de misère et de larmes pour Eugénie. Ne lui en veuille pas, Auguste! Dans ses vivacités contre toi, sachons nous dire qu'elle portait la sollicitude et la conscience d'une sœur, l'esprit de corps de son sexe, et, peut-être, la jalousie d'une femme, toujours inquiète de l'autorité qu'un tiers peut prendre sur son mari. Nous la désarmerons, comme cela s'est déjà fait mille fois lorsqu'il s'élevait quelques nuages au milieu de nous. Repose-toi sur mon habileté du soin d'en finir avec ces mésintelligences.

Pas un mot de plus ne fut prononcé de part et d'autre à ce sujet. Tout le reste du jour, Lucien se montra morose, et cependant quelques amis vinrent, attirés par la nouvelle de ma présence à Verceil. Le procureur impérial, Victor de P***, fut des nôtres ; il promit cordialement d'appuyer auprès des autorités françaises le choix de Lucien, pendant l'intérim obligé de son voyage à Naples. Du reste, la conversation, comme celle de toute l'Europe à cette époque, roula sur l'inépuisable texte des projets et des merveilles de cet homme qui confisqua dix années de l'histoire au profit de son nom. Je paraissais écouter, j'étais livré par l'impatience aux pressentimens de ma position, soumis, comme dans un courant magnétique, aux spasmes inaperçus d'Adrienne, qui souriait en souffrant, respirait une rose, et me ramenait à la prudence avec des regards d'effroi.

La journée me parut tout ensemble et bien longue et bien rapide; elle pesa comme une éternité sur mon esprit, et je me sentis atteint par l'épouvante lorsque nous en eûmes touché le terme.

Quelque chose d'inconnu s'ouvrait devant moi. Le doute creusait mon cœur, et ma réflexion s'y perdait au milieu d'une obscurité profonde. Dans une conscience qui se sent dégradée, tous les pressentimens sont funestes.

Mais lorsque l'on ne veut pas périr, on devient féroce.

A force de me consulter sur ce mystère qui m'échappait au moment de le saisir, je l'avais façonné, ce mystère, d'après le moule de mes doutes, à l'image étrange de ma fantaisie. Je

supposais Adrienne coupable envers moi, ne fût-ce que pour me fournir une occasion de lui devenir nécessaire. Je l'asseyais, à son insu, pour ma revanche, sur la sellette que sa main impérieuse me désignait. Son embarras m'eût sauvé du mien. On attend avec plus de confiance les reproches d'une femme contre laquelle on en prépare. En faisant aujourd'hui le relevé de mes suppositions, j'en éprouve un redoublement de honte.

J'allais, Monsieur, j'allais chercher des suites à des calomnies indignes de créance, et dont, à coup sûr, tout ce que je vous ai dit a suffisamment fait justice. Prenez pitié de ma folie ! Je jetais une pourpre de héros sur les épaules de ma lâcheté. Je me proposais d'être généreux !...

L'imagination, quand nous la livrons à notre égoïsme, se plaît à procréer des infamies.

XVII

Le Mystère.

Étrange rêve
Des beaux esprits !...
Ils disent qu'Ève
Est notre élève,
Et qu'elle a pris
L'homme pour maître ;
Lui qu'on sait être
Fier de se mettre
A ses genoux,
Et de souscrire
Pour un sourire
Aux moindres goûts
De son idole,
Qui le désole
Aux yeux de tous !

R. B. (*La Femme.*)

Le Mystère.

Sur le minuit, la maison était plongée dans le repos. Pendant près d'une heure, à ma fenêtre, appuyé contre la balustrade à rosace de fer et cherchant à saisir le cri léger que fait le sable lorsqu'il est foulé par un pied de femme, j'écoutai les mélodies mystérieuses du feuillage et de la rivière qui frémissaient de concert aux alentours. Le choix et l'isolé-

ment du pavillon assurait la sécurité d'une entrevue. Jeté, dans un intérêt de mystère, à l'extrémité de la ville, ce pavillon occupait le dernier plan du jardin, et des massifs d'arbres, percés de sentiers capricieux, le dérobaient au principal corps de logis, comme un rideau. Non loin de moi, gonflée par les dernières pluies du printemps, fugitive échappée des Alpes, la Sésia, pesante et noire, courait sous une avenue d'érables, réverbérant çà et là, dans ses méandres déchaînés à travers les prairies, les vives lumières de deux ou trois cabanes de pêcheurs. On pouvait évaluer l'entraînement et la rapidité de son cours à la vacillation précipitée de ces prolongemens de flamme, au sifflement de l'eau qui s'aiguisait en écumant contre les cailloux de la grève. Festonnées de mélèzes qui s'accusaient fortement dans l'ombre, des montagnes enfermaient de leur dentelure mélancolique le bas-

sin endormi de cette vallée. Après trente ans, monsieur, cet endroit, ce site et ses harmonies, sépulcre de deuil que l'imagination ferme sur moi lorsque j'y songe, m'occupent avec autant d'intérêt et de terreur que si j'attendais encore Adrienne. Le temps, qui ne respecte rien, épuiserait sa force contre mes souvenirs. Le plus inexorable de tous les bourreaux, c'est la mémoire.

Enfin, j'entendis Adrienne, je courus à sa rencontre. Elle était haletante et glacée, deminue, comme n'ayant pas eu la patience de reprendre ses vêtemens, après le renvoi de Victorine sa femme de chambre. Elle me repoussa, se réfugia dans le pavillon, m'attendit, ferma la porte, et mit brusquement les verroux; puis, brisée, comme au dernier effort de son courage, elle se jeta sur le pied du lit, les lèvres ouvertes et desséchées, avec

un râle de fièvre, comprimant du poids de ses deux mains des palpitations qui l'étouffaient et qui me firent peur.

Je m'étais approché d'Adrienne : ses doigts, électrisés par une émotion de mépris, évitèrent le contact des miens, comme s'il en fût sorti des étincelles. Un frémissement d'ironie passa dans tous les muscles de son visage, et l'expression de son sourire me glaça comme un affront; c'était la joie du triomphe à sa plus radieuse expression d'emportement. Rien ne pourrait rendre les modulations de cette voix passant tour à tour du sarcasme à la fureur, et de l'indignation au désespoir. Trois mois de torture éclataient.

— Vous pensiez ne plus me revoir! dit-elle. Et, en effet, il serait commode pour les hommes que l'on se résignât dans le néant de

l'abandon, sauf à se noyer, n'est-ce pas? lorsque l'on ne saurait plus que vouloir et que faire!..... Oh! non, non, vous êtes à moi, voyez-vous; et je ne me suis pas abandonnée sans vous étreindre. Nous resterons ensemble dans ce nœud de fer, dussions-nous y perdre à la fois et du même coup l'estime des autres avec notre vie. — Mais est-ce que tu ne comprenais pas, Auguste, combien c'était une effronterie de tête folle, un projet sans avenir et sans issue, que celui de te marier de mon vivant! et de te marier avec la sœur de Lucien, comme pour mieux ajouter à l'obstacle que le monde et les lois du monde élèveraient entre nous deux?..... — Te marier! lorsque suivant des probabilités qui changeraient mon avenir, et dont la certitude seule pèse de tout le poids d'un crime sur mes lèvres, mon mari ne traînera peut-être pas long-temps encore une existence délabrée dans

un corps éteint! Te marier, Auguste! pour que je me trouve en face de ta femme, comme tu t'es trouvé toi-même en face de mon mari! pour prolonger, pour perpétuer cet opprobre! pour que, tour à tour libres à contre-temps, nous ne puissions jamais être unis que par la honte et dans les ténèbres! — Ah! — Je ne puis jurer que tu l'aies jamais voulu; mais, lorsque je le suppose, j'y vois un horrible témoignage du mépris que tu me portes, et je me sens capable de tous les partis extrêmes. — Ne cherche pas à me répondre. Les rôles sont changés, ici! C'est moi qui veux. — Tiens! au moment de notre départ, je ne sais quelle voix murmurait à mon oreille que tu ne songeais nullement à me rejoindre, et que tes protestations sur ce point tendaient uniquement à me voiler un mensonge!... — Ils ne savent que mentir, mentir, et mentir!... Parce que, lorsqu'ils sont là, notre faiblesse est de les croire!

— Mais, une fois loin de vous, malheureux, vous ne vous représentez donc pas combien nos têtes fermentent; combien, dans les taches que notre faute a fait jaillir sur les lambeaux déshonorés de notre conscience, nous découvrons de motifs pour craindre les suggestions de votre mépris?... La moins rusée vous devine alors : elle a, dans sa vigilance alarmée, le pressentiment des inspirations dont vous êtes capables pour vous débarrasser d'elle. — Affirme donc que tu n'as pas voulu mon exil! et que tes conseils n'étaient pour rien dans le mystère que Lucien me faisait de ce mariage!... La destinée de cet homme est d'être ton jouet! — Ah! je suis une infâme; mais je ne connais pas de nom pour toi. — Lorsque j'ai tenu le fil de tes ruses, et que j'ai mis la main sur tes projets en pénétrant pas à pas dans cette intrigue souterraine, j'ai pu juger, trop tard sans doute pour mon âme perdue,

ce qu'il y avait de duplicité dans le même homme; d'abord mendiant à deux genoux les caresses et la pitié d'une femme; puis dressant mille piéges à cette pauvre femme pour en finir avec elle après en avoir tout obtenu. —Vous êtes des lâches!—Tant de fausseté me soulève. — Souvent, lorsque je suis lasse de moi, je voudrais être divulguée; je voudrais être connue pour ce que je suis; mais que vous fussiez aussi connus pour ce que vous êtes; et que l'on sût enfin de quelle fange sont pétris les serpens qui rampent à nos pieds pour se glisser dans nos âmes. Je voudrais que les malheureuses tentées de croire à votre amour fussent averties que vous ne cherchez tout au plus entre leurs bras que la primeur d'un crime pour un assouvissement impur, avec l'arrière-pensée de ne vous inquiéter ni de leurs douleurs ni de leur avenir, et de fuir prudemment au jour de la responsabilité.—Oui! je

remercierais Dieu de mon châtiment s'il pouvait ouvrir les yeux à toutes les femmes. — Qu'est-ce que je puis avoir à craindre? dis? La flétrissure publique!.. le pardon!.. la mort!.. —Mais, avec la mort, j'en aurais plus tôt fini; et, de manière ou d'autre, il faut bien en finir. — Le pardon!... Lucien n'essayerait même pas de me l'offrir. Si bas que je puisse tomber vis-à-vis de tous, je ne crains pas de tomber jusque là dans son estime. — La flétrissure publique!... Eh bien, tant mieux, Auguste! car je deviendrais un exemple; et plus la flétrissure serait éclatante, plus j'épargnerais de hontes à toutes les misérables que l'éclat de mon exemple ferait trembler. — A la suite de ces mystères où nous laissons notre repos, où nous altérons notre caractère et nos mœurs, n'est-il pas vrai que notre désespoir, pour vous autres hommes, n'est qu'un objet de risée?... Ce n'est pas nous que vous redoutez; parce que,

toutes, tant que nous sommes, le respect hypocrite d'une vile considération nous prosterne et nous résigne au silence!..... Et d'ailleurs, pour engourdir les élancemens du remords, tristes créatures dénuées d'énergie, n'avons-nous pas l'opium du vice et son ivresse?... — Après cela, que vous reste-t-il à craindre? l'épée d'un vengeur?... Eh! mon Dieu! si pusillanime que soit le dernier des hommes, est-ce qu'il ne sait pas trouver dans l'occasion, ne fût-ce que pour une minute ou deux, un faux-semblant de bravoure dans sa vie; ruban dont il orne sa boutonnière pour objecter à tout venant qu'il a fait ses preuves! — Mais ce que vous redouteriez à coup sûr (car ce ne peut être rien de tout cela), ce serait le sacrifice désespéré d'une femme qui, se rattachant avec fureur à de vains sermens échangés dans le contrat du parjure, n'attendant rien, ni de la résignation, ni du vice, ni de l'épée

d'un vengeur, se dévouerait implacablement à l'opprobre, afin de l'étendre sur l'avenir de tous les ingrats ; qui vous marquerait au front ; qui divulguerait au monde la lâche politique de vos pareils ; qui dirait ce que vous réservez à vos dupes ; et comme, après l'abandon, vous calculez sur l'impunité, grâce à l'isolement de notre faiblesse.—Je puis cela, moi ! j'y ai réfléchi, long-temps réfléchi. Durant ces longues nuits que je me suis faites, lorsque je sens au fond de la tête le ver qui me ronge le cerveau, au lieu de me frapper comme une folle et de mordre mon oreiller pour étouffer mes cris, je pèse deux destinées, Auguste ! Ta destinée, ma destinée ! — N'aurez-vous de persévérance, dites ; que pour nous perdre ? Et votre courage, ardent à la poursuite, n'a-t-il plus d'haleine après la victoire ? — C'est le moins, j'imagine, que le complice ait sa charge, et que notre faute nous réserve des droits sur vous. — Dans les

lois où l'on met tout ce que l'on veut, cette prévoyance ne serait pas de luxe, il me semble. Enfin, quel recours nous est permis lorsqu'un événement imprévu nous accable? S'il en était d'autre sorte, pourtant, au lieu de reculer devant les suites d'une faute, vous reculeriez devant la faute; ce qui serait autant de gagné pour les mœurs. — Est-ce que nous allons vous chercher, nous? — Ah! vous nous fermerez le monde, parce que nous vous aurons ouvert notre âme! Et, rien qu'avec du silence, vous étoufferez nos prières dès que cela vous semblera bon!... Erreur, messieurs! j'entreprends de changer tout cela. Il est bien, il est salutaire de signaler à l'indignation des âmes crédules vos passions sans reconnaissance et sans lendemain, qui ne se fatiguent jamais de notre désespoir, et qui s'effacent tout-à-coup devant la perspective d'un abîme, au moment où l'on s'abandonne à leur appui. —

Je suis fière de me dire, Auguste, qu'à la suite de cette lutte où ton défi m'engage, il y aura pour tous les deux une égalité de dégradation sous un niveau d'infamie; et que cela ne tient qu'à moi. — Mais il n'y a donc pas de femme qui ait pensé à cela; pas une qui se soit mis bravement un écriteau sur le front, avec le nom de son amant, comme on le ferait pour le nom d'un mari légitime dans le cas de divorce, de sorte à pouvoir crier sur le seuil de toutes les portes où vous frapperiez désormais : — « Repoussez ce lâche dans la rue, et » qu'il y reste. Fermez-lui votre famille et votre » pitié. Ce n'est rien qu'il soit sans principes : » il est sans entrailles. Tout homme doit lui » refuser sa main ; toute femme doit lui refuser » son cœur; car cet ami n'est pas autre chose » qu'un adroit libertin, et cet amant n'est » rien de plus qu'un froid scélérat... » — Ce rôle me semble pourtant facile à prendre, Auguste!

il y aurait une sorte de grandeur à l'oser. — Pour notre sexe, on a fait la vertu bien dure, et l'on ne reconnaît pas de milieu. Je veux protester, moi! Je veux que ma chute serve au redressement de l'odieuse morale qui se révolte de nos faiblesses en souriant à vos lâchetés; qui vous fait tyrans, qui nous fait esclaves; qui vous dispense de tous les freins; qui nous arrache brutalement tous les pardons. — Se tuer?... Je l'ai voulu plus d'une fois. Mais à quoi bon?... On se venge!!! — Il faut se dire que la cause d'une seule est la cause de toutes. — Faire rougir les hommes, ce serait neuf! — Songes-y donc, Auguste! Ce moment est décisif. Je suis trop prémunie contre de vains mensonges pour que tu tentes encore d'y recourir. Si mon exaspération t'effraye, au moins, en cherchant à me démontrer que ta conduite dépendait de la persécution des circonstances plutôt que d'un parti pris froide-

ment prémédité, tâche de m'inspirer la certitude qu'Adrienne, pour te rappeler, pouvait se dispenser d'employer la menace!... Oh! j'ai besoin de te croire; car, depuis trois mois, surtout, mon ami, je crains ton oubli, je crains les regards de Lucien, je crains les emportemens auxquels je me livre!...

Elle s'interrompit; elle vint à moi d'un pas vif et mystérieux, regardant à droite, à gauche, comme pour interroger le silence; puis me brusquant les mains en élevant sa figure contre la mienne, elle ajouta d'un son de voix sourd qui me bouleversa jusque dans les entrailles :

— Je suis enceinte!

Aux cris d'Adrienne, à sa volubilité, je n'avais pas répondu jusque là. Qu'opposer, en effet, aux doutes impétueux d'une femme

qui croit que l'on arrange la vie à volonté, qui ne songe pas à faire la part de l'imprévu, qui nous reproche ce que cet imprévu bouleverse, ajoute ou retranche dans nos projets? Il y a des apparences si malheureuses que c'est folie de s'en disculper; le temps seul y peut quelque chose, la bonne foi n'y peut rien. J'étais enveloppé comme d'une conspiration. Je ne me sentais plus, vis-à-vis des événemens, que l'esclave et le jouet des volontés de l'à-propos. Consulté, dans les bureaux du ministère, sur la capacité de Lucien, j'en avais chaudement fait l'éloge; d'où cet emploi dans le Piémont, que, sur la foi d'un hasard indiscret, Lucien s'imaginait tenir directement de ma sollicitude. S'il est un lieu commun, cependant, c'est que Napoléon savait choisir ses hommes. J'avais espéré ce hasard plus que je ne l'avais appelé; le complot ne venait pas de moi-même. Et

quant à ce mariage, contrariété funeste au sein de tous nos embarras, ne concevra-t-on pas que, abusé par ce désenchantement du monde qui, par degrés, concentrait ma vie dans le sein d'une famille obscure, Lucien, tranquille sur mon honneur et fier de la vertu de son Adrienne, devait tout naturellement chercher l'explication d'une pareille métamorphose dans les regards timides d'Eugénie? Nous avions sans doute, Adrienne et moi, par un coup de tête, aidé fatalement à la méprise; mais cette méprise s'offrait, en quelque sorte, comme l'explication légitime d'un changement dont j'avais dû cacher le secret. Dans ma conscience, si toutefois je puis user de ce mot, Adrienne seule devait me dicter ma conduite. Pouvais-je, après tout, jurer (lorsque l'on est coupable, on se perd dans une forêt de soupçons) que l'esprit de Lucien fût exempt de doutes, et que ce mariage avec sa sœur ne de-

vint pas aussi, dans sa politique, une diversion habile à des sentimens dont il aurait pris secrètement alarme? Parfois, la tête dans les mains, ici même et sur ce banc où nous sommes, je me suis avoué, monsieur, que l'événement qui me rayerait de la destinée d'Adrienne comme une erreur, serait pour l'un et l'autre un secours du ciel, et que nous ne devions pas conserver le droit de nous entraîner dans une fatalité commune. Mais, dans le choix de l'événement, je n'osais relever les yeux vers Eugénie; car, de ce côté, ce n'eût été qu'une faute de plus. Ainsi ballotté par mille pensées contradictoires, je devais attendre et j'attendis. Ma conduite paraissait équivoque, je n'y pouvais rien.

Mais la dernière parole d'Adrienne changeait tout, et me précipitait dans une révolution. Je perdais pied comme pour une chute in-

finie. Je n'avais plus à discuter contre ces vains raffinemens de vengeance dont elle se berçait dans une joie cruelle. Elle était enceinte! Il fallait fuir; il fallait tout préparer pour cette fuite. Je m'attachai résolument à cette idée, je ne vis plus que cela.

Enceinte!...

Il n'y avait pas à balancer!... Dans les circonstances exceptionnelles où se trouvait Adrienne, nous n'avions pas même, hélas! la ressource de ces lâchetés et de ces supercheries vulgaires qui s'accomplissent tous les jours dans une foule de ménages.

Récapitulez ce que je vous ai dit à l'égard de Lucien pour m'épargner sur ce repoussant chapitre l'ignominie des détails.

Et, spontanément, sur cette révélation, je traçai le plan d'un projet de fuite, en avisant au moyen de réaliser des ressources; en désignant, sauf un plus ample informé, le point sur lequel nous nous cacherions d'abord à tous les yeux. Adrienne m'écoutait, abandonnée dans mes bras, comme brisée de ce qu'elle avait dit; mais l'ardente fixité de son regard, où je pensais trouver encore du doute, me déconcertait à chaque instant, comme une objection que je cherchais à deviner, et que je m'efforçais d'exprimer pour la réfuter avec chaleur. Dans ce plan désordonné, qui prouvait plus de zèle que de prévoyance, je me heurtais à des contradictions sans nombre, à des difficultés inouïes, et, pour ménager tout, je risquais tout; de même que dans une tempête en plein Océan l'équipage intimidé jette précipitamment ses vivres à la mer. En exécutant ce que je proposais, nous nous

serions fermé le monde, ôté le repos, voués à la peur, sans épargner une seule amertume à Lucien, et, ce dont Adrienne ne voulait à quelque prix que ce fût, en soulevant contre nous un horrible scandale. Je me débattais en vain contre cette fatale conclusion qui triomphait de moi par ma propre franchise. Le regard de la triste femme me le disait, et je le comprenais bien comme elle; mais, dans un péril sans répit, tous les partis ont leur fatalité, et l'on n'accomplit jamais une révolution sans de violentes secousses; le problème, c'est de ne pas y périr.

Lorsque j'eus tout dit, elle laissa tomber froidement un mot.

— « Le divorce! »

Comme application, le projet de divorce

offrait sans doute une foule d'inconvéniens qui se rencontraient également dans le projet de fuite; mais il nous assurait des avantages que la fuite ne présentait pas. D'abord une retraite pour Adrienne, où l'on pourrait, avec de la prudence et de l'or, envelopper deux secrets, celui de notre faute, et celui des suites de notre faute. Pour le cœur de Lucien, divorce ou fuite, le coup était le même, le choix du crime indifférent. Sur ce point, il ne fallait pas s'abuser; mais lorsque l'on a commis un crime, encore veut-on s'épargner une faute, et, notre intérêt faisant pencher la balance, un but certain nous apparaissait au terme de cette route où nous devions nous engager pour nous rejoindre. Adrienne m'apprit en peu de mots par quelles mésintelligences systématiques elle s'acheminait vers ce but depuis trois mois, et comment elle avait provoqué les vivacités de Lucien.

Dans ce récit animé, violent, dont elle triomphait comme d'une gloire, je vis, avec une stupeur croissante, se développer l'esprit de ressource et le calcul des audaces d'une femme. Leur volonté remuerait le monde. On ignore ce qu'il y a de force dans l'adresse. Nous avons l'écorce du pouvoir, elles en ont la sève. Résolue de provoquer à tout prix les violences de Lucien, elle avait tout osé, tout risqué. Elle voulait une insulte; pour obtenir cette insulte, elle déploya du génie. Systématiquement et tour à tour, elle avait, dans ma personne, blessé ses affections d'ami; dans sa sœur, aigri des prédilections fraternelles; et, définitivement, dans la querelle scandaleuse avec la comtesse de Montalte, mis les devoirs de l'homme politique en lutte flagrante avec la mansuétude habituelle à Lucien. Lorsqu'on est à l'affût des circonstances, on fait éclore tout ce que l'on veut de la plus futile. Le sang

des nations a coulé sur des champs de batailles pour de pareils mystères, et dont l'histoire n'a jamais peut-être rien su. Ce dernier coup avait porté juste. On s'était dit qu'Adrienne ployerait, plutôt que de fournir un prétexte à des animosités nationales. On ne la connaissait pas. Il avait suffi d'exaspérer Lucien, d'abord avec du silence, puis avec un déni formel de réparation; les représentations, les prières, les sarcasmes, tout échoua. Victor n'y concevait rien, et n'intervint pas à propos, étant à cent lieues d'imaginer à quoi l'on voulait en venir. Au risque de passer pour folle, elle s'était promis de ne se justifier sur son acte de mépris à l'égard de cette femme qu'après avoir profondément envenimé la dispute entre elle et Lucien.

J'appris, en effet, que dans un de ces mouvemens forcenés de colère dont la débilité seule

est capable lorsque le caractère se trouble, Lucien voulant intimider Adrienne, car il frémissait de la voir en butte au blâme universel, avait armé des pistolets pour la menacer; extravagance dont elle s'était fait tout aussitôt un titre, en appelant, avec des cris épouvantables, au secours ! Un bras meurtri, l'éclat de cette scène affreuse, une foule de gens accourus, des mots indignes échangés devant cette foule, le repentir désespéré de Lucien repoussé par un implacable mépris, après une attaque de nerfs dont la santé d'Adrienne souffrait encore, telles devaient être les bases d'une instance en divorce que sa position, non moins que sa volonté, rendait secrètement irrévocable. Le danger de ce calcul, du moins sur tout ce qui tenait à la politique, venait de s'évanouir; mais l'événement conjugal restait.

Dans cet état de choses, disparaître simultanément, comme je le lui proposais, n'était-ce pas appeler sur Adrienne et sur moi, par la rumeur d'un imprudent éclat, toutes les présomptions à la découverte? Au contraire; en abordant le divorce, le monde nous restait ouvert, et cette audace nous réservait toutes les chances d'impunité. Enfin, et sans écrire mon nom en toutes lettres dans la dissolution d'une famille, ne demeurais-je pas à même de servir, de protéger, d'avertir Adrienne? Sous ce point de vue, les principes de Lucien nous secondaient. Même devant une certitude odieuse, jamais, si profond qu'eût été son désespoir, et à quelques excès que se fût d'ailleurs élevé son emportement, jamais Lucien n'aurait jeté sa femme criminelle à la rue, initié la populace des curieux aux souillures de son toit domestique, et convié de pâles magistrats à peser la vengeance et l'injure. Je ne

sais ce qu'il eût fait, ce n'aurait pas été cela. Il avait l'âme trop haut placée. A plus forte raison, et peut-être avec l'espoir de désarmer l'obstination inconcevable d'une femme en cédant à la violence de ses premiers efforts, il serait entré, dès les premières hostilités de la rupture, dans les voies d'un divorce par consentement mutuel, avec le dessein de spéculer sur les délais voulus par la loi, et d'amener une réconciliation à tout prix ; se fiant à moi (à moi, mon Dieu !) d'être son intermédiaire, son guide et son appui, le sauveur de son ménage ; rôle que je ne pouvais refuser après celui que j'avais déjà pris ; honte de plus, mais honte forcée, puisque ma conscience n'était plus à moi. Cette prévision, fondée sur son caractère, nous laissait le champ libre pour agir en conséquence des événemens, soit qu'il fallût en entraver le cours, soit qu'il devînt néces-

saire de l'accélérer. La délicatesse de Lucien était notre complice au fond de son âme. Lorsque l'on veut suivre un projet dans l'ombre, c'est encore sur la loyauté des autres que l'intrigue va chercher son point d'appui. Adrienne me parla d'un lieu de retraite, dont elle me ferait connaître le nom par Victorine; retraite préparée depuis quelques heures sous l'impulsion de ma présence qui venait de lui rendre le courage et la vie. J'insistai vainement pour être plus instruit. Elle s'y refusa. Rétrécir le cercle de ses confidences lui semblait une garantie de surcroît pour en mener à fin l'accomplissement. Elle avait même des projets quant à mon avenir, projets que je devais savoir plus tard également, et qui la comblaient de joie. Mais que de temps, que d'espace entre l'avenir et nous! entre nos droits secrets et les droits avérés dont elle et moi nous osions déjà rêver la conquête! La morale des appa-

rences a jeté des monstruosités dans les mœurs, et l'on se creuse un sépulcre au fond de sa propre estime pour obtenir l'estime des indifférens qui nous entourent. L'univers vit sous le poids accablant d'un seul et même mensonge dont tout le monde souffre, mais que l'on ne s'avoue pas; comme si la franchise, en déterminant l'explosion de la délivrance, pouvait encore augmenter la torture de nos déchiremens. Le parti d'Adrienne pris, il fallait aussi prendre le mien. Ce système, tout déplorable qu'il fût, nous sembla le meilleur dans la situation que nous nous étions faite. Si la question du repos n'y gagnait rien, nous ménagions cependant les apparences et l'avenir, et cela valait sans doute de ne pas fléchir avec pusillanimité sous le fardeau quand on pouvait le soulever pour s'y soustraire. J'en tombai d'accord : je consentis à tout.

N'importe! un nuage passa dans mon esprit. Je ne compris jamais si bien le cynisme du divorce que lorsqu'il se découvrit à moi du même front qu'un principe, drapé dans le manteau du législateur, offrant une prime à l'adultère. Ainsi, le divorce devenait la sanctification du mal, l'insolente comédie dont il se faisait un mensonge pour aller à ses fins. C'était la loi devenant le complice de la faute; la morale publique, proxénète impudente, mais ne s'expliquant qu'à demi-mot pour ceux qui devaient la comprendre, ouvrant un lieu d'asile à tous les désordres secrets; conseillant aux libertins de signer des mariages à terme, appelant tour à tour des instincts de brute sous l'écharpe municipale. Grâce à des formalités, on se trouvait quitte envers l'honneur, et l'on gardait le droit de lever le front au milieu de la foule; le préjugé perdait à la fois tous ses scrupules. Au murmure d'un seul mot, du

mot *divorce*, les passions affranchies se dépouillaient enfin de la honte, et marchaient gaiement sur tous les freins. On les avait armées d'un talisman d'effronterie pour abattre la cloison des ménages; on ouvrait, au nom de la loi, devant les Messalines du jour, l'alcôve des hommes que pouvait convoiter leur impudeur; et, chaque nouvel exemple entraînant après lui des flots de prosélytes, le tabernacle du mariage ne s'ouvrait plus en réalité que pour le culte de la prostitution.

Que l'on en dise ce que l'on voudra! L'adultère est moins infâme. S'il cherche l'ombre, il n'affiche pas l'hypocrisie. Il ne s'abuse pas : il sait ce qu'il vaut.

La plus vive souffrance des coupables, jeune homme, vous le voyez, c'est de comprendre leur indignité sans le moindre espoir

de s'y soustraire; c'est d'outrager à chaque instant un principe de plus, bien qu'ils en reconnaissent la sainteté dans le fond de leur âme; c'est de se sentir glisser dans un gouffre, sans pouvoir se reprendre à quoi que ce soit autour d'eux, en jetant des regards désespérés vers le ciel. Dieu, mon âme et la liberté m'échappaient. Ne me dites pas que l'enfer est une vaine allégorie; cela, c'est déjà de l'enfer.

De ces réalités brûlantes, Adrienne et moi, fatigués de prévoir, et, d'ailleurs, prêts à la lutte contre les événemens, nous revînmes à des rêves, comme pour apaiser nos têtes en feu. Notre enfant! oh! monsieur, c'était là notre vertu! C'était notre dernier talisman contre le remords, notre seule intercession vis-à-vis de nous-mêmes et de notre mépris. Notre enfant! Il nous semblait alors que nous

saurions l'élever et le soutenir bien au-dessus de nos têtes, pour le préserver à jamais de tout contact avec le sol de misère où nous marchions exaspérés; pour escalader au profit de son avenir tous les obstacles qui nous séparaient de la lumière et du monde; pour respirer dans le parfum de son innocence un peu de cette estime que les êtres les plus dégradés demandent au moins à quelqu'un sur la terre. Dieu est grand et sa miséricorde est infinie! Il sème à pleines mains, sans regarder où cela tombe, les trésors et les joies de la maternité. Adrienne me semblait un ange! elle était radieuse, elle m'entraînait dans le ciel lorsqu'elle me parlait de notre enfant.

Un bruit pesant et rapide, sur l'escalier du pavillon, vint nous arracher à ces rêves.

Adrienne tressaillit; elle me repoussa :

— C'est mon mari ; me dit-elle ; nous sommes perdus !

Et presque aussitôt la voix de Lucien m'appela, tandis qu'il frappait vivement à ma porte.

— Auguste, éveille-toi ! ne me fais pas languir, au nom du ciel...

Cette voix dans le silence de la nuit, ces coups répétés qui semblaient ébranler la porte, tout offrait un caractère étrange.

XVIII

Le Sacrilége.

Dans ce val, et sur la colline,
Tout s'endort, tout meurt, tout décline !
Pas un oiseau ne jette un cri !
Si Dieu ne vivait dans mon âme,
L'univers n'aurait plus de flamme,
L'écho de voix, l'amour d'abri !
L'amour, est-ce un été qui passe ?
N'est-ce que la frivole grâce
De ces verdoyantes couleurs
Que, d'un sarcasme de son aile,
L'automne, jalouse et cruelle,
Éparpille en raillant nos pleurs ?
Est-ce un souvenir de mystère
Que dans le martyre il faut taire ?
Est-ce l'immense éclair du beau
Qui s'éteint dans la nuit du rêve ?
Est-ce un crime frappé d'un glaive ?
Est-ce un espoir dans un tombeau ?

R. B. (*Le soir d'automne.*)

Le Sacrilége.

Le moment m'est présent encore. La fenêtre était ouverte; cette fenêtre s'élevait à très-peu de distance du parquet; et, de la place que nous occupions sur le bord de l'alcôve, si nous avions fait un seul pas dans la chambre, Lucien nous aurait aperçus.

Que devenir?

Des doigts de fer me brisaient la tête.

Lucien frappait en désespéré.

Adrienne rampa dans la ruelle, et s'effaça précipitamment entre les matelas du lit. Je revins à moi, je la secondai sans perdre une minute.

— Ouvre maintenant, me dit-elle en me pressant la main.

Je savais à peine où se trouvait la porte et la serrure.

— Ah! me dit Lucien en se jetant au milieu de la chambre, tu reposais tout habillé? Tant mieux. Sauve-moi d'un malheur, mon ami; ma tête se perd. Je viens pour la seconde fois de l'appartement d'Adrienne. Pour la seconde fois, Adrienne n'y est pas.

Il vit mon tremblement et ma pâleur. Il me prit la main, il se frappa le front; puis, avec une explosion déchirante :

— Je suis un monstre! s'écria-t-il. C'est moi qui ai tout fait; c'est mon intraitable caractère, et j'aurais dû le prévoir. Adrienne est morte! Adrienne se sera tuée!

— Tuée! répétai-je en le surveillant de tous mes regards.

— Tuée! reprit-il.

Nous gardâmes un silence affreux. J'écoutais le souffle d'une respiration furtive; j'espionnais l'insensible frôlement des rideaux du lit engagés sous le matelas.

Lucien tomba sur un fauteuil.

—Oh! tu ne te fais pas l'idée de cela, continua-t-il du ton le plus véhément. Car tu n'as rien vu de tel; et sans doute que ta présence me retenait, car nos mésintelligences n'ont éclaté qu'en nous éloignant de toi.—Pourtant, à ce qu'il me semble, je n'étais pas né pour le malheur de ceux que j'aime. C'est la souffrance, n'est-ce pas, qui rend cruel, dur, égoïste? Il faut bien que ce soit la souffrance.—Ou je suis changé, ou je ne valais rien par moi-même. —Aussi, pourquoi m'abandonniez-vous? Il ne le fallait pas. Il ne le fallait sous aucun prétexte. Suis-je dans l'âge de la vigueur, alors qu'on lutte contre soi-même et qu'on ferait ployer le destin? Mais, Auguste, tu devais songer à cela; si de rudes épreuves fortifient l'âme, d'éternelles infirmités l'avilissent. Est-ce que l'on sait vieillir? est-ce que l'on sait être malade? Cela déprave. Je suis devenu chagrin, colère, impérieux, je suis devenu lâche et

féroce. Ses plaintes m'ont excédé, mon ami! Pauvre femme!—Et par une éternelle manie d'autorité, qui n'entend rien, qui ne souffre pas de contradiction, qui veut que l'on ploie, en prétendant la régenter et la punir comme un enfant, j'ai su tout lui rendre odieux, tout, jusqu'à mes propres amis, jusqu'à ma sœur, jusqu'à toi-même. Comment cela?..... Je me le demande! Je me demande aussi comment elle a fait pour résister à tout cela si longtemps. J'étais son bourreau. — Elle se sera tuée! — Je te dis que son lit était froid, qu'elle a permis à Victorine d'aller je ne sais où; que j'ai vu sa robe, la robe qu'elle portait ce soir.—Elle est sortie presque nue; elle s'est tuée!—Je ne pouvais dormir, j'avais un pressentiment. Dieu permet les pressentimens. Un ver insupportable me rongeait!... C'est encore ma fausse dignité qui m'a retenu dans mes torts, quand j'aurais dû ramper à ses

pieds pour obtenir mon pardon.—Tu ne peux pas savoir à quels excès je me suis porté! Lorsque j'y songe, cela m'épouvante. Aussi ces âmes fières, qui s'étouffent dans le silence et ne ploient qu'à la manière de l'acier, je devais tout craindre, et mes emportemens sont devenus des assassinats. Dieu me condamne! Sois mon sauveur en la sauvant, si c'est possible! Les hommes ignorent les femmes et les foulent d'un pied brutal, quand avec un sourire on en obtiendrait tout. Mais je suis faible, souffrant, et vous m'avez ôté mes tutelles chéries, loin desquelles je ne vaux rien. — J'ai couru sur le bord de la Sésia, j'ai écouté. Rien! j'ai appelé; pas de réponse! j'ai regardé, l'eau ne laisse pas de traces. Dieu n'est pas juste! Pourquoi ne m'a-t-il pas ôté du monde? C'est elle qui devait vivre : elle, ma joie, mon orgueil, mon âme! elle qui m'a donné la fleur de sa vie; qui m'a chéri parce que j'étais

malheureux; qui par son esprit valait tout son sexe! et par son cœur, autant que nous. —Pauvre femme! pauvre femme! Elle aura compris, Auguste, en te voyant, que tu chercherais à nous réconcilier, que je m'adresserais à toi, pour le sot orgueil de ne pas rougir en lui parlant moi-même. Elle ne l'a pas voulu, parce que je ne méritais pas son pardon. C'est pour cela qu'elle est disparue. — Oh! c'est pour cela. —Mon Dieu! mon Dieu! rendez-la-moi! et que je meure, mais qu'elle soit heureuse!

Et les sanglots de cet homme me pénétraient la poitrine comme des milliers de gouttes de plomb fondu. Il pleurait, il se laissait aller à l'abandon, il semblait mourir. Je croyais vivre au milieu des flammes. J'aurais tout dit!... Oh! l'homme dans les veines duquel aurait circulé tout le feu du sang africain, eût

infailliblement fui devant les plus ardentes voluptés de ce monde, si la réflexion eût prédit qu'une scène de ce genre leur succéderait tôt ou tard. J'étouffais : je brisais entre mes mains tout ce qui se trouvait là. Je crus un instant que j'allais devenir fou.

Puis, je pensai qu'Adrienne devait partager mes tortures et que cela devait finir.

— Viens, dis-je à Lucien. Cherchons !..... Il ne faut pas se désespérer sans savoir, et se faire le mal extrême. Elle est dans le jardin ! elle se promène quelque part aux alentours. Elle aura peut-être voulu t'affliger ; mais sans imaginer, mon ami, que les choses iraient aussi loin. Viens ! elle sera dans sa chambre.

Et comme il me regardait avec ce regard fiévreux et délabré de l'homme qui n'a plus d'espoir :

— J'en ai le pressentiment, m'écriai-je.

Il se précipita comme un éclair au dehors.

— Au nom du ciel ! courez dans votre appartement, dis-je avec une supplication ardente en me penchant au fond de l'alcôve.

Et je m'élançai sur les traces de Lucien.

Personne chez Adrienne : cela devait être. Rien au dehors non plus. Par cette fausse recherche, je ne voulais que gagner du temps. En me hâtant, je pouvais tout perdre. Les forces manquaient à Lucien, qui défaillait à mon bras. Il fallut cependant revenir ; il ne le voulait pas, il me repoussait. Son silence obstiné réfutait mes suppositions et mes conseils.. Oh ! mentir devant un désespoir vrai ! prolonger une douleur qui vous navre ! donner

froidement le change à l'âme la plus confiante et la plus droite !... Si jamais vous tombez dans ce martyre, jeune homme, où chercherez-vous des paroles de repentir, lorsque vous vous souviendrez que je me suis jeté devant vous pour vous crier de ne pas aller plus loin ?

De retour chez Adrienne, même solitude ! c'était étrange. La fièvre de l'inquiétude me prit à mon tour. Comment expliquer cette absence après ma supplication !... Adrienne aurait-elle perdu la tête ? Se serait-elle obstinée dans le projet de fuir à l'instant même, sur cette idée que Lucien avait déjà pris l'éveil ? C'était l'un ou l'autre, mais il fallait sortir de ce doute, et, pour cela, quitter au plus tôt Lucien, tombé dans cette prostration de forces qui semble l'insensibilité du désespoir, mais qui précède ordinairement les plus grands

éclats. Je craignais de livrer le malheureux à lui-même, ou de lui rendre l'énergie de s'attacher à chacun de mes pas. Je souffrais mille morts.

Je criai, je lui pris la main, je lui dis :

— Tu es épuisé, Lucien, et tu m'ôtes la force de chercher, de réfléchir. Reste ici pour qu'à son retour elle te trouve. Seul, je serai plus libre, j'aurai plus de chances. Au nom d'Adrienne, promets-moi d'attendre. Comprends-tu que je n'ai pas perdu tout espoir?

Un regard, un serrement de main m'assurèrent son obéissance.

Je vole au pavillon, et j'en franchis le seuil; nul bruit! J'appelle à voix basse et j'avance; pas de réponse. En apparence, autour de moi,

rien n'est changé. A droite, à gauche, je promène la vue! aucun indice qui fixe mes idées; on trouve toujours cependant un moyen pour s'entendre, n'est-ce pas? on dérange un meuble, on arrache un rideau. C'est le moins que l'on ait cette présence d'esprit pour se donner un mot d'ordre entre complices! Serait-elle restée sous le lit? on le croirait. Je soulève le matelas!... Mais, en vérité, c'est elle!... Je prends sa main. Sa main m'échappe et retombe. — Adrienne!... Adrienne!... — La peur a quelquefois des effets extraordinaires!... Elle ne me reconnaît pas. Cette femme si forte, ne serait-elle plus qu'un faible enfant?... Je la soulève et sa tête vacille. Elle est évanouie!—Adrienne!... Ces yeux blancs et ouverts... cette bouche ouverte... ce sein immobile et froid...

Elle ne respire plus, mon Dieu!

Elle est morte!...

Oui, monsieur, oui! elle était morte.

Quand vous me regarderez!... Je vous dis qu'elle était morte...

Morte!

Sa faiblesse... le poids de ce lit... la terreur... cette scène de délire, pendant laquelle Lucien avait réveillé tous nos remords... ce fatal esprit de considération qui lui commandait impérieusement de se laisser étouffer plutôt que de se plaindre... l'intolérable torture de sa position... le sang qui doit remonter à la tête... le manque d'air... et pas de secours!... — Que fallait-il de plus?

Elle était morte.

Alors, il me passa par l'esprit une résolution de forcené ; c'était de me rendre près de Lucien. C'était de le traîner sur mes pas jusque dans ce pavillon pour le placer devant mon alcôve, et pour lui dire :

— Voilà ce qui est!... Il faut me tuer.

J'aurais dû le faire!

Et puis, je songeai que l'honneur de cette femme n'était pas à moi ; que ce serait commettre un sacrilége que de la déshonorer dans la conscience de Lucien, dans la pensée de qui que ce fût ; qu'elle était morte en martyre du point d'honneur, et que cette dernière volonté devait lui survivre ; qu'il serait horrible d'empoisonner l'agonie de Lucien par la souillure de tout ce qu'il avait si crédulement chéri sur la terre ; que, enfin, après m'avoir amené vis-

à-vis d'un meurtre, Dieu devait être satisfait et l'adultère assouvi.

Sur ce lit défait, devant ces chairs marbrées et froides, en face de cette fenêtre ouverte au souffle de la nuit et à la lueur des étoiles, l'exaltation de la fièvre m'en ôta quelques instans la douleur. Du vol de la pensée je suivis jusque dans le monde des rémunérations l'âme de cette victime de mes tristes préférences, captive échappée de la prison où je rampais encore. Tout autour d'elle, dans une trace de lumière dont l'éclat du soleil n'est que l'ombre, flottaient, comme autant de tableaux souriàns ou douloureux, les réminiscences de notre vie. — Et le site harmonieux de Champrosay, entre les saules du vieux moulin ; lieu de notre première entrevue, lorsque après m'être élancé de mon bateau sur la berge, ma main pressa la main de Lucien, qui, l'œil

humide et la voix émue, se tourna vers sa femme, en lui disant : « Je veux, ma chérie, que, dès à présent, tu sois la sœur de mon brave camarade. » — Et l'arène triomphale du Carrousel, un jour de revue, resplendissante de panaches et de drapeaux, quand, aux clameurs de la multitude et du canon, Adrienne rompit la haie des soldats pour se précipiter à la bride de mon cheval qui me foulait aux pieds dans la poussière. — Et, près de nous, monsieur, dans ce jardin, cette statue, maintenant brisée, dont elle avait escaladé le piédestal en cherchant à reprendre un volant que la sœur de Lucien venait de loger dans le treillage ; jeu d'enfant qui décida de notre vie, car, en accourant pour la saisir et la déposer sur le sable, brûlé par un désir dont je frémis toutes les fois que j'y pense, j'effleurai ses lèvres de mes lèvres dans un baiser qui la fit tressaillir d'effroi. — Puis, trois pas plus loin, hélas !

l'heure des reproches et du pardon, sous l'ombre enflammée de cette charmille de lilas, quand je la sentis défaillir en m'accordant la récidive.—Et mon lit de souffrance, à la suite d'une chute dont la vraie cause fut toujours ignorée de Lucien, tandis que la craintive garde-malade, à demi détournée dans son fauteuil, et s'oubliant en dépit d'elle, malgré la résolution si bien jurée de ne plus arrêter ses regards sur les miens, me relisait avec ses larmes et sa voix d'ange les pieuses recommandations de vertu que m'avait léguées ma mère. —Et la scène impie, de crainte et de pitié de sa part, d'ivresse et de fureur de la mienne, où, désarmée par mes supplications, et chaste jusque dans l'oubli de toute résistance, elle se cacha les yeux en s'écriant : — « Le malheureux! que peut-il vouloir encore, puisqu'il a mon âme! »—Et, enfin, dans ma chambre, dont Adrienne barricadait résolument les croisées,

le réchaud plein de charbons qui m'attendait un soir, parce que Lucien, rendu cruel et sombre par le pressentiment que Dieu lui refuserait de longues années de bonheur au milieu de nous, l'avait plongée dans une de ces transes qui ne montrent plus d'alternative qu'entre deux fatalités. — Tout cela, rêve éteint, flamme envolée vers le ciel, débris de remords et d'amour; tout cela, monsieur, passa comme un éclair dans une vision, et s'éteignit. Je retombai sur la terre : je ne tenais contre ma poitrine qu'une morte!

Il fallait agir, et je n'avais de choix qu'entre les sacriléges : entre le sacrilége que je vous ai déjà dit, celui qui ternissait la réputation immaculée d'une femme, en me dénonçant comme complice à la colère de son juge; et le sacrilége qu'il me reste à vous dire, qui devait me souiller jusqu'au fond de l'âme, mais dont

m a onscience ne devait répondre que devant Dieu, car ce sacrilége laisserait du moins à Lucien toute la pureté de sa douleur, par la conviction qu'Adrienne n'avait fléchi que devant le désespoir, comme il en nourrissait déjà le pressentiment.

Ce fut de ce pressentiment que je pris conseil.

Entre ma conscience et la réputation d'Adrienne, devais-je balancer?

Non, certes.

Je chargeai ce corps éteint sur mes épaules.

Et la morte fut engloutie dans la Sésia!...

Vous m'évitez, jeune homme!... et je vous fais horreur, n'est-ce pas? Tout à l'heure cependant vous m'écoutiez encore avec indul-

gence, et voilà que vous pâlissez. Je m'attendais à cet effroi. Mais dites-vous bien que le crime appelle un autre crime. Songez, songez surtout au motif secret qui m'arrache un pareil aveu! Mon passé, n'est-ce pas votre avenir? Mon crime, n'est-ce pas une lumière que je place devant le précipice où vous courez vous-même?

Plus ma confession est effroyable, plus elle vous est due, car elle arrive à temps. Si je me déchire le cœur, c'est à votre profit. Imprudent qui vous engagez dans un chemin funeste, sachez au moins tenir compte à celui qui vous a devancé de ce qu'il se traîne à vos pieds sur le seuil de ce chemin pour vous donner à sonder la profondeur de sa plaie. Est-ce que je me saignerais ainsi l'âme, si je ne voulais faire un appel à la dignité de la vôtre?...

Une heure encore, Lucien et moi nous restâmes ensemble; lui, malgré son extrême faiblesse, trahissant parfois un éclair d'espoir dans l'exubérance de ses cris et de ses plaintes; moi, sans parole et sans énergie, persécuté par une affreuse image qui, dès ce moment, ne cessa plus de se placer devant mes regards. Lorsque le malheureux me pressait dans ses bras, en s'accablant d'invectives comme un assassin, je me sentais indigné de mon lâche courage à m'obstiner dans le silence.

XIX

Dérision.

Las de vivre, égaré dans la cité des hommes,
Cité de fanges et de rumeurs,
Je demandais un dogme à leurs folles clameurs,
Pour sortir du gouffre où nous sommes!
Après l'avoir cherché dans mes désirs de feu,
Sans y trouver un guide à prendre,
Je compris qu'au bonheur nul ne pouvait se rendre
Qu'avec la parole de Dieu.
Mais Dieu parlerait-il dans les cœurs de ce monde?
L'orgueil du crime originel
N'a-t-il pas fait fleurir son germe criminel
Dans cette pépinière immonde?
Et portant tout-à-coup dans mon sein dévasté,
Sans trouble et sans lâche indulgence,
L'éclair de ma débile et pâle intelligence,
Je me suis dit la vérité.

— Vain mortel! qu'es-tu par toi-même?
En s'adorant, ton fol orgueil
Ne revendique un diadème
Que pour trôner sur un cercueil!
Noyé dans cette foule immense,
Qui donc peut vanter sa puissance
Sans faire éclore un rire amer?
Autant vaudrait tracer la route
De l'invisible et frêle goutte
Que le ciel verse dans la mer.

R. B. (*La cité de Dieu.*)

Dérision.

Enfin, aux premières lueurs du jour, quand il fut décidément résolu que Lucien donnerait l'alerte aux autorités, tandis que je tenterais de nouvelles recherches, je m'échappai; je pris un cheval, je parcourus à franc étrier les nombreux détours de la Sésia, que je suivis d'aussi près qu'il me fut possible, gravissant au galop tous les tertres pour plon-

ger au large dans la campagne. Mes yeux se faisaient illusion à chaque pas; la forme blanche du nuage qui passait dans les replis moirés de la rivière, les herbes arrachées par la rame et courant à fleur d'eau, ces bulles que les tourbillons font jaillir, tout me trompait. Ma vue promenait partout la même idée sur mille images; et, parfois, prenant mon cheval par la bride, je plongeais à pied dans les sables en consultant les alentours, en sondant la limpidité de la vague. Alors je remontais à cheval, et je redescendais encore. Mon Dieu! vous savez que je n'ai pas voulu ce sacrilége, et qu'une préoccupation supérieure m'avait déterminé! Sur ce point, votre miséricorde m'absout sans doute! Vous n'avez que trop à me punir. N'obscurcissez pas ma conscience à cet égard.

Elle était bien morte, n'est-ce pas?...

Au bout de trois heures, sur la rive opposée, contre le bourg de Rivoltella, j'aperçus un concours de peuple, qui semblait croître de minute en minute, au pied de l'esplanade que surmonte le monastère des Bénédictines. J'enfonçai les éperons sous le ventre du cheval, qui plongea dans la rivière, et gagna ce point de la grève. Je ne pouvais me tromper; c'était en effet le corps d'Adrienne, déposé par la Sésia dans un des circuits de ses rives.

Quand, au milieu d'un concours de mariniers et de prêtres, mêlés à des brigadiers de carabiniers qui verbalisaient, je me présentai pour réclamer le cadavre, les noms d'Adrienne et de Lucien circulaient déjà dans la foule. Cette circonstance, dans un pareil moment, ne m'offrit d'abord rien d'étrange. Pendant les deux heures qu'Adrienne était restée sur la grève, des gens de Verceil avaient

pu se rencontrer là. Des officiers publics étaient accourus, et, sur la rumeur, ils informaient. Ma déclaration abrégea les formalités. Après m'avoir, sur mes vives instances, remis un collier de cheveux qui venait de ma mère, des femmes de mariniers placèrent la morte au fond d'un batelet entre deux religieuses, et ce triste cortége dut remonter le courant à force de rames pour gagner la ville, tandis que je reprendrais la grande route pour le devancer auprès de Lucien, auquel je devais porter le dernier coup; car il me fallait maintenant boire le calice jusqu'à la lie. Le destin me tenait; je m'étais rivé sa chaîne aux pieds et aux mains.

A la porte de Verceil, une femme s'élance au-devant de mon cheval. C'est Victorine, la sœur de lait, la femme de chambre d'Adrienne.

Tout en jetant des regards d'épouvante autour de nous, Victorine s'écrie d'une voix entrecoupée:

—Au nom du ciel, monsieur, fuyez, et fuyez sans retard! Ne rentrez pas à la maison; je viens de m'en échapper pour empêcher un nouveau malheur. Vous n'ignorez pas que ma pauvre maîtresse est morte! vous tenez entre les mains un collier qu'elle ne laissait voir à personne. Dieu s'est déclaré contre nous. Je ne sais ce qui s'est trouvé dans un petit coffret qu'elle m'avait ordonné d'emporter avec moi pour l'attendre dans une auberge de Rivoltella, près du couvent. Ce matin, lorsque j'ai reconnu ma maîtresse, que des pêcheurs entouraient sous les arbres du cours, lorsque j'ai vu que l'on n'avait pas égard aux réclamations d'une pauvre fille, j'ai cru devoir retourner au plus tôt à Verceil. Je croyais bien faire! Après avoir

fouillé dans le malheureux coffret pour chercher l'explication de cette mort, M. Lucien, qui semblait se mourir de douleur, est entré tout-à-coup dans un transport que je ne saurais vous dire. Il ne parle plus que de duel et d'épée; il prononce votre nom, monsieur Auguste! il le prononce avec des blasphèmes qui font dresser les cheveux. Sauvez-vous, au nom du ciel, sauvez-vous!

Mon crime était complet. Lucien possédait mes lettres....

Victorine s'échappe à la hâte. Mes idées se brouillent. Ainsi donc, l'odieux courage de cet abominable sacrifice est désormais sans la moindre excuse à mes yeux. La fatalité fait surnager l'éclat que je pensais noyer avec le cadavre. Il semble qu'un génie infernal se soit amusé, comme à plaisir, à con-

duire ces événemens par la main. Toute morte qu'elle est, Adrienne accomplit ses menaces ; et notre correspondance, qu'elle voulait conserver pour me perdre, la déshonore au fond de son tombeau. Il a fallu, par une inexplicable fantaisie du sort, que ce corps enseveli dans les vagues allât s'arrêter précisément sous les murs du couvent dont Adrienne avait fait choix ! Suis-je donc maudit?.... Je presse mon front pour ressaisir ma raison qui s'égare. Il doit rester une planche de salut. Assurément, Lucien ne saurait vouloir jeter à l'ignominie de la place publique la cendre et les erreurs de la femme qu'il a tant chérie; mais s'il vient à me rencontrer face à face, peut-être ne répondra-t-il pas de lui-même et des principes dont il s'est toujours montré l'esclave !...

Et puis, sans papiers, sans ressource, com-

ment quitter Verceil? Mon argent, mon passeport, tout est resté chez Lucien. Me serais-je enfermé dans un cercle sans issue? Ma mort ne peut, si c'est Lucien qui me tue, que proclamer par toute la ville un secret auquel, pour lui-même, je me dois jusqu'à la dernière extrémité....

L'impossible est là! J'ai beau chercher!...

Soudain je pense à Victor de P***, cet ami de pension, loyal et dévoué, que j'ai déjà vu la veille, qui m'a serré la main; qui, tout-puissant par ses fonctions, me servira certainement dans cette crise, ne fût-ce que dans l'intérêt de Lucien. On peut s'ouvrir à Victor, et j'y cours.

Dans la rue, je laisse mon cheval à la garde d'un homme qui se trouve là.

J'insiste vis-à-vis des valets, sans dire mon nom, pour qu'ils m'introduisent auprès de leur maître, sur-le-champ.

Victor est seul dans son cabinet : il vient à moi : je repousse précipitamment les portes, et, sans lui laisser le temps de me dire un seul mot, c'est avec le plus grand désordre que je lui confesse tout ; et ma liaison avec Adrienne, et son asphyxie, et ma triste résolution suivie d'un résultat qu'il ne m'était pas donné de prévoir. Ce n'est pas la mort que je redoute; ce n'est pas l'épée de Lucien non plus ; c'est son regard, c'est une parole de colère échappée de ses lèvres ; c'est, à la suite de cette parole qui trouvera de nombreux échos, la clameur de tout un peuple à l'aspect de ce corps de femme qui va, sur mes pas, faire son entrée dans Verceil, où l'indignation le traînera sur la claie. On va crier au suicide. J'a-

perçois déjà le préjugé religieux se dressant devant cette effrayante manifestation de l'individualisme, devant ce désespoir qui jette un cri de haine au monde et qui rompt avec l'humanité tout entière. Le supplice infamant dont on frappe la mort volontaire me paraît, en dépit des formes indignes de l'instinct populaire, répondre à quelque chose de grand et de sacré, peut-être parce que ce sont les gens les plus voisins du désespoir et de la misère qui s'en mêlent. Dans la bataille contre les fléaux et le malheur, il faut combattre avec tous ceux qui souffrent. Nul de nous n'a le droit d'aller se tuer hors des rangs. Il faut que j'épargne ce scandale ou cette méprise à la populace irritée.

Si je tiens encore à la vie, c'est pour que mon crime n'en vienne pas jusque là. Victor m'écoute, et son émotion est au comble : son

front se plisse, il semble entrer dans mes vues et m'approuver du geste et de la tête, lorsqu'un élan de voix retentit au dehors.

— Il est là ! s'écrie Lucien.

Et nous entendons Lucien monter avec rapidité.

Je n'ai que le temps de me jeter dans une chambre voisine.

—Il doit être auprès de toi, répète Lucien avec violence ; il ne faut pas me le cacher. J'ai reconnu mon cheval dans la cour.

— Il vient de partir, lui dit froidement Victor.

— Ah !... Et tu sais tout ?

— Je sais tout ; mais, Lucien, on ne sait rien encore dans la ville, et je ne puis croire que tu veuilles dévoiler un semblable mystère, toi-même.

— Non, non ! répond Lucien d'une voix sourde et frénétique ; car ce serait tout à la fois trahir les motifs de ma vengeance et le désarmer. Je ne veux ni l'un ni l'autre, et je te remercie de me rendre justice, Victor. Mais si je reste muet sur ce point, il n'en aura pas davantage, crois-moi, la ressource qu'il se propose sans doute, de me refuser un duel ; jactance de générosité dans un misérable qui sans doute recule moins devant la mort qu'il mérite que devant l'horreur de la plus infâme victoire, et qui, par effroi de cette alternative, s'en tiendrait si volontiers, je le suppose, au plaisir de déshonorer ses amis à huis clos !

Pendant cet éclat de Lucien, je suivais par l'entrebâillement de la porte les mouvemens de Victor. Victor fit un geste pour interrompre Lucien, sonna son domestique, et dit un mot à l'oreille de cet homme. Lucien, après cet épisode, quand le domestique se fut éloigné, reprit avec un sourire implacable :

— N'essaye pas de me donner le change, Victor! Je suis certain qu'Auguste est ici; je pourrais te désigner le lieu où il se trouve, et je te jure sur mon âme qu'il ne sortira pas de cette maison sans que je le contraigne à me tenir tête avec une épée. Je dois respecter ta demeure et tes scrupules; il est ton hôte! et je sais ce que cela me prescrit. Mais je puis le faire descendre dans la rue. Personne encore, à part nous trois, ne sait mon malheur dans la ville. Eh bien, je veux profiter du délai qui me reste! je veux appeler cet homme à grands

cris et sous tes fenêtres! Au besoin, j'interpellerai tes gens : je t'interpellerai toi-même, j'ameuterai Verceil; je dirai qu'il est ici, qu'il se cache, que je l'ai provoqué parce que je l'ai dû, qu'il porte sur le visage un affront qu'il a dévoré, que j'ai la certitude qu'il est un faussaire et un espion de l'Autriche, un lâche banqueroutier, vendu pour une poignée d'or aux ennemis de Napoléon, chargé de fouiller dans les secrets de l'administration militaire pour le compte des ennemis de la France, incapable enfin de soutenir le regard d'un homme d'honneur et même de réfuter mon serment par du courage. Je dirai de plus qu'il te trompe, et que la noblesse de ton caractère t'abuse sur l'hypocrisie du scélérat. Je dirai de telles choses, vois-tu, que cela le suivra partout, comme moi; car dès ce moment je ne le quitte plus. Il ne m'a laissé qu'une passion, la haine; qu'une vertu, la vengeance. Je ne saurais faire

assez de mensonges pour me trouver quitte envers lui. S'il pense éviter cette rencontre, il a tort, elle aura lieu; puis, dès qu'il m'aura tué, s'il me tue, vienne l'opinion publique ! C'est ce que je demande. Il me le faut !

En ce moment, la porte du salon vers laquelle Lucien se dirigeait fut ouverte et laissa passer huit soldats qui s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil; et Victor, repoussant la porte qui me dérobait à la vue de Lucien, me désigna du doigt au chef de la troupe.

— Au nom de la loi, conduisez cet homme en prison et ne le perdez pas de vue. C'est un assassin.

Les soldats me saisirent avant que je fusse revenu de ma surprise.

Victor se mit à son bureau pour signer l'ordre de mon arrestation.

— Et sur la foi de quelle indigne accusation prétendez-vous que je sois un assassin? m'écriai-je.

Victor ne me regarda pas.

— Sur votre aveu même. Au surplus, gardez vos paroles pour le jour de votre interrogatoire, me dit-il.

— C'est vous qui répondrez des suites de ce guet-apens, repris-je avec une amertume étouffée; songez à tous les malheurs que vous venez de rendre inévitables par cet indigne abus de ma confiance en votre hospitalité.

Puis, m'abandonnant aux soldats :

— Messieurs, je suis prêt à vous suivre.

Lucien, pendant le premier moment resté soupçonneux et sombre, revint à lui-même et s'interposa vivement.

Je vis sa main tremblante s'avancer à deux doigts de ma poitrine. Sa voix, singulièrement émue, me fit, malgré moi, relever les yeux sur lui. Dans la modération que sa figure affectait en ce moment, quelque chose de sinistre et de malade se faisait jour. Le tigre n'a pas plus d'intérêt pour sa proie qu'on lui ravit. Je compris ce qu'il se proposait.

— Une telle accusation est dénuée de vraisemblance, dit-il du ton le plus doux à Victor, et j'en appelle à toi-même pour rétracter un ordre qui n'est justifié par rien. Auguste est mon ami d'enfance, il est le tien; son caractère nous est connu. Son aveu, dont tu prétextes, ne serait qu'un acte de folie et ne mé-

riterait nulle créance. Je répondrais au besoin pour lui de toute ma fortune, et si l'on exige une caution, me voilà prêt à la verser. J'insisterai pour qu'il reste libre.

Puis il ajouta en s'adressant à la troupe :

— Regardez cet ordre comme non avenu, messieurs : le procureur impérial se désiste.

Victor insista sèchement.

— Je n'ai rien à rétracter. Faites, messieurs, ce que je vous commande.

Les soldats m'entraînèrent.

Au moment où la porte retomba, j'entendis comme un cri de rage et la chute d'un corps qui fit retentir le plancher.

Je fus mis au secret.

Lorsque le verrou du cachot se referma sur moi, je tombai dans une sorte d'anéantissement et de vertige. Je ne me sentais plus qu'un esprit délabré par toutes les émotions dans un corps brisé par toutes les tortures; il y eut un instant où je me crus insensé.

Les barreaux de ma fenêtre donnaient sur l'horizon de Verceil, dont j'embrassais le panorama. La ville tout entière s'agitait, en quelque sorte, dans le cercle de mon regard. Des gens couraient dans les rues; des groupes se formaient au milieu de la grande place. La force armée s'organisait sur des points différens; des régimens stationnaient dans la cour des casernes. Qu'allait-il donc se passer? J'entendis les sons lents et continus des cloches, et derrière les arbres du cours, magnifique

paravent de verdure, au bas des redoutes que la fumée voila et dont j'entendis le canon, un cortége déboucha dans les rues, formé des congrégations de la ville, des pauvres armés de cierges, de jeunes filles qui semblaient soutenir une civière avec des rubans. Le concours s'accrut en gardant un profond silence. On se rendait vers lui de toutes parts; des équipages suivaient avec la foule, et des soldats formaient la haie. Ornée de tout le faste mortuaire, l'église enfin s'ouvrit pour Adrienne; et le chant religieux, lacéré par les vives bouffées de l'air qui se brisait contre le donjon où j'étais enfermé, me tira du moins d'inquiétude au sujet des préjugés répandus contre la mort d'Adrienne.

De l'église, je la vis se rendre au cimetière. Étrange léthargie que la mienne, monsieur, pendant cette fantasmagorie funèbre; car je

restai comme le marbre d'une statue, sans comprendre si j'avais un corps, vivant par les yeux, mêlé dans tous les détails de cette cérémonie dont j'étais l'âme et la cause.

La nuit tomba. Ce fut un autre spectacle, et, cette fois, un spectacle tumultueux. Il me sembla que l'on accourait en masse vers ma prison, et qu'à des prières pour les morts devaient succéder des blasphèmes contre les vivans. Je devinai juste. Des flambeaux s'allumèrent de main en main; on se rallia comme sur un seul et même signal, et j'entendis gronder la clameur populaire, qui devint de plus en plus distincte. De bon cœur j'aurais voulu pouvoir m'offrir aux insultes de ces forcénés. Je ne sais quoi l'on traînait dans les ruisseaux, dont, sur le premier moment, je ne devinai pas la forme; puis, sous mes yeux, dans le rond-point où les exercices

militaires de la garnison se déployaient ordinairement lors des jours de fête, une large et pesante fumée, colorée de larges éclairs, monta précipitamment vers moi du milieu d'un large bûcher de paille, et, comme une explosion brûlante, salua le donjon avec des milliers d'étincelles. Enfin ce bûcher flamba, décomposant tout-à-coup le paysage des environs, qui tremblait des vacillations de la flamme, incendiant des masses de figures qui criaient, qui me désignaient, qui proféraient mon nom avec des malédictions immenses; et comme anticipation prophétique du supplice que l'on appelait sur mon crime, une espèce de mannequin, jusqu'à ce moment traîné dans la boue, fut lancé dans le bûcher, dont la fumée, devenant de plus en plus suffocante, me fit chanceler sur les dalles de la prison, où je me débattis dans le vertige avec les convulsions de l'agonie. J'étais tenté de

prendre ce qui m'accablait coup sur coup, en quelques heures, pour une de ces fièvres de l'imagination, que l'on nommerait si volontiers les châteaux en Espagne du remords, alors que, effrayée de l'avenir qui s'ouvre inexorablement devant elle, l'âme se fait à plaisir implacable contre son propre destin, et se berce avec fureur dans les plus effroyables pressentimens.

Ce doute me dura pendant quarante-huit heures de lourdes veilles et de rêves agités. Mais quand la force morale eut retrouvé son énergie, je n'en compris que mieux l'ironie des calculs humains et l'horreur de ma position. Tous mes efforts, tous ceux de Lucien lui-même, comme si nous eussions marché de concert à ce but, ne devaient aboutir qu'à l'explosion, en plein tribunal, d'un secret dont la basse malignité des oisifs allait se faire un noir divertissement par la ville; chronique

infamante que la publicité graverait sur l'épitaphe d'une femme. Je résolus, en cas d'une seule chance pour absoudre l'honneur d'Adrienne aux yeux de tous, de m'y rattacher, dût la vindicte générale me traîner après cela sur l'échafaud ; car il ne me vint pas un seul instant dans l'esprit que la fin déplorable d'une infortunée qui m'avait honoré de son amour me réservât le droit de défendre mes jours au péril de sa mémoire. Je me souviens aussi qu'il m'arriva, dans une crise de ressentiment contre l'auteur de mon arrestation, de m'écrier :

— Victor ! devais-je m'attendre que vous me trahiriez si cruellement ?

Puis je frémis, car ma conscience emprunta la voix de Lucien pour me dire :

— Malheureux ! c'est bien à toi de te permettre un reproche de ce genre !

XX

Une Issue.

Oui ! si les passions qu'on voue aux gémonies,
Et qu'un sophisme impur couvre d'ignominies,
Trouvent dans nos discours des défenseurs ardens;
Si nous ne voulons plus œil pour œil, dents pour dents;
Si, par la loi de Dieu, qui met le monde en fêtes,
A l'échafaud proscrit nous arrachons les têtes
Que le juge lançait au peuple tous les jours;
Si nous lui parlons, nous, de splendeur et d'amour,
C'est de droit ! puisque enfin par des calculs sublimes,
Le génie a prouvé que la source des crimes
Jaillit dans l'ombre indigne où meurt la Liberté,
Et que cette énergique et noble déité,
Qui pleure sous le joug ou s'échappe en rebelle,
Des chauds instincts du cœur peut prendre la tutelle !
Oh! quand les pronostics d'un avenir si fier
Pour nos yeux éblouis flambent comme un éclair,
Et que la voix de Dieu les chante dans notre âme
Au risque de passer par la verge du blâme,
Ne faut-il pas braver les rumeurs que tu crains?
Tu dis non. — Ainsi soit ! Adieu; mais je te plains.

R. B. (*A un Phalanstérien.*)

Une Issue.

Pendant cinq jours, je me trouvai complètement solitaire. On me passait des vivres par un tour : les gardiens ne communiquaient pas avec moi.

Dans le pain qui me fut passé le sixième jour, je fis la découverte d'un papier. J'y lus ces mots, d'une petite écriture inconnue :

« Les barreaux de votre fenêtre sont re-
» tenus par la pierre supérieure dans laquelle
» ils semblent scellés. Soulevez-les, et vous
» serez libre. On doit laisser traîner, le long
» de la façade, une corde à gros nœuds, qui
» sert en ce moment à des ouvriers pour des
» réparations. Une échelle est placée contre le
» mur qui se trouve en face. Cette échelle
» est très-légère. Vous serez attendu dans le
» chemin de ronde, sur la gauche. A dix
» heures du soir, faites un pas au-devant de
» la liberté. Ni plus tôt, ni plus tard. Le mot
» d'ordre : *Silence !* et *France !* »

Qui donc pouvait s'intéresser à moi dans Verceil? N'était-ce qu'une ruse de Lucien? Était-ce un avis officieux de Victorine? Après avoir pesé le pour et le contre de cette double supposition, j'eus enfin la confiance de me dire que Lucien ne songerait pas à m'attirer

dans un piége au moyen d'une supercherie, et que, en fût-il capable, il ne l'essayerait même pas, dans la certitude que je pénétrerais la ruse. Ce raisonnement est-il juste pourtant, ou ne serait-il qu'un sophisme dicté par le démon de la liberté? Oh! sans doute, je tenais à la liberté; mais c'était pour ensevelir cette déplorable affaire. Je me disais :

— Que prouveront mes lettres, si je les nie? Je les nierai; l'essentiel est de faire disparaître celles d'Adrienne!...

Elles étaient restées à Vincennes, et je devais y courir. Cela bien réfléchi, je devais risquer tout.

La nuit tombe : dix heures sonnent. Je dérange les barreaux de ma prison; je me cramponne à la corde, et je descends. L'obscurité

règne dans le préau désert : je le traverse. Bientôt je saisis une échelle, et je la dresse contre la muraille, dont j'atteins, en deux élans, le pignon. L'échelle coule de l'autre côté : je suis à terre.

— *Silence !* me dit une voix dans l'ombre.

— Je réponds : *France !*

Nous marchons.

Quel est mon complice ? je l'ignore. La nuit me dérobe ses traits, et d'ailleurs, il me précède, enveloppé d'un manteau. Son pas affecte la régularité d'une marche de sentinelle, et sa main, par une pression cadencée, m'invite à faire comme lui. Un dogue énorme accourt sur nous en grondant : il le caresse et le chasse. Une patrouille s'avance ; il échange avec elle

un mot d'ordre, en me faisant agenouiller derrière lui. Cet homme semble armé d'un talisman qui le protége. Nous avons atteint la limite du chemin de ronde, où se trouve le logement du concierge. Nous faisons halte. Je suis à même d'entendre, par le volet qui ferme le vestibule de la geôle, le dialogue de deux guichetiers qui fument en jouant leur partie. Là, nous demeurons immobiles durant près d'une heure.

Le roulement sourd d'une voiture a fait tressaillir mon guide, et, comme lui, j'ai tressailli, sans me rendre compte de ce mouvement d'effroi. Le roulement s'approche, la voiture s'arrête. Une cloche résonne bruyamment au-dessus de nos têtes.

— Silence! me dit mon guide. Au nom du ciel, silence!

Je respire à peine : la voix de Lucien se fait entendre dans le vestibule!...

— Ah! ah! cela vous étonne, mon vieux, dit-il en riant au chef de la geôle ; mais vous reconnaissez bien, je pense, le sceau de la préfecture et la signature du préfet. Conduisez-moi donc sans retard auprès de mon ami. Je ne veux pas qu'il reste un instant de plus sous les verroux. Dès cet instant, Auguste est libre : l'ordre est formel, et lève expressément toute autre consigne à son égard. Je vous rends responsable de la moindre hésitation. Je n'aurai pas fait huit lieues pour rien.

Et sur un bruit de clefs, je comprends que le guichetier se résigne. Des verroux de fer glissent, des pas confus se pressent et s'éteignent dans un corridor. Pendant tout ceci,

les doigts de mon inconnu s'enfonçaient dans mes chairs comme des tenailles.

Mon inconnu frappe alors dans sa main; un ballot nous est lancé par dessus la muraille de l'enceinte extérieure. C'est une échelle de cordes qui se déroule. Je me hâte. Un instant après, nous sommes dans la rue.

Là, je me trouve enveloppé tout-à-coup par un détachement de carabiniers. Je veux me débattre; on me lie les bras; on me jette dans une chaise de poste. Mon guide, le visage couvert, s'assied auprès de moi. Sur quelques paroles dites à voix basse, les portières sont fermées. Le postillon frappe l'air de son fouet; nous partons avec la rapidité de la foudre. J'échappe encore à Lucien, il est vrai; mais, après tout, je n'ai fait que changer de prison. Quel est donc le sort que l'on me prépare?

Pourquoi me mettre si singulièrement de moitié par la ruse dans cette évasion vers un second cachot? M'apprendra-t-on le mot de l'énigme sur laquelle roulent ma vie et ma liberté?

Six fois nous avons changé de relais. Déjà le jour commence à poindre. Au milieu d'un bois, la chaise de poste s'arrête. Mon guide rejette son manteau pour se pencher à la portière.

J'ai reconnu Victor de P***.

J'aurais dû le pressentir.

Il remet un ordre au chef du détachement.

Lecture prise, celui-ci se tourne vers ses

cavaliers : tous font volte-face à l'instant ; et dans quelques secondes le bruit de leur galop cesse de se faire entendre sur le pavé de la route.

Sur un geste, le postillon s'éloigne à trente pas.

Victor et moi nous sommes seuls.

Je marche de surprise en surprise ; je ne saurais dire un mot. Victor a coupé les cordes qui me lient ; il soulève une des banquettes de la chaise, il en tire deux épées.

— Ces épées, me dit-il, sont celles de Lucien ; il les traînait partout pour le duel impossible qu'il se vantait de vous arracher à tout prix, résolu qu'il était de vous délivrer, pour vous tenir à sa discrétion dans cette chaise

de poste qui vient de vous mettre à l'abri de sa poursuite. Il avait couru solliciter votre délivrance à Turin : on le surveillait sans qu'il le sût, et mon activité a défié sa promptitude. Indépendamment de douze heures d'avance qui me donnaient la facilité d'atteindre mon but, j'avais le secret de ses moindres préparatifs. On se ménage toujours, dans une prison, quelques ressources pour l'évasion d'un captif. La magistrature politique a ses réserves mystérieuses. C'est un moyen de police dont je me suis servi dans votre intérêt. Le duel n'aura pas lieu, et l'honneur de l'infortunée que nous pleurons est à couvert. J'ai mis de votre côté toutes les chances préparées par Lucien lui-même. Je ne puis dire ce que l'on pensera de l'expression d'assassin dont j'ai dû vous frapper pour éviter de nouveaux malheurs. C'était un parti violent; mais il réservait à notre triste amie les

honneurs d'une sépulture dont la clameur publique l'aurait peut-être privée. Il n'y avait pas à révéler l'adultère; il fallait écarter le soupçon d'un suicide. Vous avez payé pour la circonstance. En cela j'ai cru devoir m'associer à l'instinct de vos remords ; ils vous défendaient d'élever une épée sur la poitrine de l'homme que vous aviez indignement trahi. En dépit de Lucien, qui voulait briser tous les obstacles pour se rapprocher de vous, votre disparition furtive semble me justifier. Le nom d'assassin vous reste, et je ne saurais empêcher les tribunaux de le confirmer. Mais puis-je faire qu'après une faute, il ne vous reste une tache? D'autres vous conseilleraient le suicide! Il est trop tard; je vous conseille le repentir. Gagnez Gênes; embarquez-vous; fuyez en Espagne ou en Amérique! la France vous est fermée. Je crois à ce reste d'honneur qui naît d'une passion

même. Vous resterez donc sous le poids du nom d'assassin. Deux fois vous vous êtes mépris sur mes résolutions; mais leur issue dépendait, avant tout, de mon silence. Maintenant nous sommes aux frontières, et vous êtes libre. Dans ce portefeuille, vous trouverez un passeport et mille écus. Si cette explication ne vous semble pas suffisante, si vous ne m'excusez pas de la nécessité qui m'a forcé de vous lancer une insulte, vous n'avez qu'à dire, je suis à vos ordres.

Victor me tendit alors les deux épées.

J'étais comblé de tant de noblesse et de présence d'esprit; je balbutiai; je voulus me précipiter dans ses bras.

Victor me repoussa de la main. La honte et l'ironie enflammèrent son visage.

— Je puis encore accepter votre haine, me dit-il : votre amitié, je ne le puis !... Et moi aussi, j'ai une femme !!!...

Et, sur ce mot accablant, il me quitta.

XXI

Un dernier Mot.

Feuillage où la voix de la brise
Murmure de si doux regrets,
Dis-moi vers quels mondes secrets
Part l'existence qui se brise?
Si tu ne sais où des élus
La troupe ardente est rassemblée,
Les souvenirs du cœur sont le seul mausolée
Des gens aimés qui ne sont plus.

Le brin d'herbe, un bouton de rose,
Qui fleurissent sur des tombeaux,
Viennent de nos destins nouveaux
Traduire la métempsycose.
Lorsque la mort nous a perclus,
Dieu sème de fleurs la vallée,
Et la création reste le mausolée
Des gens aimés qui ne sont plus.

R. B. (*Le Cimetière.*)

Un dernier Mot.

Parmi les monumens de cette triste époque de ma vie, peut-être ne dois-je pas omettre, monsieur, ce que j'écrivis à Lucien dès la première auberge où je m'arrêtai, quand Victor se fut éloigné. Dans la suite, cette lettre m'est revenue. Je la tiens : je dois vous la lire.

« Maîtrise-toi, Lucien. Pour la dernière
» fois, Auguste t'adresse la parole. Mon de-
» voir est d'oser le faire : ton devoir est d'y
» consentir. Nous ne nous quitterons pas sur
» un demi-mot. — Avant d'élever entre nous
» une barrière qui ne s'abaissera plus, puisque
» les âmes qui sont en divorce ici-bas ne
» se retrouvent nulle part, j'ai voulu te
» laisser lire dans mon âme, te parler en
» présence de Dieu qui nous juge, et peut-
» être même t'accuser à mon tour. —
» Oui! t'accuser; car c'est en vain que je
» voudrais prendre sur moi tous les remords,
» et te déclarer pur de toute participation à
» mon crime : je ne le puis. Mon crime vient
» de ta faute, Lucien! il faut que j'aie le
» courage de te le dire. Ton enthousiasme
» pour Adrienne et pour moi nous a follement
» livrés l'un à l'autre. Sincères tous deux, ai-
» mans tous deux, nous ne pouvions nous

» rencontrer impunément sans doute; et
» tu nous as dit en présidant à cette al-
» liance funeste, que nous serions désor-
» mais frère et sœur. Sous le charme de
» cette espérance, nous avons échangé les
» gages d'idolâtrie que tu nous mettais
» imprudemment à la main. La bonne foi
» s'égare à son insu; l'amitié n'est qu'un
» leurre où peut se glisser l'amour. La femme
» de mon ami me semblait justifier les plus
» ardentes prédilections. Adrienne pensait
» naïvement le bien que tu lui disais de moi
» tous les jours. Ton estime, Lucien, nous
» invitait à nous donner réciproquement
» notre estime: fiers de ton culte pour la
» dignité de notre caractère, nous en arrivions
» à nous élever de plus en plus à nos propres
» yeux, et nous grandissions en vertus pour
» nous acheminer plus vite à notre perte. —
» J'en appelle à tes souvenirs. Une sorte de

» fièvre religieuse pour le bien ne nous rem-
» plissait-elle pas alors de son exaltation
» sainte; de même que si, pour nous affran-
» chir des obstacles qui nous séparaient sur la
» terre, nous cherchions à planer au-dessus
» de tout pour joindre nos deux mains dans
» le ciel? Aveugle époux, non moins aveugle
» ami, tu nous incendiais l'un par l'autre en
» nous rapprochant au même foyer. Lorsqu'à
» l'éclair de nos regards chacun de nous com-
» prit ton imprudence, nous avons essayé de
» fuir, ou, tout au moins, puisque tu ne nous
» laissais pas la liberté de la fuite, nous avons
» tenté de refroidir nos fronts en feu par le
» souffle glacé de ce mot : *Devoir!*..... — En
» croyant à la puissance de ce mot, nous avons
» attisé la flamme. La certitude de triom-
» pher de nous-mêmes augmentait notre
» confiance durant ces effusions qui triom-
» phaient de notre sincérité. Il n'était ni

» dans l'âme d'Adrienne ni dans mon âme,
» de rechercher au fond de notre amour des
» voluptés vulgaires, et nous jurions encore
» de persister dans cet éternel sacrifice lors-
» que nous nous oubliâmes à la fois. — Les
» sens sont implacables. — Te parlerai-je,
» Lucien, de notre réveil après ce rêve? de
» nos regards qui s'évitaient, surtout devant
» toi; de ces sueurs qu'un mot pur et bon,
» tombé par hasard de tes lèvres, faisait courir
» sur tous nos membres et glaçait notre front?
» O Lucien! profaner les droits les plus sacrés,
» dans l'ombre, sans oser prendre sur soi de les
» usurper au grand jour; traîner lâchement sa
» vie entre le mystère et la ruse; ne recueillir
» que des larmes en guise d'embrassemens sur
» les lèvres d'une femme qui s'accuse et qui se
» fait honte: si tout cela c'est de l'infamie,
» c'en est aussi la punition, et la plus amère.
» Elle et moi, nous avons épuisé ces tortures,

» et les bourreaux sont aussi des victimes.
» On ne plaint pas assez les scélérats. Nous
» n'étions pas nés pour chercher misérable-
» ment le mal. Jamais du moins un so-
» phisme ne vint se glisser devant notre
» faute pour en atténuer à nos yeux l'infa-
» mie : ta loyauté faisait notre supplice, et je
» t'adorais, mon ami, quoique en te redou-
» tant comme un Dieu. — Dieu lui-même te
» vengeait dans les amertumes de notre bon-
» heur. Lorsque la pensée du suicide venait
» au secours des tourmens d'Adrienne, je ne
» la réfutais pas : j'étais prêt à l'imiter. —
» Non, Lucien, non ! tu ne me tueras pas,
» car ne vaut-il pas mieux que je souffre ? Je
» sens d'ailleurs que j'ai perdu le droit de me
» soustraire à mes souffrances ; et pour aban-
» donner ma vie j'attendrai que le ciel en
» soit las. — Tu ne sais pas, Lucien, tu ne
» peux pas savoir quelle image s'attache à ma

» pensée et donne une forme à mes remords?
» Ta mémoire n'est pas souillée de la plus
» odieuse portion de cette tragédie. Tu ne sais
» pas que c'est dans mon pavillon, sous un
» matelas, étouffée et morte, qu'après t'avoir
» quitté j'ai revu cette femme! Tu ne sais pas
» qu'à cet aspect, frappé de terreur, frappé sur-
» tout de cette idée qu'il ne m'était pas permis
» de t'arracher avec un seul et terrible mot ta
» dernière joie, la consolation de tes nobles
» croyances, l'honneur de ta femme et l'hon-
» neur de ton ami, je me suis raisonné pour
» faire en sorte de te laisser dans ta double
» erreur. Oui ! je me suis raisonné devant
» Adrienne morte ! Ton intérêt m'en a donné
» le sang-froid. Je me suis dit que ce suicide
» involontaire devait passer dans ta conviction
» pour un acte libre et désespéré. Tu ne con-
» çois rien à cette révélation, peut-être? At-
» tends, Lucien; écoute le reste! Apprends

» ma misère et mon crime. Victor ne t'a-t-il
» pas parlé de mon aveu? Je te dois aussi cet
» aveu. Tu me diras ensuite ce que peut signi-
» fier la vengeance. Mon ami, j'ai soulevé ce
» corps humide et froid, dont les bras nus
» flottaient sur ma poitrine, dont les cheveux
» défaits et à l'abandon étaient déroulés par
» le vent autour de mon visage. Ces cheveux
» avaient conservé le parfum de la vie; ils
» me rappelaient des mystères qui font oublier
» tout, des lâchetés qui font que l'on vou-
» drait étouffer sa honte dans le néant! Vingt
» fois, Lucien, vingt fois, contre les pierres
» amoncelées çà et là sur le chemin, rapide
» comme la terreur, ou paralysé comme le
» désespoir, entre le choix des crimes dont
» j'étais environné par ma faute, j'ai trébu-
» ché, près de me laisser tomber à terre, sous
» mon fardeau. J'ai persévéré pourtant; j'ai
» persévéré, mon Dieu! — Ce qui se passait

» dans mon cœur, nul ne pourra le dire.
» Je le sens, je ne te l'exprimerais pas; pour
» en parler, je ne vois pas de mot dans quel-
» que langage que ce puisse être. Notre tête,
» Lucien, ne passe qu'une fois par la main
» du bourreau; mais cela, vois-tu, cela dure
» toute la vie. Les malédictions que nous pro-
» férons contre nous-mêmes s'écrivent sur je
» ne sais quelles tables d'airain. — Et puis,
» à ces clartés sans nom, à la clarté de l'aube
» qui vient, témoin pâle et furtif, à la clarté
» des étoiles qui meurent, et dont les reflets se
» croisent de toutes parts avec le balancement
» des eaux; tandis que tu nous appelais peut-
» être, agenouillé sur le sable, j'ai, comme
» un assassin, et par un vrai calcul d'assassin,
» plongé ce corps dans la rivière; j'ai, de mes
» propres mains, noyé mon Adrienne! — L'eau
» a formé des bouillons, elle a jeté de l'écume,
» elle a formé des plis; ces plis, ces bouillons,

» cette écume, je les ai vus se mêler et s'enfuir
» dans le courant; car je suivais tout du re-
» gard! je ne pouvais plus m'arracher de là.
» Nos environs étaient calmes, des jasmins
» embaumaient l'air; un oiseau chantait! —
» C'est affreux. — Et tu voudrais me tuer,
» Lucien, me tuer! lorsque, plus cruel que
» toi, je me condamne à vivre devant cette
» image! lorsque cette image odieuse ne
» m'a pas quitté! lorsqu'elle me désarme de
» toute énergie et me reste comme un cau-
» chemar! Crois-tu donc que cela s'oublie,
» et que cette couronne d'impiété cessera
» de me déchirer le front?... Lucien! au nom
» des années de bonheur qu'Adrienne t'a don-
» nées; au nom de ta faute, puisque tu n'es
» pas sans reproches vis-à-vis de toi comme
» vis-à-vis de nous, songes-y! — De ta main
» ou de ma main, ma mort pourrait fournir
» une accusation contre la mémoire d'A-

» drienne, et faire descendre un funeste rayon
» de joie sur les âmes que sa supériorité déso-
» lait. Tu ne peux le vouloir, et je n'en ai pas
» le droit. Enfin, son dernier vœu, ne de-
» vons-nous pas le respecter comme un testa-
» ment ? Choisis une vengeance qui soit
» ignorée : laisse-moi la vie. Ta conscience a
» la sanction de mes remords, puisque tu sais
» que je crois en Dieu. Veux-tu donc, Lucien,
» que des magistrats, sur le bruit de ton achar-
» nement, et par suite des indignes soup-
» çons que soulèverait alors la seule coïn-
» cidence de mon apparition à Verceil, aillent
» soulever la pierre de la tombe pour interro-
» ger Adrienne ?... Sais-tu bien ce qu'elle
» leur répondrait : — « J'étais enceinte !...»

Après cette lettre, monsieur, ce fut aux îles Baléares que j'allai cacher ma vie, résolu de rompre avec tous les nœuds qui me retenaient

au monde, et de m'isoler dans la torture de mes souvenirs. La seule distraction de ma solitude fut la lecture de l'Évangile, qui pardonne à l'amour et promet la miséricorde. L'amour et la miséricorde me cherchèrent encore sur la terre. Une autre fois, si vous le voulez, je pourrai vous dire comment Lucien me pardonna dans son agonie; comment sa sœur vint veiller auprès de moi, lorsqu'à la suite du testament qui m'apprenait la mort et les dernières générosités de mon ami, tous mes remords, à la fois, dans une crise qui ne fut pas la seule, assaillirent ma faible raison. Sans le mériter jamais, je n'ai trouvé que de grandes et belles âmes autour de moi. Hélas! monsieur, mon cœur était épuisé. Je n'avais plus rien à donner aux affections d'ici-bas; et je vis, sans pouvoir la consoler, une enfant si belle et si pure s'éteindre de langueur à mon chevet; dernier vestige d'une

famille dont j'avais si déplorablement insulté la gloire, et que je foulais encore dans ses débris. J'ai survécu à tout, même à ma fortune. Et, depuis, mendiant et malheureux, demandant à mourir, sans oser attenter à ma vie, j'ai vu bien des tristes jours s'écouler sans jamais perdre de vue la morte du pavillon de Verceil et le sacrilége de la Sésia!

Mais n'aurai-je pas à remercier Dieu, si mes remords vous en évitent!

Croyez-moi, jeune homme! l'autorité des passions n'est absolue que du moment que l'on s'y résigne; notre lâcheté les rend insurmontables, et le courage doit venir au secours de la vertu. Les âmes d'une trempe généreuse s'appartiennent. Si fortement noué sur notre visage que soit le bandeau qui nous aveugle, on peut s'en défaire encore, dût-on s'en re-

mettre au tranchant d'une épée. La conscience et l'honneur valent mieux que la vie; et si vous les ôtez de la vie, la création se déshonore. Le rêve qu'elles donnent, si l'on veut à toute force que ce ne soit rien de plus, est mille fois plus grand que tout; et, pour vous comme pour moi, leurs magnificences ne sont pas un rêve. Des sophistes prétendent que le seul concert des diverses facultés de notre corps forme ce que nous appelons l'âme. Ce système expliquerait peut-être la douleur; il n'expliquerait certainement pas le remords.

C'est à réaliser parmi nous les aspirations de la conscience et de l'honneur que sont vouées les générations éperdues et souffrantes du sacrifice. L'initiation n'est que l'exercice fébrile et prophétique, grâce auquel nous entrevoyons les régions glorieuses de la li-

berté. Aussi bien, puisqu'il nous faut choisir trop souvent entre la dignité d'un noble sacrifice avant la faute et d'inutiles remords après cette faute; puisque ce monde est en lutte contre son Dieu, et qu'il doit y persévérer jusqu'à ce que les élus se soient rassemblés dans une ligue forte et vaillante pour lui donner décidément le commandement suprême et la victoire; puisque les passions, en se livrant carrière, sont condamnées au crime jusqu'à ce que l'édifice de l'Unité s'ouvre à nos âmes, devenues alors transparentes et lumineuses, apprenons, pendant le reste de ce pèlerinage d'épreuves, pèlerinage que nous abrégerons en l'acceptant, mais qui ne peut que se prolonger ou s'aggraver douloureusement par nos révoltes, apprenons à devenir implacables envers nos passions, ne fût-ce que pour ne pas entraîner misérablement dans leur tourbillon des milliers d'autres victimes;

de même que l'on arrête la contagion de la gangrène en cicatrisant la blessure avec la pierre infernale !....

Après cette révélation, le vieillard me quitta.

Je n'ai pas à dire au lecteur l'effet que sa révélation produisit sur les événemens ultérieurs de ma vie. Ce ne fut pas un effet spontané, sans doute; mais le germe que sa franchise avait semé mûrit et se développa.

Tout ce qu'il me reste à dire, c'est que j'ai salué pour la première fois la tombe de M. Auguste de R..., à vingt pas de la tombe et le jour même de l'enterrement de Carrel.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.